

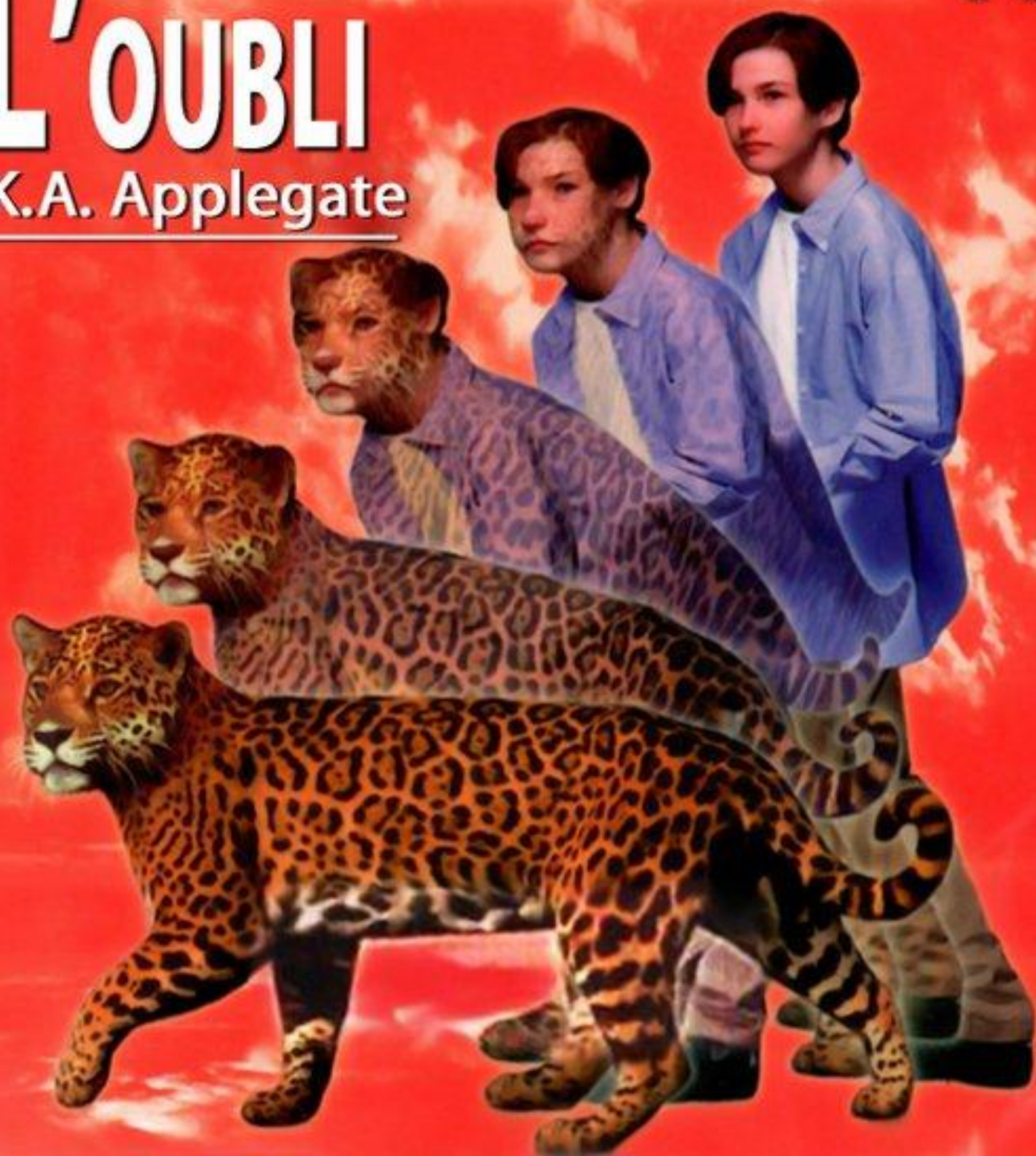
FOLIO JUNIOR

ANIMORPHS

ANIMORPHS

L' OUBLI

K.A. Applegate



FOLIO JUNIOR

K.A. APPLEGATE

ANIMORPHS

Tome 11

L'OUBLI



FOLIO

pour Michael

Titre original : *The Forgotten*
Edition originale publiée par Scholastic Inc., 1997
© Katherine Applegate, 1997
Tous droits réservés
© Gallimard Jeunesse, 1998, pour la traduction française
avec l'autorisation de Scholastic Inc.
Animorphs est une marque déposée de Scholastic Inc.

ISBN 2-07-051761-6

CHAPITRE 1

13 h 22

Mon nom est Jake.

Je ne peux pas vous dire mon nom de famille, ni où je vis. Ça ne ferait qu'aider les Yirks. Ils seraient ravis de nous trouver, moi et mes amis. Ils seraient ravis de savoir qui nous sommes, et même ce que nous sommes.

Pour vous, mon nom de famille n'a pas la moindre importance. Ce qui importe, c'est que vous sachiez que tout ce que je vais raconter ici est vrai. C'est la réalité. Ça se passe maintenant. Précisément en ce moment.

Les Yirks sont parmi nous.

Les Yirks sont en nous.

Il s'agit d'une espèce parasite. Ils vivent à l'intérieur du corps d'autres êtres vivants. Ils contrôlent leur esprit et leur corps.

Contrôleur. C'est ainsi que nous appelons une créature qui est esclave d'un Yirk. Un Contrôleur. Un être qui a l'air d'un humain, qui agit comme un humain, qui parle comme un humain, mais dont l'esprit est yirk.

Ils sont partout. Ils peuvent être n'importe qui. Pensez à la personne en qui vous avez le plus confiance au monde. Pensez à cette personne-là en particulier. Et maintenant, réfléchissez bien : essayez d'imaginer, d'admettre le fait qu'elle n'est peut-être pas celle que vous croyez. Essayez de concevoir que derrière ces yeux amicaux, ces yeux qui vous aiment, vit une gluante limace grise.

C'est à ça que ressemble un Yirk à l'état naturel. Une simple limace grise. Ça entre dans votre tête en se faufilant par le canal auditif, puis ça s'aplatit pour envelopper votre cerveau.

Vous voyez tous les plis et les replis que forme un cerveau ?

Vous en avez sûrement vu des images à l'école. Eh bien, le Yirk se glisse dans ces plis et ces replis et il se fixe dans votre esprit.

Vous vous réveillez et vous voulez hurler, mais vous ne pouvez pas. Vous ne pouvez pas hurler. Vous ne pouvez pas bouger les yeux, ni marcher ni lever le petit doigt. Le Yirk vous contrôle.

Vous êtes toujours vivant. Vous pouvez toujours voir ce qu'il se passe. Vos yeux bougent et observent, mais ce n'est pas vous qui les faites bouger. Vous continuez d'entendre votre bouche parler avec votre voix. Vous pouvez sentir le Yirk ouvrir votre mémoire et fouiller dans ses moindres recoins. Vous pouvez l'entendre rire tandis qu'il pénètre dans vos secrets les plus intimes.

Je le sais. Je l'ai vécu. Durant quelques jours, j'ai été un Contrôleur.

Oui, les Yirks sont ici. En ce moment même, leur vaisseau Mère tourne autour de la Terre sur une orbite élevée. Il est dissimulé aux rayons des radars humains, mais il est là.

Et Vysserk Trois, le chef yirk, le suprême malfaisant, est ici lui aussi.

Nous sommes envahis. Nous sommes asservis. Nous sommes en train de perdre notre propre planète. Et nous ne le savons même pas.

Mes amis et moi, nous combattons les Yirks. Mais nous ne sommes que cinq adolescents. Enfin, cinq adolescents et un Andalite. Certes, nous disposons de pouvoirs prodigieux, mais nous n'en sommes pas moins d'une faiblesse désespérante et d'une infériorité numérique criante face à la force d'invasion yirk.

Nous sommes les seuls humains qui résistent aux Yirks.

Nous sommes peut-être le seul espoir dont dispose la Terre.

Toutes ces choses pèsent lourd sur nos frêles épaules.

Et c'est pour ça que je ne voyais vraiment, vraiment, mais alors vraiment pas pourquoi je devais encore endurer un supplément de souffrance !...

Est-ce que je n'avais pas déjà subi assez de stress comme ça ? La vie n'était peut-être pas déjà assez dure ? Fallait-il vraiment qu'on nous inflige... le quadrille ?

Le quadrille ! Une danse du XIX^e siècle ! L'horreur absolue !

Le lecteur de CD vomissait les couinements de chat écorché d'un groupe de joueurs de violon folk. Le violon folk étant, à mon humble avis, la musique la plus exécrationnelle qu'on ait jamais pu concevoir.

L'éclat des lampes de la salle de classe semblait aveuglant comparé aux sombres nuages grisâtres qui emplissaient le ciel, au-dehors. La prof se tenait à l'écart, sur le côté. Elle arborait cet air suffisant, satisfait, que prennent parfois les profs quand ils savent qu'ils ont réussi à pousser leurs élèves pratiquement à bout.

— Maintenant paradez à gauche ! Saluez votre cavalière, do-si-do ! beugla en stéréo une voix sortant des enceintes.

Je paradaï, ce qui consiste à déambuler en rond telle une grosse courge sautillante...

Puis je saluai ma partenaire en m'inclinant, une espèce de mouvement bizarroïde et pour le moins tordu.

Et pour finir, j'ai dû faire le truc que je vénère par-dessus tout : un do-si-do ! Ou plutôt, comme le glapissait la voix geignarde et grinçante sur le CD, un do-si-doooo !

— Tu appelles ça un do-si-do ? ricana Rachel tandis que je lui tournai autour à reculons, levant bien haut les pieds tout en m'efforçant d'imiter l'élégance raffinée d'un échassier.

— Ne me cherche pas, Rachel, grondai-je.

— Souris, Jake. Fais-nous un beau sourire ! insista-t-elle. On est heureux quand on danse. Heu-reux !

Visiblement, elle prenait un malin plaisir à me torturer.

Rachel est ma cousine. C'est un Animorph, elle aussi.

— Maintenant, faites tourner votre cavalière sur la gauche et paradez !

— Va parader chez les ours ! marmonnai-je méchamment.

J'attrapai Rachel pour la faire tourner. J'envisageai un instant d'en profiter pour l'expédier droit dans le mur le plus proche. Toutefois, si par certains côtés Rachel peut avoir l'air un tantinet fofolle, en réalité, elle est nettement plus proche du style Xena, princesse guerrière, si vous voyez ce que je veux dire.

En d'autres termes, disons que j'ai juste un tout petit peu

peur de Rachel. Je l'ai vue en action dans un bon nombre de bagarres. Et ça ne donne vraiment pas envie de la pousser à bout. Mais alors vraiment pas du tout.

— Quel swing ! persifla Rachel. On sent que tu commences à entrer dans le truc. Maintenant, je te vois bien en cravate à lacet, santiags, et puis peut-être une chemise western luisante à carreaux rouges...

— Rachel, faut pas pousser, la mis-je une nouvelle fois en garde.

C'est alors qu'est arrivé ce qu'il pouvait arriver de pire. J'étais en train de « parader » encore une fois quand j'entendis Rachel s'écrier :

— Hé, Cassie ! Viens voir ?! Mon cœur défaillit. Cassie est un autre membre de notre petit groupe. C'est aussi quelqu'un que j'aime vraiment, si vous voyez ce que je veux dire. Et je n'avais franchement pas du tout envie qu'elle me voie tourner autour du cercle des danseurs en tapant des pieds comme un demeuré.

Que Cassie me voie, moi, son bon vieux Jake, s'agiter telle une andouille au rythme de cette musique de nuls, c'était le meilleur moyen de tuer l'estime qu'elle pouvait avoir pour moi. En fait, moi-même, ça me rendait malade. Alors je n'osais même pas imaginer ce que risquait d'éprouver Cassie.

Je croisai son regard. Elle se tenait dans l'encadrement de la porte de la salle. Et elle rigolait. Elle riait comme une folle. Elle était secouée de convulsions.

Vous ne pouvez pas savoir comme je me suis senti soulagé... J'avais si peur qu'elle me trouve pitoyable !

Au lieu de ça, elle pleurait de rire ! Les larmes roulaient sur ses joues tandis que j'accomplissais un do-si-do juste en face d'elle.

— Tu trouves ça drôle de me regarder en train d'essayer de danser ?

Cassie était incapable de parler. Elle riait trop. Elle réussit juste à hocher la tête.

Que vouliez-vous que je fasse ? Je me mis à rigoler moi aussi. Il n'y avait pas d'autre solution.

Enfin, si. Une, peut-être. Je saisis les mains de Cassie et je l'attirai dans le cercle. Rachel se retira, reculant pour laisser

Cassie prendre sa place.

Cassie cessa de rire.

— Pas question ! protesta-t-elle, soudain pleine d'inquiétude.

— Allez, à ton tour de nous montrer un petit do-si-do !
lançai-je avec un sourire pervers.

Tandis que je l'empoignai et commençai à la faire tourner, elle me chuchota d'une voix essoufflée :

— Je suis juste venue vous dire quelque chose. Tobias veut nous voir. Tout de suite après les cours. C'est important.

Et « important », ces temps-ci, ça voulait dire que c'étaient des ennuis en perspective.

Cassie et moi, nous dûmes suivre la musique et nous séparer, mais quelques secondes plus tard, nous nous rejoignîmes en nous inclinant l'un devant l'autre.

— J'imagine que le quadrille ne paraît plus aussi épouvantable, maintenant, hein ? remarqua Cassie.

— Ouais, tu parles... Il faudrait plus que la perspective d'une mort horrible pour rendre le quadrille acceptable. Vachement plus !

Je paradaï encore un peu. Je saluai encore un peu. Je fis encore quelques do-si-do.

Mais mon esprit était déjà loin, occupé à se demander ce que Tobias pouvait avoir vu. Et sur quelle nouvelle aventure compliquée ça allait pouvoir déboucher.

Quand...

FLASH !

Je tombai !

Je tombai, tombai et dégringolai dans la verdure, dans le feuillage vert des arbres !

Une branche. Je la saisis avec ma main, pivotai autour, lâchai prise et volai dans les airs en essayant d'en attraper une autre. J'enroulai ma queue autour et me retournai pour regarder en arrière. Des singes arrivaient vers moi, se balançant de branche en branche sous la haute cime des arbres de la jungle.

J'avais le vertige.

C'était une chute vertigineuse !

C'était...

FLASH !

Cassie souriait et me regardait d'un air un peu étrange. La musique s'était arrêtée. La classe était finie.

— Tu vas bien ? s'inquiéta Cassie.

— Ouais, ouais, fis-je en secouant la tête pour chasser cette drôle de vision.

— Tu rêves debout ?

— J'en ai l'impression.

— Je me demande ce que veut Tobias. Tu as une idée ? me dit Cassie.

J'étais dans un état trop bizarre pour pouvoir réellement répondre. J'étais là à danser le quadrille. La seconde suivante, je m'accrochai aux branches d'un arbre.

Et les deux instants m'avaient semblé aussi réels l'un que l'autre.

CHAPITRE 2

15 h 08

— C'est quoi, à ton avis ? me demanda Marco. Moi, je pense que Tobias a dû trouver une bestiole écrasée bien appétissante et qu'il veut la partager avec nous.

— Ouais, c'est sûrement ça, fis-je sans autre commentaire.

Marco a l'habitude d'aborder pratiquement tout sous l'angle de la dérision. Surtout lorsqu'il est inquiet.

Après les cours, nous étions partis chacun de notre côté, Cassie vers chez elle, Rachel aussi. Nous savions tous que Tobias devait avoir une raison sérieuse de nous parler. Nous redoutions tous qu'il s'agisse d'un nouveau problème.

Mais j'avais une raison supplémentaire de m'inquiéter. L'hallucination, la vision, ou allez savoir ce qui m'était arrivé, tout ça avait été trop réel pour que je puisse simplement l'oublier. Tout le monde peut planer, rêver les yeux ouverts. Mais je n'avais pas rêvé. Je m'étais retrouvé dans la jungle. Pendant un instant. Ça n'avait duré que quelques secondes, mais c'était réel. Indiscutable.

Mais comme je le disais, la priorité numéro un était de savoir quel était le problème de Tobias. Donc, Marco et moi retournions chez nous ensemble, parce que c'est ce que nous faisons d'habitude. Et pour nous, il est très important d'agir comme d'habitude. Nous ne voulons pas attirer l'attention. Donc, nous essayons de nous comporter comme nous l'avons toujours fait. Comme nous l'avons toujours fait avant la nuit qui a changé nos vies pour toujours.

C'était un soir tard. Nous rentrions chez nous après avoir traîné au centre-ville. Nous avons pris un raccourci à travers un chantier abandonné. Et c'est vrai, c'était une bêtise, un truc

franchement irresponsable. Mais vu comme les choses ont tourné, ce ne sont pas des tueurs en série ou des kidnappeurs psychopathes dont on aurait dû se méfier.

Avant ce soir-là, nous nous connaissions tous, mais nous ne formions pas un groupe. Nous nous étions juste retrouvés par hasard ce jour-là. C'est le hasard, le destin ou n'importe quoi. Faites votre choix.

Quoi qu'il en soit, on marchait tous les cinq ensemble pour retourner chez nous. Et c'est en traversant un chantier sombre et inquiétant, hérissé de carcasses d'immeubles vides et à demi achevés, que nous avons vu atterrir le vaisseau spatial.

C'était un vaisseau andalite. Il était salement endommagé. Là-haut, en orbite autour de la Terre, les Andalites avaient perdu une bataille contre les Yirks.

Le pilote du chasseur andalite se nommait Elfangor. Prince Elfangor. Il était mourant. C'est lui qui nous a dit ce qu'étaient les Yirks.

Cette nuit, la vie a changé. Avant, nous devions nous accommoder, comme n'importe quel autre jeune de notre âge, d'un quotidien sans surprise. Après, nous gardions un secret qui vous donne parfois envie de vous asseoir par terre pour pleurer.

C'est le prince Elfangor qui nous a donné le pouvoir de morphoser. C'était tout ce qu'il pouvait faire pour nous aider. C'est la seule arme qu'il pouvait nous donner.

Le pouvoir de morphoser. De devenir tout animal que nous pouvions toucher et « acquérir ».

Un pouvoir énorme et redoutable. Un pouvoir qui m'a donné de sérieux cauchemars.

J'en ai vu des choses depuis cette nuit sur le chantier abandonné. Des choses que j'aurais voulu ne jamais avoir vues. Et j'ai fait des choses dont j'aurais voulu ne jamais pouvoir me souvenir.

— Eh, fit Marco en faisant irruption dans mes pensées. À propos de l'enfant-oiseau. Là-haut, c'est pas quelqu'un qu'on connaît ?

Je suivis son regard. C'était un après-midi sombre et gris, et le ciel s'obscurcissait encore. Il se chargeait de lourds nuages de pluie couleur de laine d'acier. Et là-haut, devant les nuages, on

voyait se découper la silhouette d'un grand oiseau. Et malgré la distance, on voyait bien que c'était un oiseau de proie.

— Peut-être. Je peux pas dire, répondis-je. Si c'est Tobias, il va nous repérer.

Tobias est morphosé en faucon. En permanence. Le problème, voyez-vous, c'est qu'il y a un sale petit piège dans le pouvoir de morphoser : restez dans une animorphe plus de deux heures, et vous y restez pour la vie entière.

Tobias a l'âme et l'esprit d'un humain. Mais il a le corps d'un faucon à queue rousse.

— Il se rapproche, annonça Marco.

— Ouais.

Mes sentiments étaient partagés. Tobias est l'un des nôtres. Un ami. Plus qu'un ami. Il a risqué de nombreuses fois sa vie pour moi. Mais je sentais qu'il apportait de mauvaises nouvelles. Et je n'avais franchement pas envie d'apprendre des mauvaises nouvelles.

Ses paroles mentales résonnèrent dans ma tête.

< Jake, Marco. >

— Tu vois ? J'étais sûr que c'était lui ! s'exclama fièrement Marco.

Nous ne pouvions pas répondre à Tobias. Il était encore trop haut pour nous entendre, même avec son excellente ouïe de faucon. Et on ne peut utiliser la parole mentale que lorsqu'on est morphosé. Ou si on est un Andalite.

< Dites, les mecs, faudrait voir à vous grouiller un peu >, nous lança Tobias.

Il semblait tendu, impatient, excité. Enfin, ce n'était pas sa voix, bien sûr, mais sa parole mentale qui résonnait dans ma tête et était chargée de tension.

< Morphosez dès que vous le pourrez, d'accord ? >

Je me tournai vers Marco. Il soupira.

— Mon père doit encore être au boulot. On peut aller chez moi, dit-il. On y est presque.

On est allé directement chez lui. On habite dans le même quartier, juste à deux pâtés de maisons l'un de l'autre. La plupart des élèves de notre collège habitent là, y compris Rachel. Cassie vit dans sa ferme, à l'extérieur de la ville, un peu

plus loin sur la route.

< Je vais prévenir les autres, annonça Tobias. On retrouvera Ax plus tard. Je vous rejoindrai une fois que vous serez en vol. >

— Je vois « gros ennuis » gravé en lettres capitales par-dessus tout ça, murmurai-je.

— En immenses lettres rouges fluo, renchérit Marco.

Nous sommes arrivés chez Marco et nous sommes entrés chez lui. Marco a fait le tour de la maison pour s'assurer que nous étions seuls.

— Papa ! Papa, tu es là ? Y a quelqu'un ici ? Eh, papa, je vais changer toute la programmation de la chaîne stéréo !

Marco me lança un coup d'œil complice.

— S'il est là, il va rappliquer en courant !

Il n'y eut pas de réponse. La maison resta silencieuse.

Nous grimpâmes sans bruit l'escalier recouvert de moquette jusqu'à sa chambre. Nous sommes passés devant une série de photos encadrées de Marco, de son père et de sa mère, que tout le monde croyait morte.

Marco ouvrit la fenêtre de sa chambre aussi grand que possible. La brise était fraîche et humide. Il allait pleuvoir. Et je déteste la pluie.

— Bon, eh bien allons-y, déclarai-je.

J'enlevai mes chaussures et tout ce qui n'était pas ma tenue d'animorphe. Marco fit de même.

Je concentrai mes pensées sur un oiseau. Un faucon pèlerin. L'ADN de ce faucon était une partie de moi-même. Et, grâce soit rendue à la technologie andalite, je pouvais échanger cet ADN contre le mien.

Je me concentrai et le changement commença.

Des motifs de plumes apparurent sur ma peau comme si un tatoueur invisible les avait dessinés.

Le plancher d'une propreté passablement douteuse de la chambre de Marco se rua à ma rencontre tandis que je rapetissai, rétrécissait comme une chandelle se consumant à toute vitesse. C'était comme si je tombais, tombais sans fin, sans même toucher le sol.

Ou plutôt, dans ce cas, en touchant une chaussette blanche sale.

— Oh, le porc ! grognai-je. Tu pourrais au moins t'abstenir de laisser des chaussettes de gym n'importe où, Marco !

— Hé, mec, j'ai vu ta chambre, répliqua Marco. Y a tes vieilles couches de bébé qui traînent encore dans les coins.

Il s'apprêtait à en rajouter, mais à ce moment-là sa langue humaine s'est recroquevillée pour devenir une minuscule langue d'oiseau. Et tout ce qu'il a pu dire, c'est :

— Kwwiirk cryyyhr hrraïk.

Ou quelque chose d'approchant.

La chaussette de gym sale passa de sa taille normale à celle d'une couverture. Le seul avantage de la situation, c'est que les faucons n'ont pas un odorat très développé. J'en remerciai vivement la nature.

Mes lèvres devinrent aussi dures que des ongles et commencèrent à saillir pour former un bec recourbé vers le bas. C'était assez bizarre et troublant, car je pouvais effectivement voir le bec grandir, comme une espèce de nez de clown.

Mes pieds avaient disparu, remplacés par des serres qui pouvaient ouvrir le corps d'une proie aussi facilement qu'un ouvre-boîtes une boîte de pâtée pour chat.

Mon crâne se contracta dans un concert de grincements osseux et de bruits visqueux. Les os de mes bras devinrent creux et d'autres éléments de mon squelette disparurent tout simplement.

Puis, les motifs de plumes qui ornaient ma peau se développèrent en trois dimensions. C'était un spectacle ahurissant : comme si ma peau se crevassait d'une façon monstrueuse, comme si elle se mettait à peler à une vitesse incroyable, et que chaque pelure devenait une plume.

Des plumes grises, pour la plupart.

Je jetai un œil sur Marco, avec la prodigieuse vision puissance dix de mon œil de faucon.

Il me rendit mon regard de ses yeux d'aigle pêcheur.

< Allons prendre un peu l'air >, proposai-je.

Je battis deux fois des ailes et sautai sur le rebord de la fenêtre.

< La dernière fois que j'ai morphosé en aigle pêcheur, un faucon pèlerin m'a attaqué >, fit observer Marco d'une voix

mentale un peu énervée, comme si c'était ma faute.

Il sauta sur le rebord à côté de moi.

< T'inquiète, Marco. Je te protégerai >, assurai-je en sachant pertinemment que ça allait le rendre dingue.

< Me protéger ? D'accord. Alors viens, mon pote, on va voler. Essaie déjà de voir si tu peux me suivre. On verra après si t'es capable de me protéger... Ouaf, Ouaf ! >

J'ouvris largement mes ailes, me propulsai d'un coup de pattes pour quitter le rebord de la fenêtre, et plongeai droit vers le sol de la cour de chez Marco.

À chaque fois, c'est terrifiant. Bien sûr, vous savez que vous êtes un oiseau et tout et tout. Mais, dans votre tête, vous êtes toujours un humain. Et sauter par les fenêtres est un truc qui a tendance à faire peur aux humains. J'étais à trois mètres cinquante, quatre mètres du sol, et je ne disposai que d'une pelouse pour amortir ma chute, si pour une raison ou pour une autre mes ailes avaient l'idée saugrenue de ne pas fonctionner.

Mais mes ailes fonctionnèrent. Je sentis la pression de l'air s'exercer sous mon corps. Je les remuai de toutes mes forces, une, deux, trois, quatre fois et fut propulsé en avant. En avant et en l'air.

Je battis des ailes encore et encore, luttant pour gagner de l'altitude dans l'air froid. C'est dur de battre des ailes. Ce n'est pas parce qu'on est un oiseau que c'est facile de battre des ailes.

Marco et moi, nous nous étions élevés d'un peu plus d'une quinzaine de mètres quand Tobias surgit soudain comme une flèche à côté de nous, évoluant dans l'air comme s'il était né avec des plumes.

< Suivez-moi >, dit-il.

< Où est-ce qu'on te suit ? > demandai-je, d'un ton peut-être un peu trop grognon.

Tobias éclata de rire.

< On va à la supérette ! >

< Tes pas un peu malade, Tobias ? protesta Marco. L'épicerie, et quoi encore ? Y a une promo sur les graines pour oiseaux ? >

< Elle est bien bonne, Marco, répliqua Tobias. Mais il ne s'agit pas de nourriture pour les oiseaux. Il semblerait que ce

magasin-là fait des soldes monstres sur les Contrôleurs de haut rang... >

CHAPITRE 3

15 h 51

Ce n'est pas évident de se faire du souci tout en volant.

On se sent si fort quand on flotte loin au-dessus des têtes de tous les petits bonshommes qui galopent sur le sol. Ces gens sont si lents. Ils marchent en files le long des trottoirs, condamnés pour toujours à se déplacer dans deux dimensions : à gauche ou à droite, en avant ou en arrière.

Un oiseau évolue dans trois dimensions, et il doit tenir compte d'un nombre de facteurs invraisemblables quand il est en vol. Il y a la température de l'air, la force des rafales, la stabilité de la brise, sans parler des vents de travers, des courants thermiques ascendants et de l'hygrométrie.

Les plumes de vos ailes et de votre queue ne cessent de corriger leur position, en s'exposant plus ou moins à l'air, en écartant ou en rétrécissant votre queue, en modifiant leur angle d'attaque.

Heureusement, c'est le cerveau du faucon qui s'occupe de tout ça. Parce que, si on regarde les choses en face, en tant qu'humain, je ne connais positivement rien à l'art de voler.

Tout ce que j'en sais, c'est que c'est le truc le plus cool qui existe au monde.

Marco et moi, on a volé en compagnie de Tobias jusqu'à ce qu'on voie deux autres grands oiseaux de proie monter vers nous : Rachel et Cassie.

< Vaut mieux qu'on se sépare un peu, a estimé Tobias. Ou on va attirer tous les ornithologues amateurs à cent kilomètres à la ronde ! Dispersez-vous. Et cessez de penser comme des humains : on n'a pas besoin de rester collés les uns aux autres pour voir les mêmes choses. >

Il avait raison. Faucons, aigles et autres rapaces n'ont pas l'habitude de voler ensemble. Et la vision exceptionnelle que nous procuraient nos animorphes d'oiseaux nous permettait d'observer tout ce qui pouvait se trouver dans un rayon de quatre cents mètres.

J'avais envie de prendre de l'altitude parce que je n'arrivais pas à m'échapper de la masse d'air inerte qui m'entourait. J'avais les plus petites ailes de toute la bande. En piqué, j'étais d'une rapidité mortelle. Bien plus rapide que tous les autres. Mais pour ce qui était de chevaucher inlassablement des faibles courants d'air, j'étais plutôt nul.

Je me séparai de Marco, décrivis un cercle sur la droite et gardai mes yeux à vision laser braqués sur Tobias, en prenant garde à ne pas sortir du rayon d'action de la parole mentale.

< C'est bon, on y est, annonça Tobias. Vous voyez le grand parking, là-dessous ? Continuez à gauche sur la longueur d'un pâté de maisons. >

Je venais de capter ma première brise digne de ce nom, si bien que je m'élevais en fouillant le sol du regard. C'est alors que je l'ai vu.

< À gauche du parking... c'est une épicerie, c'est ça ? > demandai-je.

Vus du ciel, presque tous les bâtiments ressemblaient à de gros rectangles.

< On dirait qu'il y a eu comme un incendie. >

< Ouai. Et maintenant, regardez mieux, nous conseilla Tobias. Vous voyez la bâche de plastique qui couvre le côté gauche du magasin ? Regardez comme le vent s'engouffre dedans. Vous avez vu ? >

< On dirait que le mur de gauche a été complètement défoncé, démolí >, constata Rachel. Elle était un aigle à tête blanche qui volait loin au-dessus de moi et plus à l'ouest.

< Exactement, acquiesça Tobias. Maintenant, jetez un œil sur ce côté du parking. Vous voyez les traces ? >

Je les ai vues. Il y avait plusieurs longs sillons creusés dans le bitume noir. De longs sillons, rectilignes et alignés à la perfection, atterrissaient droit dans le mur fracassé du magasin. Deux douzaines d'ouvriers semblaient s'activer avec énergie

autour du bâtiment, s'efforçant d'ériger une palissade de contre-plaqué pour masquer le trou béant du mur.

Et soudain, j'ai compris. Marco lui aussi, je crois bien.

< Ouah, les mecs ! a-t-il fait. Ouah, les mecs ! >

< Vous ne l'auriez jamais remarqué vu du sol, fit observer Tobias, non sans une certaine satisfaction. Mais avec les yeux d'un oiseau, c'est carrément évident. >

— Quelque chose a heurté le sol. Ça allait très vite. Ça a glissé sur le parking de l'épicerie, heurté et défoncé le mur avant de provoquer un incendie à l'intérieur >, résumai-je.

< *Exactamente, señor* >, approuva Tobias.

< Ça a dû se passer au milieu de la nuit, fit remarquer Cassie. Sinon, il y aurait eu des voitures sur le parking. >

< Attendez, vous n'avez pas encore vu le plus beau, annonça Tobias. Survolez le chantier, un seul à la fois. Et regardez un peu qui commande l'équipe des ouvriers. >

Je battis énergiquement des ailes, virai, battis des ailes encore plus fort et survolai comme une flèche le bâtiment noirci par les flammes.

Je n'eus qu'une vision fugitive de l'homme qui dirigeait les travaux. J'ai eu du mal à en croire mes yeux.

< Chapman ? > me suis-je étonné.

< Chapman, a confirmé Tobias. Il a passé toute la journée ici. >

Chapman est le directeur de notre collège. C'est aussi un Contrôleur de haut rang. Un élément très important des forces d'invasion yirk.

< Pourquoi le directeur de notre collège se retrouve-t-il soudain en train de jouer le directeur de travaux sur un chantier privé ? se demanda faussement surprise Cassie, avant d'ajouter : comme si je ne pouvais pas deviner... >

< Quoi que ce soit, ça doit être important, observa Rachel. Ils travaillent vite. Et regardez, vous avez vu ? Ce type, là, sur le toit. Je viens juste de voir le canon d'une mitrailleuse briller sous son manteau ! >

Il y avait six ou sept hommes et femmes sur le toit du magasin. Ils surveillaient les alentours avec ce regard d'acier trempé de paranoïa qui fait tout le charme des agents secrets

chargés de la protection rapprochée des Présidents.

< Ils sont nerveux, ajouta Cassie. Je dirais même plus, terriblement inquiets. Ça se voit à la façon dont ils bougent. À leurs gestes. Quelqu'un a fichu un sacré bazar là-dessous, et tout le monde a la trouille. >

< Bon ! Alors, on fait quoi, ô chef intrépide ? > fit Marco.

Il s'adressait à moi. Les autres aiment bien se comporter comme si c'était moi qui commandais. Moi, je ne me vois pas comme ça. Pas précisément. Mais que voulez-vous ? Après tout, peu importe. S'ils se sentent mieux en pensant que je suis le chef, pourquoi pas ? C'est aussi bien comme ça.

Ce qu'il y a, c'est que lorsque les gens vous traitent en chef, vous commencez à agir comme un chef. Et comme je le disais, ça veut dire prendre des décisions. Même quand vous n'en êtes encore qu'à hasarder des hypothèses.

< Ouais, c'est quoi le plan ? > insista Rachel.

FLASH !

Face à face ! Des yeux ! Gros, luisants, la seule chose qui brillait dans les ténèbres.

Une gueule, juste assez ouverte pour exhiber de longs crocs recourbés.

La face d'un très, très gros chat. Un couguar ? Un léopard ?

Dans une seconde, il allait bondir, ouvrir ses mâchoires toutes grandes, et...

FLASH !

< Whaaah ! > glapis-je.

< Qu'est-ce qu'il y a ? T'as vu quelque chose ? > demanda Tobias.

< Jake ? Je t'ai posé une question. Quel est le plan ? > répéta Rachel, l'air irrité.

J'étais à nouveau dans les airs. Je volais. J'étais dans une animorphe de faucon. Au-dessous de moi, je vis le bâtiment, l'épicerie.

Mais j'étais aussi dans un état de confusion indescriptible. Mon esprit était incapable de se concentrer sur la réalité. Il était encore dans une jungle que je n'avais jamais vue, les yeux rivés dans ceux d'un prédateur aussi beau que mortel. Mais qu'est-ce qu'il m'arrivait ? Est-ce que je devenais fou ?

< Heu... ben, je... je crois qu'on devrait voir ça de plus près, non ? > ai-je réussi à articuler mentalement.

< Bon, pour la dernière fois, je dis qu'on doit préparer un plan. Alors allons-y >, décréta Rachel avec son enthousiasme habituel.

< Rachel, pourquoi est-ce que chaque fois que je t'entends dire « allons-y », mon sang se glace dans mes veines ? > demanda Marco.

< Attends voir... Peut-être parce que c'est du sang de navet ? > se moqua Rachel.

< En tout cas, ils sont en train de tout nettoyer en vitesse. On n'a pas de temps à perdre, repris-je. Il vaudrait mieux qu'on s'en occupe dans la nuit. >

< Ah, fit Rachel. Dans la nuit ? Tu veux dire... cette nuit ? >

Elle n'avait plus l'air aussi enthousiaste, à présent.

< Ah, chouette alors, ajouta Marco d'un ton pour le moins sarcastique. Encore une mission improvisée à la dernière minute, sans une ombre de préparation. Elles tournent toujours tellement bien, on aurait tort de s'en priver ! >

« Marco, songeai-je, tu n'imagines même pas le quart de la réalité, mon vieux. Parce qu'en plus de toutes les raisons logiques pour lesquelles notre affaire devrait mal tourner, figure-toi que votre « chef intrépide » est carrément en train de perdre la boule. »

Bien entendu, je n'en ai pas dit un mot. Car voyez-vous, quand on est le chef, on n'est pas censé être fou à lier.

CHAPITRE 4

16 h 40

< Je déteste ce genre de truc, commenta Marco. Je déteste foncer droit dans les choses. >

Nous avons atterri dans les bois. L'atterrissage est le moment le plus délicat du vol. Décoller, ça fait peur, mais atterrir, c'est terrifiant ! Voyez-vous, je n'ai encore jamais bien compris la différence entre atterrir et s'écraser. Nous avons donc atterri avec plus ou moins de grâce sur le sol tapissé d'aiguilles de pin de la forêt. Tobias s'est envolé à la recherche d'Ax pendant que, nous autres, nous démorphosions.

< Il me semble que la dernière fois qu'on a foncé tête baissée dans quelque chose, on s'est débrouillé pour oublier le plan, rappela Cassie. D'un autre côté, on a survécu. >

— De justesse, soupira Marco qui peu à peu retrouvait une grossière apparence humaine.

— Ce n'est jamais qu'une épicerie, fit observer Rachel en haussant des épaules qui venaient tout juste de faire leur apparition. Enfin, pourquoi vous voulez que ce soit si compliqué ?

— Comment on est censé entrer ? voulut savoir Marco en me regardant.

Je me tournai vers Cassie pour demander :

— Des suggestions ?

— On a plusieurs animorphes qui pourraient convenir pour cette mission, résuma-t-elle. Comme nous l'a dit Rachel, c'est une épicerie. Une épicerie incendiée, mais une épicerie malgré tout. On peut donc s'attendre à y trouver des cafards, des rats, des mouches...

Soudain, on entendit un martèlement de sabots se

rapprocher rapidement, accompagné de bruissements et de craquements de végétation. Ax surgit de la forêt, galopant avec autant de grâce que d'étrangeté.

Il fonçait droit sur nous à la vitesse d'un cheval au galop. À l'instant même où j'étais sûr qu'il allait nous percuter, il se ramassa sur ses postérieurs et sauta sans effort par-dessus nos têtes.

Il atterrit presque avec délicatesse quelques mètres plus loin et fit volte-face.

Le nom véritable d'Ax est Aximili-Esgarrouth-Isthil. Il est le jeune frère du prince Elfangor. Pour ce que nous en savons, Ax est le seul Andalite qui a survécu à la destruction de leur vaisseau Dôme.

Les Andalites ont certaines choses en commun avec les animaux de la Terre. Mais si jamais vous en voyez un, vous comprendrez aussitôt qu'il vient de très, très loin.

Son corps ressemble à celui d'une sorte de daim brun et bleu pâle sur lequel on aurait greffé le tronc d'un être humain. Ça ressemble à la poitrine et aux épaules d'un adolescent. Prolongées de deux bras plutôt chétifs et de mains aux nombreux doigts.

Sa tête se trouve là où on peut s'attendre à la trouver, mais il lui manque un de ses éléments essentiels. La bouche.

Les Andalites se nourrissent en absorbant les protéines des plantes à travers leurs sabots creux. Et ils communiquent grâce à la parole mentale.

Ax dispose de trois petites fentes en guise de nez et de deux grands yeux en amande. Il a aussi deux yeux supplémentaires, placés au sommet de sa tête, au bout de deux courts tentacules. Ces deux yeux peuvent se déplacer séparément dans toutes les directions.

C'est assez perturbant jusqu'au moment où on finit par s'y habituer. Ax peut vous regarder avec ses deux yeux principaux, ou avec ses deux yeux mobiles, ou avec un seul de ses yeux mobiles, ou avec ses deux yeux principaux et de l'un de ses yeux mobiles.

Pour résumer : échanger un clin d'œil avec un Andalite peut se révéler des plus étranges.

Pour finir, et par-dessus tout, il y a la queue. Elle ressemble à une queue de scorpion, retroussée vers l'avant de sorte que la lame mortelle qui se trouve à son extrémité peut passer au-dessus de ses épaules.

Et cette queue est rapide. Très rapide. À tel point que vous pourriez vous mettre à saigner et à vous demander pourquoi vous ne pouvez plus compter que jusqu'à quatre sur vos doigts avant même de l'avoir vue bouger. Elle est rapide, précise, et c'est très réconfortant d'en avoir une dans son camp au cours d'un combat.

< Bonjour à vous tous, nous a lancé Ax. Tobias m'a dit de me dépêcher. >

Juste à ce moment, Tobias a plongé sur nous, rasant nos têtes de ses ailes avant de se poser sur une branche avec une assurance insolente. Il planta ses serres dans l'écorce et entreprit de nettoyer ses plumes avec son bec.

— Salut, Ax ! fis-je. Qu'est-ce que Tobias t'a raconté ?

< Tout. Je suppose qu'on va y aller pour voir ça de plus près ? >

— T'as tout compris, Axos, confirma Marco. Tu préfères quoi : une animorphe de mouche ou de cafard ?

< Je ferai ce que le prince Jake m'ordonnera. >

— Ax, ne m'appelle pas prince Jake, répliquai-je machinalement pour à peu près la millième fois.

< Oui, prince Jake. >

Parfois, je me dis qu'Ax est peut-être bien pourvu d'un certain sens de l'humour. Nous n'avons jamais encore pu le savoir, mais qui sait ?

— Nous devons entrer dans cette supérette, expliquai-je. L'endroit le plus proche où nous pouvons morphoser est passablement éloigné. De l'autre côté de la rue, derrière un motel désaffecté. Là, personne ne pourra nous apercevoir, mais ensuite, il faudra qu'on rejoigne le magasin. En traversant une route à quatre voies.

— Ouh-là ! s'exclama Marco. J'avais pas vraiment pensé à ça. Euh, dites, c'est trop tard pour changer de vote ?

— On n'a pas voté, lâcha Rachel d'une voix glaciale. Mais si ça avait été le cas, tu aurais voté oui.

— Comment tu peux savoir ce que j'aurais voté ?

— Parce que moi, j'aurais voté oui, fit Rachel avec un petit sourire. Et que, tel que je te connais, tu n'aurais jamais supporté d'avoir l'air d'un lamentable dégonflé devant des filles.

— Tu crois peut-être me connaître, reprit Marco. Et, manque de bol... t'as raison.

— Ni le cafard ni la mouche n'ont une très bonne vue, fit observer Rachel. Pourtant, je crois qu'on veut savoir ce qu'il y a dans ce magasin, non ?

— Oui, mais on doit aussi traverser quatre voies. Je ne sais pas ce que tu en penses, mais moi, je préfère voler par-dessus les voitures que d'essayer de traverser en marchant entre elles, estima Cassie.

— Est-ce que des mouches sont capables de se diriger sur une distance aussi longue ? demandai-je d'une voix bien forte.

— Vous vous souvenez quand on avait encore des conversations saines et normales ? intervint Marco. Vous savez, quoi, quand on causait baseball ou qu'on se demandait qui sortait avec qui ?

Cassie lui fit un clin d'œil, puis elle revint à notre sujet de préoccupation :

— Ce magasin d'alimentation doit encore être rempli de nourriture, non ? De nourriture en voie de putréfaction, parce que vu l'état dudit magasin, ça m'étonnerait fort que des frigos fonctionnent encore là-dedans. Et qui, mieux qu'une mouche, est capable de détecter de la nourriture avariée ?

< Je pourrai peut-être vous guider ? > suggéra Tobias.

— Tu n'y verras pas mieux que les humains dans le noir, fis-je remarquer. Parce qu'il fera nuit le temps qu'on arrive sur place.

< Les phares des voitures... les lampadaires des rues... je me disais simplement que je pourrais peut-être vous donner un petit coup de main, si vous voulez bien ? >

Tobias est parfois frustré de ne pouvoir participer à toutes les missions. Je le comprends. Je suis franchement désolé pour lui, mais c'est comme ça, et personne n'y peut rien. J'étais sur le point de le lui dire quand Cassie est intervenue.

— Tobias, si nous sommes au courant de cette affaire, c'est

uniquement grâce à toi, fit-elle remarquer d'une voix douce. Tu as découvert ce truc louche. Tu nous l'as montré. Le moins que nous puissions faire, c'est de prendre ta suite.

Cassie a vraiment un don pour calmer les blessures d'amour-propre. En tout cas, elle fait ça bien mieux que moi, ça c'est sûr. Mais Tobias était toujours aussi grognon.

< Bien, entendu. >

— Parfait ! fis-je en claquant des mains et en m'efforçant de prendre une expression aussi enjouée qu'optimiste. Ça sera les mouches. On rentre tous chez nous, et on se retrouve derrière le motel dans...

Je regardai ma montre.

— ... dans trois heures environ. Vers dix-neuf heures quarante-cinq, à peu de choses près. On morphose en vitesse, on entre et on sort de la supérette en dix minutes et on rentre à la maison.

— Oh, Jake, mon pote, gémit Marco. Je ne supporte pas quand tu essaies d'avoir l'air plein d'entrain. À chaque fois, ça veut dire que tu as un problème. En général, dans la minute qui suit, tu nous sors ton sourire de présentateur télé. Je te connais, tu sais.

— Encore trois heures et on morphose en mouches, rappelai-je en m'efforçant effectivement d'esquisser un sourire confiant.

— On est fichu, commenta Marco.

CHAPITRE 5

17 h 15

— Salut Papa, quoi de neuf ? demandai-je en rentrant à la maison.

Mon père était installé dans son fauteuil relax, sa télécommande en main.

— Comment ça, « quoi de neuf ? » fit-il, sincèrement surpris. Le combat a lieu ce soir ! Quarante dollars sur la chaîne à péage. Pommes chips, pop-corn, cacahouètes, cris de mâles en furie, bière – pour moi – soda pour toi et Tom.

Je faillis me frapper le front. Le championnat de boxe ! J'avais complètement oublié. C'était important. Non parce que je suis un fan de boxe. Ce n'est pas le cas. Mais c'était important pour mon père de payer quarante dollars sur la chaîne à péage. Pour lui, c'était une façon de créer un lien entre hommes, un lien père-fils. Entre lui, moi et Tom, et sans doute aussi quelques collègues de boulot qu'il avait invités.

— C'est ce soir ? faillis-je donc m'étrangler. À quelle heure ?

— Ça commence à dix-neuf heures. Fais tes devoirs, mange quelque chose avec des légumes pour faire plaisir à ta mère, et puis réserve-toi un bout de canapé.

J'opérai un rapide calcul mental. La retransmission commençait dans un peu plus d'une heure. Le dernier combat n'avait duré que trois reprises. Ça me laisserait à peu près trente minutes pour morphoser et voler jusqu'au motel.

Est-ce que je pouvais trouver une quelconque excuse pour me défilier ? Non. C'était impossible. Jamais mon père ne marcherait.

— Génial ! lui dis-je avec un sourire enthousiaste. Je serais là. Ne mange pas toutes les cacahouètes...

Ma mère entra dans le séjour.

— Ma présence est-elle encore tolérée en ces lieux ? lança-t-elle d'un air moqueur. Peut-on savoir quand cette pièce va devenir le temple de l'agression mâle ?

— Pas avant sept heures, répliqua mon père. Jusque-là, nous admettrons la présence des femelles. Tout particulièrement si elles n'ont pas oublié d'acheter des chips en rentrant du bureau.

— Des chips ? Vous ne préféreriez pas plutôt de savoureux bâtonnets de carottes et des légumes marinés ?

Mon père et moi l'avons fixée sans émettre une parole.

— C'était pour rire, a-t-elle dit. Juste pour rire. Il y a des chips. Est-ce que Pete et Dominick vont venir ?

— Ouais, mais tu n'auras pas à les nourrir, plaisanta mon père. Ils ont de la chance, je ne leur fais pas payer l'entrée.

J'allai me plonger dans mes devoirs et priai pour que le combat se résume aux habituelles deux ou trois reprises suivies d'un KO facile. Un des principaux intérêts d'être obligé de foncer comme ça, c'est que ça ne me laissait pas beaucoup de temps pour penser. Penser, c'était se faire du souci, et ce n'est pas en se faisant du souci que les choses se font plus facilement.

À sept heures du soir, la réunion familiale a débuté dans une ambiance passablement tendue. Tom semblait aussi impatient que moi de partir, et je pouvais deviner pourquoi.

Car voyez-vous, Tom est l'un d'entre eux. C'est un humain-Contrôleur.

Il devait garder toutes les apparences d'une existence normale et passer son temps à dissimuler la vérité, tout comme moi. Mais j'étais sûr qu'il cherchait lui aussi un moyen de se défilier pour aller au magasin d'alimentation. Exactement comme moi, là aussi.

Tom et moi, nous combattions dans la même guerre. Mais pas du même côté.

C'était bizarre de penser à Tom, toujours vivant à l'intérieur de sa propre tête. Piégé. Impuissant. Mais toujours capable de voir, d'entendre, de penser.

Pouvait-il éprouver un quelconque plaisir à regarder le match avec des yeux dont il n'était plus le maître ? Y avait-il une chose, une seule chose qui pouvait lui faire éprouver du plaisir ?

Ça ne pouvait rien arranger, des pensées comme ça.

Quand je me mettais à penser comme ça, la rage grandissait en moi au point de me faire ressembler à une bombe thermonucléaire. C'est pourquoi, peut-être pour la millionième fois, je me suis expliqué à moi-même que je faisais tout ce que je pouvais pour aider Tom. Tout ce que je pouvais.

Tout ce que je pouvais.

Heureusement, mon père et ses collègues de boulot faisaient un boucan d'enfer, si bien que personne ne remarqua que Tom passait son temps à regarder sa montre. Ni que je passais mon temps à glisser des coups d'œil vers la cuisine, où je pouvais apercevoir l'horloge murale.

Vers la sixième reprise, j'ai su que j'étais mal parti. À la septième, aucun des deux boxeurs n'avait seulement l'air fatigué. Je décidai que si ça devait dépasser la huitième reprise, j'allais devoir me trouver une excuse pour me défilier, aussi nulle fût-elle.

À la huitième reprise, un uppercut chanceux atteint sa cible.

— Ouah la pêche ! Là ça a dû faire mal ! s'est exclamé mon père.

— Cinq dollars qu'il va au tapis ! s'est écrié Dominick, un des amis de Papa.

Il avait raison. Le challenger a vacillé, titubé pendant quelques secondes sur des jambes flageolantes, puis il s'est écroulé. Boum ! Le combat était fini.

Il était maintenant sept heures quarante-cinq. J'étais déjà en retard.

J'éjectai la cassette du magnétoscope.

— Papa, est-ce que je peux l'apporter à Marco pour qu'il puisse la regarder ?

— Il est presque huit heures. Il fait nuit dehors, remarqua mon père.

— Ouais, fit Tom. Tu pourrais te perdre et jamais revenir. Ça serait vraiment dommage, je serais obligé de me servir de ta chambre pour ranger mes haltères et tout mon matériel.

C'était exactement le genre de blague de grand frère débile que Tom aurait pu sortir. Mais, bien sûr, elle avait juste été piochée dans son cerveau par le Yirk qui était dans sa tête.

Pendant un minuscule instant, j'ai pensé à lui demander : « Eh, Tom, c'est quoi le grand secret du magasin d'alimentation ? Dis-le moi simplement, et je pourrais rester à la maison ce soir. »

J'ai souri à cette idée. Et puis...

FLASH !

Vert. Vert. Tout était vert. C'était l'endroit le plus vert qui puisse exister sur terre : arbres, mousse, plantes grimpantes, fougères. Le vert était partout.

Marco était là. Et aussi les autres. Ils étaient tous là.

Marco parlait :

— ... dans une jungle en train de combattre des extraterrestres voleurs de cerveaux et dix mille espèces d'insectes insupportables, et notre visiteur de l'espace est une guenon en chaleur. Que quelqu'un me réveille quand on sera revenu dans la réalité.

FLASH !

J'étais revenu. J'étais revenu pour entendre Tom me taquiner comme s'il était réellement Tom. J'étais revenu pour entendre mon père me dire :

— Vas-y à pieds, ne prends pas ton vélo. Pas la nuit. Et surtout pas s'il risque de pleuvoir.

La vision avait été si forte. Si réelle. Pas du tout comme dans un rêve. Mais comme si je m'étais réellement trouvé dans la jungle, à écouter grogner Marco.

Je sentis mon cœur battre à toute allure. Je sentis mon front se couvrir de sueur.

Mais, bon sang, qu'est-ce qui m'arrivait ? Qu'est-ce qui se passait ?

Je remarquai que Tom se glissait furtivement hors de la pièce en faisant mine de se diriger vers la cuisine. Ça me ramena à la réalité.

Je pris la cassette vidéo et sortis de la pièce, la tête tournant encore sous l'effet de la sensation hallucinante d'être projeté tour à tour d'une réalité à une autre.

Je pouvais entendre mon père et ses amis refaire le match round par round pendant que je montais dans ma chambre et ouvrais ma fenêtre aussi largement que possible.

Il me fallut vingt-cinq minutes pour morphoser et voler jusqu'au motel vide.

< Je sais, je sais, je suis en retard >, m'excusai-je tandis que je me préparais à atterrir.

Je calculai mal la distance qui me séparait du sol, le touchai trop brutalement et m'écrasai lamentablement.

< Superbe atterrissage ! > se moqua Tobias, incapable de réprimer un éclat de rire mental.

— Tu ne t'es pas fait mal ? s'inquiéta Cassie.

Elle se précipita et me prit dans ses bras. Puis elle me reposa par terre parce que je commençais à démorphoser et que mon poids augmentait drôlement vite.

— Ça va, je n'ai rien, la rassurai-je aussitôt que je fus en état de parler. Un peu... gêné, mais ça va très bien.

C'était une petite planque infecte. Les fenêtres de derrière du motel étaient fermées avec du contre-plaqué recouvert de tags et de graffitis. Il y avait des herbes folles, des bouteilles cassées et, allez savoir pourquoi, une vieille machine à laver.

— Dis donc, nous visitons toujours les endroits les plus classe, n'est-ce pas ? plaisantai-je.

Ax restait blotti dans l'ombre le long du mur. Il se sent un peu voyant, hors des bois. Avec raison. Quiconque le verrait prendrait ses jambes à son cou en couinant tel un nouveau-né. À moins, bien entendu, qu'il ne s'agisse d'un Contrôleur. Un Contrôleur saurait exactement à qui il aurait affaire.

— Eh bien ? fit Rachel en me regardant.

Elle attendait que je dise : « Allons-y ! »

Mais, je ne sais pas pourquoi, je ressentais en moi une sorte d'étrange résistance. J'éprouvais... je ne savais même pas ce que j'éprouvais précisément. Sinon que je sentais que cet instant, cet instant-là, était terriblement important. Les autres avaient tous leurs yeux braqués sur moi, et ils attendaient.

Tout ce que j'avais à dire, c'était :

— Allons-y !

Au lieu de ça, j'ai regardé ma montre. Vingt heures dix-neuf. Vingt heures dix-neuf. Comme si ça signifiait quelque chose. Comme...

« Eh, mec ! Qu'est-ce qu'il t'arrive, là ? » Mais c'est que je

devenais dingue, moi ! J'étais en train de perdre la tête. Mais qu'est-ce qu'il se passait ?

— Est-ce qu'on a raison d'y aller ? me demandai-je.

Je fus surpris de constater que je venais de parler tout haut. En fait, je me parlais à moi-même.

— Oui, pourquoi ? Moi je pense qu'on devrait y aller, répondit aussitôt Rachel.

— C'est une surprise phénoménale, marmonna Marco, avant de poursuivre en s'adressant à une foule imaginaire : Que tous ceux qui sont étonnés que Rachel veuille y aller lèvent la main !

— Ouais, dis-je en m'efforçant de chasser mes doutes autant que j'en étais capable. Ouais, allons-y !

J'étais sûr et certain que c'était ce qu'il fallait faire, mais c'est moi qui en portait la responsabilité. J'aurais pu tout arrêter. J'aurais pu leur parler et les détourner complètement de ce projet. J'aurais pu faire quelque chose de totalement différent.

Mais je ne l'ai pas fait.

Et finalement, je me suis lancé :

— Morphosons.

CHAPITRE 6

20 h 19

— Espérons que personne n'aura une bombe insecticide, fit observer Marco.

J'essayai de rire. Mais je déteste morphoser en insecte.

Tout au début, quand nous avons commencé à morphoser, j'imaginai qu'on allait se changer en des trucs comme des lions, des ours et des aigles. Et c'est ce qu'on a fait.

Mais on a aussi morphosé en des machins nettement plus petits. Le monde des insectes est très utile. Être petit est parfois un avantage.

Pour autant, ça ne rend jamais la chose franchement amusante. En fait, il n'existe pas de cauchemar, de film d'horreur, de vision délirante aussi terrifiants que le processus qui nous permet de nous changer en cafard, en araignée, en puce ou en mouche.

Quand vous morphosez en tigre, vous avez toujours quatre membres. Vous avez deux yeux. Vous avez une bouche. Vous avez des os, un estomac, des poumons, des dents. Ils sont peut-être complètement différents, mais ils sont toujours là.

Se changer en mouche n'a rien à voir avec devenir un tigre. Rien ne se trouve là où il devrait être. Rien ne reste en place.

Le problème, avec les animorphes, c'est qu'elles ne se déroulent jamais exactement de la même façon l'une après l'autre. Si bien que les transformations se produisent de manière aussi bizarre qu'imprévisible. Ce n'est pas régulier. Ce n'est pas logique. Ce n'est pas progressif.

Je commençai à rétrécir. J'étais encore presque complètement humain, mesurant probablement un mètre de haut, mais je sentis ma peau durcir.

Il faut savoir que les mouches n'ont pas d'os. Elles sont pourvues d'un exosquelette. Leur carapace externe est la structure qui les maintient en un seul morceau. Et mon exosquelette était en train de se développer. Ma douce et souple peau humaine était en train d'être remplacée par une matière sombre, dure comme du plastique.

Mon corps se divisait en segments. En segments d'insecte : une tête, un thorax, un abdomen.

Et quand je ne mesurai plus que soixante centimètres de haut, bien trop grand pour une mouche ou quoi que ce fût d'approchant, des pattes jaillirent, dans un bruit écœurant, de ce qui avait été ma poitrine.

Mes propres jambes se dérochèrent sous moi en se recroquevillant pour laisser la place à mes nouvelles pattes de mouche. Je tombai dans la poussière. Face contre terre. Quoique en guise de face, il ne me restait plus grand-chose.

Ma trompe avait déjà commencé à se former à partir de ma bouche, mes lèvres, ma langue et mon nez. La trompe en question était aussi grosse que mes pattes de mouche et formait un long tube rétractile. Les mouches utilisent cette trompe pour s'alimenter. Elles projettent de la salive sur la nourriture, attendent qu'elle soit assez diluée, puis elles l'aspirent.

Ce n'est pas précisément ragoûtant.

Mais ce n'est pas non plus le pire. Le pire, ce sont les yeux. J'avais toujours une vision semi-humaine quand j'ai vu Cassie, couchée dans la poussière à côté de moi, se munir de ses yeux de mouche.

Ils ont jailli d'un coup hors de ses yeux humains ! Énormes et sans âme. De gros ballons noirs qui avaient l'air de déborder de leurs propres orbites.

C'est un spectacle qui est assez peu compatible avec la digestion d'un dîner.

À ce moment, ma propre vision s'est assombrie. Pendant quelques secondes, je me suis retrouvé aveugle, puis... WAHOU ! Les yeux de mouche sont entrés en action, et le monde entier a été différent.

Comment expliquer à quoi ressemble le monde vu à travers des yeux à facettes ? C'est comme si vous regardiez un millier de

minuscules écrans de télé à la fois. Un millier de minuscules écrans de télé rassemblés en grappe. Et chaque écran diffuse une couleur bizarre. Comme si quelqu'un avait tripoté le bouton de réglage des couleurs. Le jaune est violet, le vert est rouge, le bleu est noir. C'est dément. Comme si on avait confié une boîte de feutres de toutes les couleurs à un enfant un peu agité et qu'on l'avait laissé exprimer son talent sans retenue.

Mais ce qui est abominable, c'est la façon dont ces yeux regardent dans toutes les directions à la fois. Je pouvais voir le tube qui était désormais ma bouche dépasser droit devant moi. Je pouvais voir mes vilaines pattes en forme de brindilles. Je pouvais voir les poils raides qui hérissaient mon corps cuirassé.

Cependant, être une mouche réserve malgré tout un bon côté... si du moins vous parvenez à surmonter l'horreur qu'un tel état inspire spontanément. Je pouvais également distinguer une paire d'ailes fixées à ce qui avait dû être mon dos.

Les mouches savent voler.

Et si vous voulez savoir, elles sont même très douées pour ça !

< Tout le monde est OK ? > demandai-je.

< En dehors du fait que ma propre tête me rend malade ? Oui >, lança Marco.

Puis... SSSPLAAHOOOSH !

Une explosion sur le sol devant moi. J'ai eu l'impression que la poussière éclatait. Comme sous un bombardement de mortier.

< Qu'est-ce que... >, a braillé Rachel.

SSSPLAAHOOOSH !

< Il commence à pleuvoir, les gars >, nous a calmement informé Tobias.

Les explosions d'obus de mortier n'étaient que des grosses gouttes de pluie qui s'écrasaient dans la poussière.

< J'ai eu peur ! J'étais sûre que quelqu'un cherchait à nous écraser ! > s'écria Cassie.

< Allez, on y va >, fis-je.

Je bondis sur mes pattes et mis mes ailes en mouvement. Je me retrouvai en l'air instantanément. Ce n'est pas comme quand on est un oiseau. Un oiseau doit vraiment faire des

efforts pour voler. Pour une mouche, c'est automatique. Instantané. Vous pensez « volons » et, un quart de seconde plus tard, vous vous retrouvez en train de foncer comme un malade dans les airs.

À travers l'étrange amas des minuscules écrans de télé, je pouvais voir les autres s'élever du sol. Ils volaient comme des cochons. Comme de grosses balles grotesques affublées de ridicules petites ailes qui n'avaient même pas l'air capable de soulever un grain de poussière.

Mais, comme je vous l'ai dit, les mouches savent voler. Je fonçais à toute berzingue vers le ciel, telle une fusée boueuse !

< Ouah-Ah-Ah ! Oh les mecs ! s'écria Rachel. J'avais oublié ce que ça pouvait être génial ! >

< C'est répugnant, mais, ouais, ces trucs ont la pêche, admit Marco. Tu sais, Tobias, tu crois que tu sais voler. Mais tant que tu n'auras pas voyagé sur Air Asticot, tu ne sauras pas ce que c'est. >

< Peut-être bien, répondit Tobias d'un ton neutre. Je voulais juste vous signaler que vous volez dans le mauvais sens, les gars... >

< On vole dans le mauvais sens ? >

< Oui. Vous foncez vers une benne à ordures, nous signala-t-il dans un éclat de rire. Virez sur la gauche. Virez sur la gauche et prenez un peu d'altitude. Là, vous devriez arriver à voir les feux des voitures sur la route. >

J'aurais souri si j'avais encore eu une bouche. Nous n'avions pas eu de difficulté à contrôler le cerveau de la mouche parce que c'était une animorphe que nous avions déjà effectuée auparavant. Mais les instincts de la mouche avaient toujours une certaine influence.

En fait, la mouche pouvait sentir l'odeur de pourriture qui sortait de la benne à ordures, et c'était précisément là qu'elle voulait aller.

Nous suivîmes les indications de Tobias. Je filai vers le haut, et alors...

< Whaou ! Whaou ! Mais c'est quoi ça ? C'est des voitures ? > demanda Cassie.

< Ces yeux perçoivent les rayons ultraviolets >, commenta

Ax.

< Ils perçoivent quelque chose, ça y a pas de doute ! > acquiesçai-je.

À dire vrai, les voitures qui passaient en trombe devant nous ressemblaient plutôt à de scintillants météores rouge violacé. Tout ça était perdu dans une espèce de flou, et ces mouvements étaient très étranges et perturbants pour le cerveau d'une mouche.

< Restez au-dessus des voitures >, nous avertit Tobias.

< Pourquoi ? > demanda Ax.

< À cause d'une toute petite chose que nous appelons pare-brise, précisa sèchement Tobias. Un pare-brise qui se déplace aux alentours de cent kilomètres heure constitue un obstacle mortel pour tout insecte qu'il rencontre. >

< C'est un argument, admis-je. On prend de l'altitude. >

Je donnai plus d'énergie à mes ailes, bondit dans les airs, zigzaguant de plus en plus haut.

Mais la mouche qui était à l'intérieur de ma tête n'aimait pas ça. Elle vivait près du sol. Parce que c'était sur le sol qu'on trouvait de la nourriture. Et la nourriture était la seule chose qui pouvait intéresser un cerveau de mouche.

< Il commence à pleuvoir plus fort >, nous avertit Tobias.

Je remarquai qu'il y avait un plus grand nombre de gouttes. C'était des météorites étincelantes mesurant chacune trois fois ma taille.

Elles s'abattaient autour de moi. Mais à mon échelle de mouche, elles paraissaient tomber à une distance considérable.

Et puis... la pluie a encore augmenté.

Les gouttes se sont rapprochées. Elles se sont mises à tomber plus dru et plus vite.

WHAM !

< Ahhhh ! >

Celle-là, elle ne m'avait pas raté.

Je tombais en tournoyant dans les airs, recouvert d'une sorte de glu épaisse.

De l'eau ! Ce n'était que de l'eau, mais c'était aussi poisseux que de la colle pour mon corps de mouche.

Mes ailes chassèrent l'eau qui les recouvrait et je me

retrouvai en train de voler à l'envers. Je pivotai sur place et avançai à nouveau dans le bon sens.

< Oh la vache, voilà encore une bonne raison de ne pas aimer la pluie ! >

< Je pars devant, annonça Tobias d'une voix nerveuse. Il pleut trop fort. Je dois me poser. >

WHAM !

De plein fouet, une goutte de pluie de la taille d'un semi-remorque ! Elle me projeta comme une balle dans les airs.

< Ahhhhhhh ! Au sec... >

< Jake ! Est-ce que ça va ? > hurla Cassie.

Une fois de plus, ces incroyables ailes de mouche se débrouillèrent pour me remettre dans le bon sens et me maintenir en vol. Mais soudain, je réalisai que je me trouvais au milieu d'une mer de lumières éclatantes.

Violet ! Rouge ! Vert !

Vert ?

Mouvement ! Chaque poil de mon vilain corps de mouche le ressentit. Chaque facette de mes yeux de mouche le vit.

Ça bougeait. Ça bougeait vite ! Et c'était gros !

Une monstrueuse muraille fonçait sur moi à une vitesse invraisemblable ! C'était une montagne ! Gigantesque. Vertigineuse. Presque verticale. Une montagne lancée à près de cent kilomètres heure droit contre moi, illuminée d'un arc-en-ciel de couleurs fantastiques !

Un pare-brise !

< Ah >, ai-je crié.

CHAPITRE 7

20 h 25

< Ouaaaaahhhh ! > hurlai-je en parole mentale en voyant avec horreur le pare-brise fatal se ruer sur moi.

FLASH !

La jungle ! Un brusque mouvement dans l'épaisseur de la végétation.

Un bras replié.

Un bras humain d'adolescent !

Un javelot qui fend l'air !

Je le vois arriver sur moi. Je vois sa pointe de bambou, noircie de poison mortel.

Une égratignure et je suis mort.

Je...

FLASH !

Le javelot ! Non, le pare-brise !

Mes ailes battaient l'air, des centaines de coups par seconde. J'étais rapide, mais pas encore assez.

Un courant descendant ! Un vent vicieux qui m'aspirait vers le pare-brise. Je luttai contre lui de toutes mes forces, et puis... en l'espace d'une seconde, le vent s'est transformé en tapis volant.

La force de mes ailes, les remous aérodynamiques... firent que j'esquivai le sommet du pare-brise d'un millimètre !

Je pus voir les couleurs altérées des visages humains des occupants de la voiture.

Je vis leurs yeux luisants alors que je les survolais et hissais mon petit derrière de mouche de plus en plus haut.

< Jake ? Tu es toujours avec nous, Jake ? > s'inquiéta Rachel.

< Ben, on dirait, répondis-je. De justesse, mais je suis toujours là. Tu sais, on devrait vraiment diminuer les limitations de vitesse. Les voitures ne devraient pas pouvoir dépasser quelque chose comme quinze kilomètres à l'heure. >

Nous avons franchi la route et laissé derrière nous le flot hallucinant de lumières folles. Nous avons tous été frappés par d'autres gouttes de pluie, mais en ce qui me concernait, je ne me souciais guère plus de ce détail.

Et puis, même à travers la pluie et son eau purifiante, je commençai à sentir le magasin d'alimentation.

La mouche sentait la nourriture.

Nous n'avions plus besoin que Tobias nous guide pour le reste du trajet. La puanteur des aliments pourris attirait irrésistiblement nos corps de mouches.

Mais je continuais de sentir ma tête tourner sous l'effet simultané de l'agression du pare-brise et du javelot. Les visions de la jungle étaient hurlantes de vérité. Elles étaient si réelles que j'en ressentais pratiquement chaque atome quand elles m'apparaissaient. Je sentais la chaleur et l'humidité sur ma peau, je sentais les insectes bourdonner contre mon visage, je sentais...

Mais je n'avais pas le temps de m'occuper de ça maintenant.

La supérette dépassait de notre champ de vision. Elle était si grosse qu'elle ne signifiait rien pour nos yeux de mouche. La seule chose qui pouvait avoir une quelconque signification pour les mouches, c'était la présence de nourriture là où nous voulions nous rendre.

Nous nous sommes glissés sous la bâche de plastique qui recouvrait le mur endommagé. À l'intérieur du magasin, tout était extrêmement lumineux. J'ai vu des lumières éclatantes qui semblaient vomir un arc-en-ciel aux couleurs étranges.

Il y avait des gens qui marchaient au-dessous de nous. Il y avait des machines qui se déplaçaient. Et il y avait un monticule, une montagne de nourriture entassée dans un coin.

Les Contrôleurs s'étaient carrément servis de pelleteuses de chantier pour débayer tous les rayons, les congélateurs, les frigos, les canettes tombées dans les allées, la viande surgelée, les beignets, les biscuits de l'espace boulangerie, les fleurs, le

poulet, les haricots et les plats cuisinés en tout genre... en bref, tout ce qui se trouvait dans le magasin, qu'ils avaient repoussé et entassé dans un même coin.

< Vous savez, dit Marco, si on avait jeté là-dedans une ou deux crottes de chien, ça aurait été le paradis des mouches. >

< Nous ne sommes pas seuls, fit observer Ax. Il semblerait qu'il y ait ici de nombreux autres insectes. >

Il avait raison. Nous avons choisi la bonne animorphe. Il devait y avoir une bonne dizaine de milliers de mouches dans ce magasin. Je pouvais les entendre, les sentir, et même les voir quand elles fusaient devant moi.

< En tout cas, personne ne risque de nous remarquer, ça c'est sûr ! s'exclama Cassie. On peut fouiller là-dedans sans problème. >

< Ah bon ? Ben tu m'excuseras, mais on n'est pas ici pour bouffer des ordures et pondre des vers, ai-je dit. On entre et on sort aussi vite que possible, alors ouvrez les yeux. Qu'est-ce qu'il se passe ici ? >

< Ben... y a ce gros machin qui est au milieu de la pièce, expliqua Cassie. Et les Contrôleurs sont tous regroupés autour. >

< Approchons-nous >, proposai-je.

Nous avons poursuivi notre vol de mouches en direction du milieu du magasin, où se trouvait un objet d'une taille gigantesque. Aussi vaste qu'une petite maison, d'après ce que je pouvais estimer. Mais il est difficile d'évaluer la taille de quelque chose quand vous ne mesurez vous-même qu'un centimètre de long.

< Attendez... je crois que je viens d'entendre la voix de Chapman >, nous prévint Cassie.

< Je ne vois pas comment tu peux reconnaître quoi que ce soit au milieu de tout ce vacarme >, bougonna Rachel.

< J'ai morphosé en mouche plus souvent que vous, expliqua Cassie. Souvenez-vous, quand j'ai espionné Chapman dans le centre-ville. En tout cas, c'est bien lui ! Je me rapproche. >

J'étais incapable de voir où Cassie se dirigeait, ni où elle s'était posée. Rien ne ressemble plus à une mouche que sa voisine. Et le magasin faisait penser à un aéroport international

d'insectes. Les mouches volaient dans tous les sens.

< Cassie ? Où es-tu ? >

< Je suis à côté de Chapman, expliqua-t-elle. Sur sa tête, à ce moment précis. Où il n'a plus de cheveux. >

< Va-t'en ! Il risque d'essayer de t'écraser ! >

< Attends... J'écoute... >

Je tournai en rond sans but, rempli d'inquiétude pour Cassie, tout en essayant de deviner ce que ce maudit... gros machin... pouvait bien être.

< Whaou ! s'écria Cassie. Whaou ! Whaou ! >

< Quoi ? Quoi ? Quoi ? > m'impatientai-je.

< Whaou ! >

< Mais quoi, whaou !? hurlai-je presque, à bout de patience. Qu'est-ce qu'il se passe !? >

< C'est un Cafard, révéla Cassie. D'un nouveau modèle. Un Cafard expérimental. Plus rapide, mieux armé... un tout nouveau prototype de vaisseau Cafard. >

Les Cafards sont les plus petits des vaisseaux spatiaux yirks, leurs modèles de base. Ils ressemblent à des cancrelats profilés pourvus de deux longues lances dentelées pointées en avant. Il s'agit des lanceurs de rayons Dracon.

< Mais qu'est-ce qu'il fait là ? Dans une supérette ? > s'étonna Marco.

< Il s'est écrasé, eh banane ! > rétorqua Rachel.

< J'en sais rien, reconnut Cassie. Chapman ne parle pas de la façon dont il est arrivé là. Il dit juste à un autre Contrôleur qu'il doit être sorti de là dans trois heures au maximum s'il ne veut pas que Vysserk Trois ne devienne encore plus fou furieux qu'il ne l'est naturellement. Le type explique qu'il est pratiquement prêt à décoller, qu'il a juste besoin de faire quelques essais. Trois heures, ça lui paraît possible. Chapman réplique : « Très bien, parce que si jamais c'est trois heures et une minute, je me chargerai personnellement de te servir comme casse-croûte à Vysserk Trois. » >

< Trois heures ? > a répété Tobias.

J'étais surpris d'entendre sa voix mentale.

< Tobias ! Je croyais que tu t'étais mis à l'abri ? >

< La pluie a cessé, a-t-il expliqué. Et je peux voir ce qui se

passe dans le magasin. Ils ont ouvert un trou dans le toit pour que les types de la sécurité qui sont perchés là-haut puissent descendre à l'intérieur en cas de besoin. Ils ont installé une échelle. Moi, je vole au-dessus de tout ça. >

< Qu'est-ce que tu vois de là-haut ? >

< Une bande d'humains-Contrôleurs très nerveux équipés d'armes automatiques. >

< Qu'est-ce qu'on pourrait faire ? se demanda Rachel. Dans trois heures, ils peuvent emporter ce truc loin d'ici. >

< Si seulement on pouvait attirer ici une ou deux équipes de journalistes de la télé, rêva tout haut Cassie. Si les gens pouvaient voir ce machin, et avoir la preuve... >

< Les Yirks disposent de trop de Contrôleurs infiltrés dans les stations de télé et les journaux locaux >, fis-je observer.

< Vous savez ce qu'on pourrait faire, malgré tout ? > commença Rachel.

< Aïe, aïe, aïe, une proposition de Rachel >, gémit Marco.

< Ce qu'on pourrait faire, c'est leur voler ce truc. >

< Le voler et faire quoi avec ? > s'étonna Tobias.

J'éclatai de rire.

< On pourrait toujours le voler, aller avec jusqu'à Washington et se poser sur la pelouse de la Maison Blanche. J'aimerais bien voir les Yirks essayer d'étouffer l'affaire ! >

Moi, je disais ça pour rire.

Pour rire. Je vous jure.

< Hé, les mecs ! s'exclama Rachel. Ça pourrait marcher ! >

< Ax ? Tu saurais faire marcher ce machin ? > se renseigna Tobias.

< Je suis un Andalite, rétorqua Ax. Ce n'est qu'un chasseur yirk, même s'il est expérimental. Aucune technologie yirk n'est trop sophistiquée pour moi. >

< Mais... il faudrait qu'on le fasse tout de suite >, fit remarquer Cassie.

< Ouai, confirma Rachel. Tout de suite. Jake ? >

< Il ne peut pas y avoir beaucoup de monde à l'intérieur du Cafard, observa Ax. En général, ils ont un équipage de deux membres. Tout au plus, il risque d'y avoir quatre ou cinq techniciens à l'intérieur, prince Jake. >

< Ouais, bon, quatre ou cinq types contre cinq mouches, le rapport de force n'est pas précisément en notre faveur >, remarquai-je.

C'étaient ces moments-là que je détestais. Ces moments où j'avais tendance à prendre des décisions. Et à en prendre la responsabilité.

< Cependant... >

< J'entends les rouages qui commencent à grincer dans la petite cervelle de Jake >, ricana Marco, le faux frère.

< Cependant, poursuivis-je. Il y a peut-être un moyen... >

CHAPITRE 8

20 h 32

< Ok, les mouches, tous dans le Cafard ! >

Nous avons bourdonné furieusement autour de la coque du gigantesque Cafard – du moins l'était-il à notre échelle ! – jusqu'à ce que nous parvenions à repérer une porte. À l'intérieur, nous avons aperçu les silhouettes floues et étrangement colorées d'êtres humains. En réalité, des humains-Contrôleurs.

Nous avons foncé à l'intérieur.

< Je compte cinq personnes >, nous a informé Rachel.

< Exactement ce que je pensais >, ai-je dit.

Je m'efforçais d'avoir l'air sûr de moi, pour aider les autres à garder leur calme. Mais j'étais dans un état de tension extrême. J'étais sur le fil du rasoir. C'était un plan totalement improvisé par un type sujet à des hallucinations qui le projetaient régulièrement en pleine jungle ! C'était un plan désespéré et peut-être bien complètement idiot. Je n'en savais franchement rien. Il pouvait très bien se conclure par la mort de Tobias. Si ce n'est par notre mort à tous.

Mais Tobias était décidé à jouer un rôle essentiel.

< Tobias ? Tu es prêt ? >

< Quand tu veux, Jake. >

< Dès que tu t'approcheras de la pièce, ça va plus rigoler >, l'ai-je prévenu.

< C'est toi le patron >, m'a répondu Tobias.

< D'accord. Maintenant ! >

Dehors, au-dessus de la supérette, Tobias avait gagné de l'altitude. Ce qui était extrêmement difficile dans l'air froid de la nuit. Les faucons ne sont pas des oiseaux nocturnes. Mais

Tobias avait battu des ailes pour gagner mètre après mètre, sans jamais quitter des yeux l'ouverture éclairée dans le toit du magasin.

< Attention, j'arrive ! > hurla Tobias dans nos têtes.

Il piqua à pleine vitesse, droit dans la brèche du toit.

< Je suis entré ! >

J'aurais pu en témoigner. Parce qu'aussitôt, ils se sont mis à crier. À hurler. À lancer des ordres dans tous les sens.

Et puis...

BLAM ! BLAM ! BLAM !

Des coups de feu ! Ils lui tiraient dessus !

< Cette bande de nuls ne toucheraient pas un... houlà ! C'est pas passé loin ! >

D'après le plan, Tobias devait opérer une diversion. Les Yirks savaient que nous utilisions des animorphes d'oiseaux. Et ils se douteraient bien qu'un faucon n'avait rien à faire à l'intérieur d'une épicerie. Ils additionneraient deux et deux et comprendraient que Tobias n'était pas un véritable faucon.

BLAM ! BLAM ! BLAMBLAMBLAMBLAM !

Quelqu'un tirait avec une mitraillette. Même avec mon ouïe approximative de mouche, je pouvais entendre l'air vibrer sous la violence du bruit. On tirait des centaines de cartouches !

Une voix humaine hurla quelque chose comme :

— Venez ici et donnez-nous un coup de main ! C'est un résistant andalite en animorphe !

C'est ce que les Yirks s'imaginent que nous sommes : des Andalites.

Les techniciens qui se trouvaient dans le Cafard se ruèrent hors du vaisseau, pressés de pouvoir ajuster au bout de leur arme un « résistant » andalite.

< Ça suffit, Tobias ! Dégage ! Tire-toi de là ! hurlai-je. Ax ! démorphose ! démorphosez-vous ! Vite ! Vite ! >

BLAMBLAMBLAMBLAMBLAM !

< Je peux pas sortir ! cria Tobias. Les types sur le toit tirent à travers l'ouverture ! >

Bien sûr ! Pourquoi n'y avais-je pas pensé plus tôt ? Ils allaient empêcher Tobias de sortir, c'était évident !

J'étais encore essentiellement une mouche, mais je

démorphosais aussi vite que je le pouvais. Je pouvais sentir mon corps grossir rapidement. Je pouvais sentir mes ailes de mouche se recroqueviller et disparaître.

Tobias ne pouvait pas s'échapper. Ils le tenaient. Tôt ou tard, quelle que soit son agilité, ils l'auraient. Une solution... une solution... j'avais besoin d'une solution. J'avais besoin...

< Tobias ! Tobias ! Par ici ! hurlai-je. Viens dans le Cafard ! À l'intérieur ! >

< Non ! Ça va les attirer sur... Ouaille ! Houlà ! Ils ont touché les plumes de ma queue ! >

< Entre là-dedans ! > criai-je.

< C'est comme tu veux >, répondit Tobias.

Mes yeux humains étaient juste en train de réapparaître lorsque Tobias a fait irruption par la porte du Cafard. Je regardai sur ma gauche. Une abominable créature équipée d'une petite queue de scorpion, de pattes de mouches et d'une face à demi-humanoïde pourvue d'une trompe gigantesque s'efforçait de manœuvrer les leviers et boutons de contrôle à l'aide de ses appendices aussi grossiers que maladroits. C'était Ax, qui n'avait pas fini de démorphoser.

Soudain, la porte s'est refermée. Ou, plus précisément, la cloison s'est contentée de se « remplir » de façon à faire disparaître toute trace de porte.

— Ils sont dans le Cafard ! entendis-je Chapman hurler de rage. Ils sont dans le Cafard ! Ne les laissez pas s'enfuir !

J'étais presque entièrement humain, à présent. Mais encore dans un état où je n'aurais pas aimé me contempler dans un miroir. Les autres achevaient eux aussi de démorphoser. Cassie était la plus rapide, comme d'habitude. Elle était déjà en train d'examiner les blessures éventuelles de Tobias.

Ax était redevenu un Andalite presque normal.

— Ax, il faut que tu nous sortes d'ici ! lançai-je aussitôt que je récupérai une bouche humaine en état de s'exprimer.

< Oui, prince Jake. >

J'évitai de perdre du temps à lui dire de ne pas m'appeler « prince ».

< Il y a des commandes un peu inhabituelles >, reconnut Ax.

DZINNG ! DZINNG ! DZINNG ! BLANNG ! PLONNG !

Les balles ricochaient sur la coque du Cafard.

Et puis j'entendis des grondements de moteur. À travers les vitres du cockpit, je vis les Contrôleurs diriger de grosses pelleteuses contre nous.

— Ils vont nous rentrer dans le chou ! nous prévint Marco.

— Ax ? grondai-je.

< Je, je crois que... je ne sais pas trop. Je peux essayer, prince Jake, mais je ne suis pas sûr que ça va marcher. >

— Ne discute pas et fais-le !

Il y eut un vrombissement sourd. Le cockpit s'illumina comme un arbre de Noël. Une sorte de sirène à basse fréquence retentit.

< J'ai trouvé l'interrupteur général ! > annonça Ax.

— Génial ! commenta Marco. Maintenant, tu nous trouves l'interrupteur : « on-met-les-voiles-et-vite-fait ! »

Je sentis le vaisseau se soulever du plancher du magasin. Il ne s'éleva que d'une cinquantaine de centimètres et roula doucement d'un bord sur l'autre. Les gros engins de chantier continuaient d'avancer sur nous.

Ax fit pivoter le Cafard et le pointa sur le mur détruit.

< Est-ce que ce rideau de plastique est très solide ? > demanda-t-il.

— Testons-le, proposai-je.

Et puis... WWHAAAOUUUSHHH !

C'était comme recevoir un coup de pied monstrueux en pleine poitrine. Nous sommes tous tombés à la renverse. Enfin, tous sauf Ax, qui avait quatre pattes. L'accélération était invraisemblable. Le vaisseau Cafard a fusé en avant. Il est passé comme une balle à travers l'écran de plastique.

Il est passé comme une balle au-dessus du parking.

Il est monté en flèche dans le ciel nocturne.

— On a réussi ! s'est écriée Rachel.

< Désolé pour l'accélération, s'est excusé Ax. J'avais oublié que les humains étaient si instables. >

— Arrange-toi juste pour qu'on arrive à se tailler d'ici, Ax, dit Marco. Il faut qu'on aille à Washington DC, rencontrer le président.

CHAPITRE 9

20 h 42

L'espace était plutôt réduit à l'intérieur du Cafard. Essentiellement à cause d'Ax qui, malgré lui, prenait un maximum de place.

Mais nous nous tassions tant bien que mal les uns contre les autres et nous regardions par-dessus ses épaules et à travers les panneaux transparents du poste de pilotage, alors qu'il s'efforçait de maîtriser les commandes du Cafard.

< Cet appareil est très difficile à contrôler, se plaignit Ax. Le tableau de bord est bizarre. Il y a des commandes psychotroniques, mais il y en a d'autres qui réclament une maîtrise physique. L'ennui, c'est que ces manettes-là sont conçues pour des Taxxons, et qu'ils ont plus de membres que moi... >

— Est-ce qu'on peut faire quelque chose pour t'aider ? demandai-je.

< Quelqu'un pourrait prendre le poste du mitrailleur >, répondit Ax.

— Cool, fit Marco. Il bondit en avant, mais j'étais plus près que lui.

Je me glissai dans l'espace qui se trouvait à côté d'Ax. Le « siège » de pilote d'Ax n'avait bien sûr rien à voir avec un véritable siège. Les Taxxons ressemblent à d'énormes mille-pattes, si bien qu'ils ne peuvent pas vraiment s'asseoir. Ce qui était aussi bien, puisqu'Ax, lui non plus, n'a pas l'habitude de s'asseoir.

Mais le poste de mitrailleur était conçu pour les Hork-Bajirs. Les Hork-Bajirs mesurent près de deux mètres cinquante de haut et ont une énorme queue hérissée de pointes acérées,

n'empêche qu'eux, ils s'assoient.

— Pas question que tu prennes le poste de mitrailleur, râla Marco en se penchant par-dessus mon épaule. Je te prends quand tu veux au jeu vidéo.

— Mais oui, bien sûr. Dans un autre monde peut-être.

— Bon, ben prends au moins le joystick, suggéra-t-il.

Aussi curieux que ça pouvait paraître, il y avait effectivement un joystick. Il était visiblement conçu pour des mains bien plus grandes que les miennes, et j'éprouvais une certaine difficulté à atteindre les deux boutons dont il était équipé. Mais c'était malgré tout un joystick.

— Je devrais peut-être essayer les armes ai-je proposé à Ax.

< Oui >, a-t-il répondu avec brusquerie, l'air un peu paniqué.

Nous étions en train de monter dans l'atmosphère. Nous étions déjà au-dessus des nuages. J'apercevais par instants les lumières de la ville qui défilaient au-dessous de nous, mais le plus souvent je ne voyais que des nuages, et encore des nuages.

Ce qui m'embêtait, c'était que nous ne prenions pas de l'altitude aussi vite que je l'espérais. Visiblement, Ax continuait de se bagarrer avec les commandes pour essayer de prendre le contrôle du vaisseau.

Je regardai droit devant, n'aperçus rien dans mon axe de tir, et pressai un des boutons.

Rien.

Ax jeta un coup d'œil de mon côté.

< C'était la sécurité. Le rayon Dracon doit être armé, à présent. Tu vois l'écran devant toi ? Tu dois placer ta cible dans le cercle rouge. Tu vises en faisant appel à ton esprit en même temps que tu manipules le joystick. >

Marco posa la main sur mon épaule.

— Transphaseurs à pleine puissance ! fit-il avec l'accent du capitaine Picard, le héros de *Star Trek*. Armez les torpilles à photons ! Si les Borgs veulent se battre, ils vont trouver à qui parler !

Je manœuvrai le levier et regardai le cercle de visée bouger sur l'écran. Il n'y avait toujours rien d'autre que le ciel étoilé. À priori, il n'y avait pas trop de risque.

Je pressai le deuxième bouton.

Tsioouuu ! Tsioouuu !

Deux rayons de lumière rouge jaillirent devant nous, fusant beaucoup trop loin pour que je sois capable de dire où ils allèrent se perdre.

— Ouahou ! Splendide ! s'exclama Marco.

— Ouais, c'était pas mal, admis-je en m'efforçant de ne pas ricaner comme un gamin devant son premier jeu vidéo.

— Ah ! les garçons et leurs joujoux... nous taquina gentiment Cassie.

< Prince Jake ? intervint Ax. Je dois présenter des excuses. >

— Pourquoi ?

< Je n'avais pas réalisé tout de suite : l'écran de camouflage de ce vaisseau Cafard ne fonctionne pas. >

J'ai eu besoin de quelques secondes pour comprendre.

— Tu veux dire... que les gens peuvent nous voir ?

< Les nuages empêchent les gens qui sont sur le sol de nous voir. Mais les radars humains vont pouvoir nous repérer. En fait, ça fait sans doute déjà un moment qu'ils nous observent. >

— Ah, d'accord. Eh bien, on devrait peut-être prendre de l'altitude ? suggérai-je.

< Oui. Mais nous ne montons que lentement. Je ne sais pas pourquoi. Et il y a deux objets qui se rapprochent de nous. >

— Sans doute des avions de ligne, dit Rachel.

< Les objets se déplacent à une fois et demie la vitesse du son >, précisa Ax.

— D'accord, ce ne sont pas des avions de ligne, admit Marco.

— Des jets de l'armée ! grommelai-je. C'est pas vrai, on a l'US Air Force à notre poursuite ! Ces gars-là, c'est des gentils. On est du même bord. On peut tout de même pas les descendre !

Et puis soudain...

SWOOOOOSH !

SWOOOOOSH !

Deux jets gris pâle nous frôlèrent à pleine vitesse. Leurs remous aérodynamiques firent tanguer violemment le Cafard.

< Je peux capter leurs signaux radio >, nous annonça Ax. Et, dans la seconde qui suivit, nous entendîmes la voix d'un des pilotes.

— Heu... Papa Tango à la base. Je... heu... l'appareil est d'un

type inconnu. Je répète, d'un type inconnu.

— Entièrement inconnu, ajouta le second pilote. Totalement inconnu.

— On va faire un autre passage.

Je me tournai vers Ax.

— Tu sais, ça serait vraiment idiot qu'on se fasse descendre par des F-16 !

< Certes oui, prince Jake ! Ça serait très embarrassant. Mais je crois que maintenant je sais comment augmenter... >

PSHAH-WHAHOOOOOOOOMMM !

Soudain, on s'est retrouvé ailleurs. Loin des nuages. Loin de l'atmosphère.

— Ben voilà ! Ce machin peut se bouger, si on insiste un peu ! s'exclama Marco. Faudrait pouvoir acheter ce jeu...

Une petite voix lointaine, couverte de parasites, nous est parvenue sur la radio.

— Vous avez vu ça ? Vous avez vu à quelle vitesse ce truc a filé, colonel ? Vous avez vu ça ? Par tous les...

Et puis nous nous sommes retrouvés hors de portée, continuant à monter en flèche dans la noirceur de l'espace intersidéral. Au-dessous de nous, nous pouvions contempler la courbure de la Terre. C'était exactement comme sur les photos prises en orbite par les astronautes de la navette spatiale.

— Qu'est-ce que c'est beau ! s'émerveilla Cassie. Regardez ça ! On peut voir le jour se lever sur la mer Rouge !

< Je vous demande pardon, intervint Tobias. Mais je ne pense pas que la mer Rouge soit exactement sur la route de Washington DC. >

— Ouais, ça m'étonnerait aussi, avouai-je.

Pourtant, le spectacle qui s'offrait à nous était si fabuleux que c'était tout juste si j'avais envie de me soucier de notre éventuelle destination...

— Ax, poursuivis-je, on ferait peut-être mieux de ralentir, d'essayer de trouver de quel côté est Washington, et puis de...

< Non ! Non ! > m'interrompit brusquement Ax.

Je fus stupéfait. Ax est toujours d'une exquise politesse.

< Non, prince Jake, reprit-il avec un peu plus de calme. Nous ne pouvons pas ralentir. >

— Où est le problème ? lui demanda Cassie.

Ax pointa le doigt sur l'un des écrans de contrôle visuel placés devant lui. Sur l'écran en question, je vis des étoiles. Puis j'aperçus la Lune, une grosse boule lumineuse grise et blanche.

Et, devant le disque luisant de la Lune, j'ai vu se découper une silhouette. Elle ressemblait à une énorme hache médiévale. Sa moitié postérieure était constituée de deux lames en demi-cercle. Sa partie centrale était allongée, rappelant un manche. Et à l'extrémité de ce manche, il y avait une tête triangulaire, très semblable à une pointe de flèche.

La chose était toute noire. Et même si vous ne l'aviez jamais vue auparavant, même si vous n'aviez pas la moindre idée de ce qu'elle était, vous compreniez aussitôt que la mort la suivait.

Je l'avais déjà vue. Je savais ce qu'elle était.

— Le vaisseau Amiral, ai-je murmuré.

Le vaisseau Amiral de Vysserk Trois.

CHAPITRE 10

20 h 54

Vysserk Trois, le commandant en chef de l'invasion yirk de la Terre.

Vysserk Trois, le seul Yirk de l'histoire qui ait pris le contrôle d'un corps d'Andalite.

Vysserk Trois, le seul Yirk qui ait jamais disposé du pouvoir de morphoser.

— Est-ce qu'on peut le distancer ? demandai-je à Ax.

< Non. >

— Est-ce qu'on peut l'abattre ? continuai-je dans un murmure.

Ma bouche était trop sèche pour me permettre de parler normalement.

Ax fit pivoter ses yeux tentaculaires vers moi.

< Non, prince Jake. Même si nous réussissons à le toucher, le vaisseau Amiral est terriblement puissant. C'est le vaisseau Amiral qui a détruit notre grand vaisseau Dôme. >

— Le voilà qui se rapproche ! nous alerta Rachel.

Une lueur rouge illumina le vaisseau Amiral quand Vysserk donna l'ordre de filer droit sur nous.

< Nous pouvons tenter de fuir. Ou nous pouvons toujours essayer de tirer >, proposa Ax.

Il me regardait d'un air interrogateur. Ils me regardaient tous. J'empoignai le joystick. Ma main tremblait.

— Je me sens en forme, assurai-je.

C'était un énorme mensonge, bien entendu. Je n'avais même pas l'impression de disposer d'un atome de chance. Mais ça sonnait vachement bien.

Du coin de l'œil, je vis Marco m'adresser un sourire

complice. Il savait que c'était du bidon.

Je sentis la main de Cassie presser mon épaule pour m'encourager.

< Tiens-toi bien, m'avertit Ax. Tu risques de manquer de stabilité sur tes jambes d'humain. >

Il lança le Cafard dans un brusque virage serré. Il avait raison. Je faillis tomber à la renverse avant que les systèmes gyroscopiques du chasseur yirk ne compensent le déséquilibre inertiel.

Et puis, Ax a vraiment poussé à fond les moteurs du Cafard et on a bondi en avant, droit à la rencontre du vaisseau Amiral.

< Paré à tirer ? > a lancé Ax.

Ce n'était pas précisément une question.

< Pas encore. Pas encore. Pas encore. Pas encore. Attention... Feu ! >

Je m'efforçai de maintenir le cercle rouge du viseur sur le diamant noir de la tête du vaisseau de Vysserk. Je pressai sur la gâchette. Et je continuai d'appuyer.

Les éclatants rayons Dracon fusèrent vers leur cible. Mais au même instant, le vaisseau Amiral tira à son tour !

Leurs rayons Dracon percutèrent nos rayons Dracon.

TSSSSIIIOUUUUUWWWW !

L'explosion de lumière fut si intense que j'étais réellement capable de voir à travers ma propre main ! Je pouvais même compter les dents de Cassie à l'intérieur de sa bouche !

VVVRAAABADHAMMM !

Je fus projeté au plafond.

Je retombai sur le sol et roulai sans pouvoir contrôler ma trajectoire.

Rachel atterrit sur moi, et le choc me coupa le souffle.

Le Cafard tombait en vrille. Mes yeux étaient envahis de balles de lumière, comme de petits soleils logés à l'intérieur de ma tête.

Nous tombions en tournant... en tournant... en tournant...

Et à chaque tour, j'étais violemment projeté dans quelque chose ou dans quelqu'un. Dans Ax. Dans Marco. Tobias battait follement des ailes en s'efforçant de contrôler à peu près où il allait. C'était comme si on nous avait tous fourrés dans une

machine à laver branchée sur « essorage rapide ».

Et puis, soudain, dans une embardée à nous faire vomir tripes et boyaux, le vaisseau Cafard a retrouvé son assiette. Il y avait à nouveau un plancher. Ainsi qu'un plafond.

Et à travers les écrans, il y avait une planète.

La Terre. Une grosse boule bleue, qui se rapprochait de plus en plus vite.

— Nous tombons ! hurla Rachel. Ax ! Ax ! Nous tombons !

Ax galopa sur ses sabots pour rejoindre le poste de pilotage.

< Trop vite ! s'écria-t-il. Nous descendons beaucoup trop vite ! >

< Regardez ! lança Tobias. Là-bas, sur la gauche. Nous ne sommes pas seuls ! >

À moins de deux kilomètres de distance, le vaisseau Amiral plongeait vers le sol en suivant une trajectoire parallèle à la nôtre. Il tournoyait, pirouettait et tombait exactement comme nous.

— Attendez... intervint Cassie, d'une voix apparemment plus troublée qu'effrayée. Il fait jour dans l'hémisphère occidental.

— Et alors ? glapit Marco. On est en train de s'écraser !

— Il y a un instant, c'était l'aube au Moyen-Orient, insista Cassie. Maintenant il fait jour dans l'hémisphère occidental.

Soudain, des flammes jaillirent du nez du vaisseau Cafard. Nous commençons à rentrer dans l'atmosphère.

— Ax, est-ce que tu peux nous tirer de là ? lui demandai-je.

< J'essaie de ralentir notre descente. Nous ralentissons. Mais... mais je ne crois pas que ça va suffire. >

— Super, ronchonna Marco.

— Au moins, le vaisseau Amiral va s'écraser avec nous, fit observer Rachel.

— Du coup, tu te sens vachement mieux, pas vrai Xena ? lui lança Marco.

Rachel lui renvoya un vrai sourire. Un sourire triste et bref.

— Pas des masses, reconnut-elle.

< Impact dans dix secondes ! annonça Ax. Dix... neuf... huit... >

FLASH !

Je n'étais plus dans le vaisseau Cafard.

Je dansais le quadrille.

J'adressai à Rachel une grimace amère tandis que je m'inclinai devant elle en rythme avec la musique.

Mais qu'est-ce que...

FLASH !

< Quatre... trois... crampez-vous ! >

Je vis du vert. Du vert partout, fonçant à ma rencontre.

Et nous avons touché le sol.

Et pendant un moment, je n'ai plus rien vu du tout.

CHAPITRE 11

Heure Inconnue

HOO ! HOO ! HOO ! HOO ! HOUUHOUUHOUUHOHO !
YHAW ! YHAW ! YHAW !

KHRYEEEE ! KHRYEEEE ! KHRYEEEE !

Je me réveillai.

Je me réveillai très brutalement.

KHRYEEEE ! KHRYEEEE ! KHRYEEEE ! YEHEHEHEHE !

J'avais mal à la tête, et tous ces hurlements ne soulageaient pas ma douleur. J'avais aussi mal au dos.

J'étais étendu sur le sol. Sur un tapis de feuilles moisies en cours de putréfaction. Je voyais des arbres se dresser autour de moi. Des arbres d'une hauteur insensée. Des fougères s'inclinaient pour venir me chatouiller le visage du bout de leurs feuilles. Il y avait une racine, ou je ne sais quoi, qui passait sous mon dos et expliquait la douleur que j'éprouvais à cet endroit.

Mais j'étais vivant.

KHREEOWW ! KHREEOWW ! KHREEOWW !

WVRHIIIFH ! WVRHIIIFH ! WVRHIIIFH !

Je m'assis brusquement. Mais une vive douleur me traversa aussitôt le crâne.

— Oh, la vache ! grognai-je.

Et puis j'ai vu la bestiole. La bestiole tendrement installée sur mes genoux. La grosse, la géante, la MONSTRUEUSE bestiole ! Je suppose que c'était une sorte de scarabée. Elle était couverte de bandes jaunes et noires et on aurait dit que sa tête était armée d'espèces de cornes recourbées. Je peux jurer qu'elle mesurait vingt centimètres de long. Ou, mettons, au moins dix centimètres. Elle aurait été magnifique, cette bestiole... si seulement elle n'avait pas été sur moi !

— AAAAHHH ! hurlai-je en chassant l'effroyable insecte d'un revers de main horrifié.

À cet instant, je sentis une démangeaison le long d'une jambe, une sensation de grouillement. Des fourmis ! Une vingtaine de fourmis escaladait le tibia de ma jambe droite.

J'avais été une fourmi. Aussi, vous pourriez logiquement supposer que j'éprouvais une certaine sympathie pour elles. Erreur. Je donnai sur ma jambe assez de claques furieuses pour être sûr et certain d'être totalement débarrassé de ces cochonneries.

Je me mis debout. Je me sentais dans un drôle d'état, pour le moins vaseux. Où étais-je ? Où étaient les autres ?

Je regardai autour de moi. Du vert. Du vert partout. Et quand je dis partout, c'était vraiment partout !

— Les visions ! réalisai-je sans m'adresser à personne en particulier.

J'étais dans la jungle. Ça, j'en étais sûr. Je n'avais jamais mis les pieds dans une jungle auparavant, mais ça ne faisait aucun doute dans mon esprit. C'était peut-être à cause des singes et des oiseaux qui hurlaient dans les arbres tout autour de moi à m'en faire éclater les tympans. Peut-être à cause des arbres immenses, des plantes grimpantes et des lianes. C'était peut-être à cause d'un fabuleux oiseau rouge et bleu que j'ai vu passer sans bruit entre deux cimes, comme dans un rêve. Peut-être parce qu'ailleurs, les scarabées n'auraient pas pu être aussi gros.

Bon, d'accord, c'était la jungle.

Exactement comme dans ces « flashes » bizarres dont j'avais été victime depuis cet après-midi où on avait dansé le quadrille.

— Voilà ce que c'est ! grommelai-je. C'est le quadrille qui m'a rendu dingue !

Je décidai d'essayer d'appeler les autres.

— Hé ! Hé ! Ohé ! Cassie ! Marco !

C'était comme si ma voix n'avait aucune portée. Elle ne sortait de ma bouche que pour être étouffée par les arbres, les fougères et les fourrés.

— Allez, secoue-toi, Jake. Essaie de te rappeler. Tu étais à bord du vaisseau Cafard, et nous tombions en vrille. On s'est tous écrasés, ça c'est sûr. Alors, cherche donc le Cafard, pauvre

andouille ! Il ne peut pas être bien loin !

Je regardai tout autour de moi, j'étais cerné par un mur de végétation compact. L'air fumait, surchargé d'humidité. Et la douceur écoeurante du parfum des fleurs mélangée à la pourriture tropicale me donnait l'impression de déambuler dans le rayon parfumerie d'un supermarché.

Puis, j'ai aperçu un arbre dont la moitié supérieure avait été sectionnée. Je me suis approché pour mieux l'examiner. J'ai alors vu un deuxième arbre déchiqueté. J'ai commencé à repérer ce qui ressemblait à un tunnel foré à travers l'épaisseur impénétrable des végétaux.

Un tunnel creusé à travers la végétation qui devait conduire tout droit au vaisseau Cafard.

— Ou bien au vaisseau Amiral, me rappelai-je.

Hoo ! HOO ! HOO ! HOO ! HOUUHOUUHOUUUHOHO !
YHAW ! YHAW ! YHAW !

La jungle se fit plus silencieuse, mais on entendait toujours de furieux cris perçants retentir dans les hauteurs des grands arbres. Les animaux semblaient perturbés. Sans doute n'appréciaient-ils pas outre mesure que des vaisseaux spatiaux viennent s'écraser chez eux. Et puis peut-être qu'ils n'aimaient pas trop mon look non plus.

Le sol de la jungle était parfaitement dégagé. Au niveau des pieds, il ne poussait pas grand-chose, on voyait surtout des feuilles mortes. Mais à hauteur du visage, il y avait des lianes, des buissons et des fougères qui me donnaient des gifles à répétition et s'efforçaient de m'éborgner à mesure que je progressais.

Soudain, je débouchai dans une clairière. Une trouée dans la voûte végétale provoquée par la chute d'un arbre. D'éclatants rayons de soleil plongeaient à travers la brèche. Et on aurait dit que toutes les formes de vie végétales qui peuvent exister sur terre s'étaient données le mot pour pousser toutes ensemble sur ce petit périmètre de lumière. Je me retrouvai devant un invraisemblable mur de végétation : une vingtaine d'espèces de fleurs éclatantes, des mousses si vertes qu'elles ne semblaient pas réelles, de petites lianes enroulées autour de plus grosses lianes enroulées autour de troncs d'arbres...

C'était l'endroit le plus vert de la Terre. Il y avait même des plantes parasites qui poussaient le long des troncs lisses des grands arbres.

J'avancai tant bien que mal, plongeant à nouveau dans les ténèbres de la forêt, et quand je relevai la tête, je fus incapable de retrouver le tunnel végétal dans lequel je m'étais embarqué.

C'est là que j'ai commencé à avoir vraiment peur.

J'étais dans la jungle. Et la jungle, ce n'est pas la forêt où on peut voir à des dizaines de mètres dans toutes les directions. La jungle, elle vous entoure et vous presse, vous oppresse de toutes parts. C'est comme d'être enseveli dans la verdure.

GRHYeeeEEK ! GRHYeeeEEK ! AHK ! AHK ! AHK ! AHK !

— Marco ! Cassie ! Rachel ! hurlai-je, au bord de la panique.

< Et Tobias alors ? > grommela une voix dans ma tête.

Je levai les yeux sans rien apercevoir. Puis, je le vis plonger vers moi depuis une haute branche.

— Tobias !

J'agitai les bras comme un débile. Bien sûr, il m'avait déjà repéré. Mais j'étais tellement soulagé que j'ai encore agité les bras.

Le corps du faucon à queue rousse avait une allure presque banale, ennuyeuse, au milieu de cette jungle. Il se posa sur un tronc abattu rongé de pourriture et incrusté de mousse.

— Tobias ! Ça fait plaisir de te voir. Et les autres ?

< Ils sont tous en vie. Mais ça nous a pris un bon bout de temps pour retrouver tout le monde. Je crois que le Cafard a dû faire plusieurs tonnes en s'écrasant au milieu des arbres. Cassie s'est pratiquement retrouvée sur la tête d'un serpent. Mais alors un serpent... je te raconte pas la taille du truc ! >

— Où sommes-nous ?

< Je ne sais pas. Mais ça n'a pas l'air tout près de chez nous. Bon, allez, suis-moi. On va pas loin. >

Je suivis Tobias, me frayant un chemin à coups de pieds, de bras et d'épaules à travers une forêt qui semblait bien décidée à me barrer le passage. Je dégoulinais de sueur et haletais à la recherche de mon souffle dans l'air moite.

Et puis, je débouchai dans une clairière. Pas une clairière naturelle, mais une trouée ouverte par la chute du vaisseau

Cafard.

— Jake ! s'écria Cassie avant de se précipiter sur moi pour me serrer dans ses bras.

Elle avait une vilaine coupure à une main, qu'elle avait pansée tant bien que mal avec des bandes de tissu arrachées à son justaucorps.

— Tu es vivant, constata Marco. Enfin pour l'instant, ajouta-t-il d'un air sombre.

— Je vous avais dit qu'il serait en pleine forme, fit observer Rachel.

Le vaisseau Cafard était bien posé sur le sol, mais un de ses flancs semblait avoir été épluché comme l'écorce d'un fruit par un couteau géant, si bien qu'on pouvait voir directement à l'intérieur. Quant au carénage du moteur de gauche, il était replié suivant un angle qui n'avait plus grand-chose à voir avec sa position d'origine.

Ax se trouvait à l'intérieur du chasseur yirk. Il baissa la tête pour m'examiner à travers le flanc déchiré de l'appareil.

< Prince Jake. Je suis heureux que tu ailles bien. >

— Moi aussi, je suis heureux d'aller bien, répliquai-je. Bon, et à part ça... où sommes-nous ?

— Où, c'est facile, répondit Cassie. Une forêt humide tropicale. Pas en Afrique, parce que j'ai vu des singes à queue préhensile. Vous savez, des queues au bout desquelles ils peuvent se balancer. Le plus probable, c'est que nous soyons en Amérique centrale, ou du Sud. Soit dans la forêt tropicale du Costa Rica, soit dans la forêt amazonienne.

— Je parie pour l'Amazone ! lança Marco d'un ton enjoué. Je prends aussi des paris sur le fait qu'on réussira ou non à vivre assez longtemps pour me permettre de récolter les gains de mes paris.

J'éclatai de rire.

— Ton optimisme te perdra, Marco !

Puis, je me tournai vers Cassie.

— Alors, tu penses à la forêt amazonienne, hein ?

— Comme je te l'ai dit, la question de savoir où nous sommes est plutôt facile.

— Cassie, pourquoi ai-je la sensation qu'il y a quelque chose

que tu ne me dis pas ? lui demandai-je.

— Tu te rappelles, quand on était en orbite ? Il faisait nuit sur le continent nord-américain, mais le soleil venait tout juste de se lever sur la mer Rouge, tu te souviens ?

— Ouais, sans doute, haussai-je les épaules.

— Eh bien, après qu'on a tiré sur le vaisseau Amiral, quand on était en train de tomber, il faisait jour ici. Au-dessus de l'Amérique du Sud.

Il me fallut une poignée de secondes pour comprendre de quoi elle parlait.

Ax sortit du vaisseau Cafard et s'approcha de nous d'un trot léger. Il s'essuyait les mains sur un bout de tissu.

< Si l'on en croit l'observation de Cassie, il me semble évident que lorsque nous-mêmes et le vaisseau Amiral avons fait feu simultanément, les rayons Dracon se sont entrecroisés de telle sorte que nous avons créé ce qu'on appelle une rupture Sario. >

— Une quoi ? Une rupture Sario ? C'est quoi, ça ?

< Nous avons ouvert une sorte de petit trou dans l'espace-temps. Et nous avons été aspirés dans le trou en question. >

— Je voudrais entendre ça dans une langue humaine, annonçai-je. Une langue intelligible par nous tous, s'il vous plaît.

— Nous avons été aspirés dans ce temps, Jake, expliqua Cassie. Nous ne sommes pas là où nous voulons être. Et nous ne sommes pas là quand nous voudrions y être.

Je la regardai dans les yeux.

— On est allé en avant, ou en arrière ? On est dans le passé, ou dans le futur ?

< Oui, intervint Ax. Soit c'est l'un. Soit c'est l'autre. >

CHAPITRE 12

13 h 22. Encore

— Bon, si vous permettez, j'aimerais récapituler la situation. Nous nous trouvons probablement dans la forêt amazonienne. Et nous sommes soit dans notre passé, soit dans notre futur. Nous n'avons aucun moyen de faire décoller ce cafard pour nous en aller d'ici. Nous n'avons aucun moyen de savoir s'il y a une ville, un village ou même une route près d'ici.

Je jetai un regard à chacun de mes amis et ajoutai :

— Quelqu'un a-t-il quelque chose à ajouter ?

< Je sais qu'il est treize heures vingt-deux, précisa Ax. Seulement je ne sais pas quel jour, ni dans quelle année nous sommes. >

Les Andalites sont capables de conserver naturellement la notion du temps. Comme s'ils possédaient une sorte d'horloge interne. C'est utile. Bien entendu, c'est encore plus utile quand on sait dans quel siècle on se trouve.

Cassie leva la main, comme si elle était à l'école.

— La forêt tropicale est infestée de serpents venimeux, d'insectes venimeux, de plantes venimeuses, et de crapauds venimeux.

— Je te demande pardon ? faillit s'étrangler Marco. Des crapauds venimeux ? Tu as bien dit des crapauds venimeux ?

— Et puis ce n'est pas tout. Pour finir, il y a un grand prédateur : le jaguar.

— La classe ! J'adore ces bagnoles... s'exclama Marco.

— En attendant, nous n'avons ni eau ni nourriture, intervint Rachel, comme toujours très pragmatique. Et pas d'armes, non plus.

< Pourquoi nous faudrait-il des armes ? fit Tobias.

Morphosez tous en oiseau et nous n'avons plus qu'à nous envoler loin d'ici. >

— Aucun de nous ne peut rester plus de deux heures dans une animorphe, fit observer Cassie. D'autre part, soyons réalistes : en volant, nous pouvons couvrir entre trente et cinquante kilomètres par heure au mieux. Ce qui, toujours au mieux, peut nous faire une centaine de kilomètres par animorphe. Et nous sommes peut-être à un ou deux milliers de kilomètres de nulle part...

— Maintenant, fit Marco en contemplant ses pieds d'un œil morne. Qu'est-ce qu'on est censé faire ? Trouver une ville, lancer un appel collectif à nos familles pour leur expliquer qu'on est en Amérique du Sud ? Genre : « Hé, papa, tu sais quoi ? J'suis au Brésil. Ou peut-être bien au Costa Rica. Tu pourrais passer me prendre ? »

— Si seulement il existe une ville, objecta Rachel. Si seulement il existe des téléphones. Si nos parents sont déjà nés, ou s'ils sont toujours vivants. Quelque chose pourrait bien t'avoir échappé. Nous pourrions être dans l'année 2 000 avant JC. Ou bien... dans l'année 10 000 après JC.

— Ax, comment ça se passe, avec cette rupture Sario ? lui demandai-je. Ce que je veux savoir, c'est s'il y a un moyen de l'inverser ?

Ax ne répondit pas. En revanche, je vis ses tentacules oculaires pivoter lentement vers la droite.

< Nous ne sommes pas seuls >, nous prévint-il.

Je risquai un coup d'œil du côté où il regardait. Quelque chose avait bougé ! J'ai cru voir fugitivement une épaule, un bras et une tête.

< Un humanoïde, signala Ax. Je ne l'ai pas très bien vu. Mais il nous observait. >

— Génial, soupirai-je. Tobias ?

< Je vais voir >, annonça-t-il en ouvrant ses ailes et en s'envolant à travers les arbres.

< Pour ce qui est de la rupture Sario, reprit Ax, je... heu, tout ce que j'en sais, c'est que c'est une rupture dans l'espace-temps. >

— Ouais, ça tu nous l'as déjà dit, fit remarquer Marco.

< Je crois... Ax baissa la tête. Heu, prince Jake, nous avons étudié les effets de la rupture Sario à l'école. Mais il y avait une fête, un peu plus tard ce jour-là. Et je pensais plus à la fête qu'à ce qui se passait en classe. Et puis il y avait aussi cette femelle qui détournait mon attention. >

Marco éclata de rire.

— Ax, serais-tu en train de nous expliquer que tu étais trop occupé à draguer une jolie fille pour avoir le temps d'écouter ton prof ?

Ax ne répondit pas. Il se contenta de dire :

< Je ne sais pas exactement comment on peut inverser une rupture Sario. Je me souviens de certaines choses, mais pas de la totalité. >

— J'ai soif, nous signala Rachel. Quoi qu'on fasse, il va falloir qu'on trouve de l'eau. Et de la nourriture. Ax, est-ce qu'on peut réparer le cafard ?

< On peut voler avec un seul moteur. La déchirure dans la coque ne pose pas de problème tant qu'on reste dans l'atmosphère et qu'on vole lentement. Mais les effets secondaires de la rupture Sario ont balayé toute la programmation du vaisseau. Elle a été totalement effacée. >

— Tu pourrais réécrire cette programmation ? lui demanda Rachel.

< Oui. Mais ça me prendrait vingt ans. Au moins. >

— De mieux en mieux. Eh, attendez ! Qu'est-ce qui est arrivé au vaisseau Amiral ?

Ax resta silencieux.

— Je l'ai vu tomber en même temps que nous, dit Cassie. Mais je ne l'ai pas vu s'écraser.

— Alors si ça se trouve, en plus de tout le reste, faut aussi qu'on se préoccupe de Vysserk Trois et d'une cargaison entière de Hork-Bajirs, constatai-je. Eh, s'il vous plaît, personne n'aurait une bonne nouvelle, à tout hasard ?

— Ben, il fait encore jour, remarqua Marco, en affichant une grosse grimace à peine forcée. Quand la nuit va tomber, alors là on va...

< Jake, plonge ! > hurla Tobias.

Pour une fois dans ma vie, je ne m'arrêtai pas pour réfléchir

à l'ordre. Je plongeai. Et pendant que je plongeais, je vis le visage. Je vis le bras. Je vis le javelot.

Il arrivait droit sur moi.

Droit vers mon visage.

La vision ! C'était l'hallucination !

Je plongeai. Le javelot passa au-dessus de ma tête et alla se perdre dans les buissons.

Tobias grimpa dans les airs en battant furieusement des ailes.

< Je n'aurais pas dû me poser, grommela-t-il contre lui-même. J'aurais dû maintenir ma surveillance. >

J'étais trop secoué pour me soucier des états d'âme de Tobias.

— Je savais que ça allait arriver, révélai-je. Ce javelot. Le gamin qui l'a lancé. Je le savais !

Cassie me regarda d'un air étrange.

— Jake, qu'est-ce que tu...

< Trois personnes, l'interrompit Tobias. On dirait presque des gosses. Ils sont en train de filer d'ici. Ce qu'on serait fort bien inspirés de faire nous-mêmes, soit dit en passant. >

— Pourquoi ? s'indigna Rachel. On est capable de venir à bout de quelques gosses armés de javelots !

< Oublie les gosses. J'aperçois un groupe de vingt... peut-être trente Hork-Bajirs. Ils taillent leur route dans la forêt et viennent par ici ! >

— On peut pas abandonner le Cafard ! protesta Rachel. Sinon, comment est-ce qu'on va faire pour partir d'ici ?

— On peut pas non plus rester là pour affronter une vingtaine de guerriers hork-bajirs, répliquai-je. Il faut qu'on s'en aille.

Je lançai un coup d'œil derrière moi et vit Cassie. Elle avait retiré le javelot des buissons. C'était une longue et fine baguette. Il n'y avait pas de pointe de fer. Ce n'était qu'une tige de bois effilée pourvue d'une extrémité pointue et noircie.

— Ça n'a pas l'air trop mortel, observai-je.

Cassie secoua la tête.

— Non. On ne peut sans doute pas tuer grand-chose avec ce bout de bois. Sauf si sa pointe a été plongée dans du poison. Et

cet endroit est le siège social des poisons naturels.

— Ah... euh, dis-moi, les gens du coin, j'imagine qu'ils ne perdraient pas leur temps à se servir d'une arme inefficace, non ? supposai-je.

— Non, répondit Cassie. Il y a des chances que la pointe de ce javelot soit empoisonnée. Il y a ici toutes sortes de plantes et de crapauds venimeux dont on utilise le poison pour imprégner les flèches et les javelots. Et c'est un poison mortel. Un poison très mortel. Bref, les Hork-Bajirs ne sont pas notre seul problème.

< Jake, il faut que vous bougiez de là >, m'avertit Tobias.

Il était revenu au-dessus de nous. Je ne pouvais pas le voir, mais je savais qu'il était au-dessus de la voûte des arbres.

< Je n'y vois pas très bien à travers tout ce feuillage, mais je crois qu'un groupe de Hork-Bajirs s'approche de vous. >

Il était temps de prendre une décision. Rester là et combattre ? Nous serions vaincus. Fuir ? Il faudrait abandonner le vaisseau Cafard, notre seul moyen de rentrer chez nous.

— Ax ? Est-ce qu'il y a quelque chose... n'importe quoi... que tu pourrais prendre sur le vaisseau Cafard, et qui empêcherait les Yirks de le faire voler ?

Ax me fixa avec ses yeux principaux, tandis que ses yeux secondaires balayaient la forêt au bout de leur tentacule.

< Oui. Oui, je pense qu'il y a quelque chose. >

— Alors prends-le ! lui dis-je.

< Jake ! On n'a pas le temps ! > s'affola Tobias.

Il devait être assez près pour pouvoir m'entendre. Mais le feuillage était si dense que j'étais incapable de dire où il se trouvait.

Ax hésita, ne sachant pas trop ce qu'il devait faire.

Les autres se tournèrent tous vers moi.

— Vas-y, Ax, lançai-je. Il se précipita vers le Cafard. Tous les autres, tirez-vous d'ici.

— Je reste avec lui, protesta Rachel.

— Non. Pas de risque inutile, m'énervai-je. Ax va prendre seul ce truc. Pas la peine de mettre en danger qui que ce soit d'autre.

Je plongeai dans la végétation. Au passage, je pris Rachel par le bras et l'entraînai avec moi. Cassie et Marco nous suivirent.

< Jake, m'appela Tobias du haut des arbres. Si Ax est encore dans le Cafard dans deux minutes, il n'en ressortira pas. >

Je ne répondis pas.

C'est ce qu'il y a de plus abominable quand on est un soi-disant chef : les moments où on doit risquer la vie d'un autre. Si Ax se faisait tuer, j'aurais beaucoup de mal à l'expliquer à mes amis.

Et à me le pardonner.

CHAPITRE 13

13 h 48

Je ne peux pas vous expliquer à quoi ressemble la forêt tropicale. Pour ça, il faudrait être à la fois poète, scientifique et auteur de romans d'épouvante.

Tout ce que je peux vous dire, c'est ce qu'elle vous fait éprouver. D'abord, vous vous sentez petit. Minuscule. Seul. D'une faiblesse absolue. Effrayé.

Vous étouffez de chaleur et suffoquez à cause de l'humidité. C'est comme s'il n'y avait pas assez d'oxygène. Chaque fois que vous gonflez vos poumons, vous avez l'impression d'aspirer l'air par une paille. Vous respirez de la vapeur d'eau, des parfums, des puanteurs de choses mortes et de pourriture.

La jungle est tout autour de vous. Elle vous oppresse et vous agresse de toutes parts. Avec des feuilles dégoulinantes qui vous fouettent le visage ; des plantes grimpantes qui semblent vouloir vous passer sur le corps ; des tiges effilées qui vous couvrent de griffures sanglantes.

Et puis il y a deux abominations : les insectes et la soif.

Moustiques, taons, cousins, moucheron, mouches de toutes tailles et autres insectes ailés dont j'ignorais jusqu'au nom nous pourchassaient en nuages tourbillonnants. Ils s'abattaient sur nous et attaquaient, puis ils disparaissaient sans raison apparente, pour revenir à l'assaut un peu plus tard. Si on avait le malheur de s'arrêter, même pour une poignée de secondes, on se retrouvait avec les pieds couverts de fourmis, de mille-pattes, de cancrelats ou d'autres insectes grouillants défiant toute tentative de description.

Et le fait d'être pieds nus n'arrangeait pas précisément notre cas.

La chaleur nous faisait suer jusqu'à la dernière goutte d'eau de notre corps. C'était aussi infernal que dans n'importe quel désert. On aurait pu s'imaginer qu'avec toute cette verdure il y aurait de l'eau partout. Mais non. Sous nos pieds, le sol était parfaitement sec. Toute l'eau est captée par les plantes.

Et pendant que nous nous efforcions de nous frayer un chemin à travers les entrelacs de lianes, de fougères et d'épineux, les nuées de cousins, de mouches et de moustiques, nous étions suivis par un concert de ricanements, de grognements et de gémissements d'animaux en furie. Et, de temps à autre, résonnait un rugissement caverneux, comme pour nous rappeler la bizarrerie de notre situation : une bande d'ados de banlieue résidentielle paumés au milieu de la forêt tropicale. Ils nous donnaient la désagréable impression de prendre des paris sur la durée de notre survie.

Nous nous étions enfoncés de deux cents mètres dans la forêt depuis que nous avions quitté le vaisseau Cafard, quand nous avons entendu du tumulte et des cris derrière nous.

— Andalite ! braillait un Hork-Bajir. Un Andalite !

< Ils le poursuivent ! nous a prévenu Tobias de là-haut. Ax a six Hork-Bajirs à ses trousses ! T'es content maintenant, Jake ? Axos, fais gaffe ! Derrière toi ! >

Je me mordis les lèvres jusqu'à ce que le goût du sang envahisse ma bouche.

— On doit morphoser et retourner le chercher, s'écria Rachel.

Ses yeux lançaient des éclairs.

J'aurais pu dire non. J'avais de bonnes raisons de dire non. Nous étions dans un lieu inconnu, avec pratiquement toutes les chances contre nous. Maintenant, de nous tous, Ax était le plus rapide et celui qui avait le plus de chances de réussir à s'enfuir. Mais Rachel y serait allée de toute façon.

— Nous irons tous les deux ordonnai-je. Toi et moi, Rachel. Marco et Cassie, vous restez en arrière.

— Et pourquoi on reste en arrière ? s'énerva Marco, vexé comme un pou.

— Parce qu'on a besoin d'une couverture, Marco, lançai-je abruptement.

Je ne sais pas s'il comprit ce que je voulais dire ou non. En tout cas, Rachel comprit très bien. Elle commença à morphoser.

Je décidai de prendre aussi vite que possible mon animorphe de tigre. Rachel était déjà quasiment un grizzly : épaules massives, épaisse fourrure brune et longues griffes recourbées.

TSIOUUUU ! TSIOUUUU !

Le sifflement des rayons Dracon arriva jusqu'à nous. Dans les arbres, les animaux de la jungle se mirent à pousser des cris furieux et indignés.

KHRYEEEE ! KHRYWWWW ! KHRYWWWW !

HOO ! HOOUHOOUHOOUHOHO !

J'entendais quelque chose de gros piétiner les broussailles, mais je ne voyais rien. Dans la forêt tropicale, on est content si on peut voir à deux mètres à la ronde.

< Je suis prête >, a annoncé Rachel.

< Attends-moi >, lui ai-je demandé.

< Rattrape-moi dès que tu peux >, me lança-t-elle.

Sur ces mots, elle repartit dans un galop chaloupé vers le vaisseau Cafard, masse énorme de muscle et de fourrure. Je la maudis silencieusement.

Mon corps était déjà couvert d'une fourrure orange rayée de bandes noires. Je reposais sur quatre pattes. De longs crocs jaunes poussèrent dans ma bouche. De longues griffes redoutables prirent la place de mes ongles innocents.

Je sentis l'esprit du tigre.

Je vis par les yeux du tigre.

Je sentis l'afflux d'énergie, la formidable puissance du tigre. Il était chez lui dans la forêt tropicale. Le tigre était le seigneur de ce lieu.

Mais, bien entendu, dans les jungles originelles des tigres, il n'y a pas de Hork-Bajirs. Et encore moins de Vysserk Trois.

Je bondis en avant en suivant la trace que Rachel avait laissée dans les fourrés. Je la rattrapai sans difficulté. La jungle était mon domaine. Pas celui du grizzly. Rachel soufflait comme un phoque.

< J'y vois rien... j'arrive pas à les trouver... j'entends des bruits, mais ils bougent tout le temps. >

Je dressai mes oreilles de tigre, sentis un signal résonner au

fond de mon cerveau de félin, et je me laissais guider par l'instinct de l'animal. Il savait comment se diriger d'après les sons de la forêt.

< Suis-moi, Rachel. >

Je me ruai en avant, plongeant dans la direction où j'avais entendu les bruits de piétinement les plus forts. Mais je ne tardai pas à réaliser que Rachel n'arrivait pas à suivre.

Une fois encore, je fus mis en face de mes responsabilités ! Responsabilité vis-à-vis de Rachel, parce que j'avais été trop impulsif. Vis-à-vis de Tobias, pour avoir agi comme si j'avais voulu mettre Ax en danger. Vis-à-vis des Yirks, parce que j'avais provoqué tout ça. Vis-à-vis de la jungle, elle-même. Et, pire que tout, vis-à-vis de moi-même.

J'avais commis des erreurs. Beaucoup trop d'erreurs. Maintenant, il fallait que je choisisse. Rester avec Rachel ou foncer en avant pour essayer de trouver Ax.

La réponse vint du ciel.

< Sur ta gauche, environ cinq mètres, Jake ! > m'avertit Tobias.

J'étais en colère contre Tobias. Mais pas au point de faire comme si je ne l'avais pas entendu. Je fonçai sur la gauche en me faufilant sans bruit à travers les broussailles.

< Jake ! Fais gaffe ! Y en a un à droite... >

— Yaaahrgh ! beugla le Hork-Bajir d'un air triomphant.

L'arête tranchante de son bras fendit l'air dans ma direction, découpant sur son passage les fougères et les buissons telle une tondeuse à gazon surpuissante.

La lame de son coude me manqua de quelques centimètres. Je sentis son souffle hérissier mon pelage.

Je savais ce qu'il me restait à faire. Je bandai les muscles de mes membres postérieurs et je pris mon envol. Une fois dans les airs, je tendis mes pattes avant et fis jaillir mes griffes.

Puis, je rugis. GHRRROOOAAWWRRRR !

Je vous le jure, ce bruit-là a vraiment réduit au silence les singes et les oiseaux.

Je frappai le Hork-Bajir. Il plongea et esquiva rapidement, mais encore trop lentement. Les Hork-Bajirs sont rapides. Mais quand il s'agit d'achever une proie, de tailler dans sa chair et d'y

plonger les crocs, le tigre est plus rapide et plus féroce.

Il me donna un coup de lame. Je sentis la douleur brûler mon épaule droite.

Je frappai, et j'entendis le Hork-Bajir pousser un cri déchirant.

Il avança lentement sa tête de serpent, essayant de me déchirer la face avec ses cornes frontales.

J'esquivai et glissai ma tête sous la sienne avant de plonger mes crocs dans son cou.

J'entendis quelque part un ours rugir de douleur. Un bruit de chute, des coups sourds.

Je m'en allai, laissant un terrifiant Hork-Bajir de plus de deux mètres de haut, hérissé de lames mortelles, gémir de douleur, étendu sur le sol de la jungle.

Pour tout dire, j'éprouvais un sentiment de pitié. La race des Hork-Bajirs avait été asservie par les Yirks. Jamais ce guerrier hork-bajir n'avait demandé à venir ici, pour voir son sang se vider par une vingtaine de blessures au fond d'une jungle hostile à des milliards de kilomètres de sa terre natale.

Mais, d'un autre côté, moi non plus, je n'avais pas demandé à venir ici.

J'essayai de capter des sons venant d'Ax. Rien.

Des sons de Hork-Bajirs. Rien.

Des sons de Rachel. Rien.

On aurait dit qu'ils avaient tous positivement disparu dans le vert de la végétation. Le vert, qui s'étendait partout où mes yeux se posaient.

Et puis...

Une douleur vive à la patte gauche ! Je regardai vers le Hork-Bajir, mais non, il n'avait pas bougé. Je réalisai que j'étais en train de tomber. De tomber sur le flanc, tout simplement. Du coin de l'œil, je vis le serpent s'éloigner en ondulant. Il était d'un jaune éclatant.

< Démorphose ! me hurlai-je à moi-même. Démorphose ! >

Mais la tête me tournait, j'avais le vertige. Et toute cette végétation se refermait sur moi. J'étais englouti, enseveli sous tout ce vert.

Un oiseau se posa à côté de moi. Ça, j'étais capable de le voir.

< Jake ! Démorphose, mec ! Démorphose ! >

J'essayais. J'essayais de me souvenir ce qu'était mon véritable corps. Et puis...

FLASH !

Je rentrais à la maison après l'école. J'étais avec Marco.

On parlait, on se demandait ce que Tobias pouvait vouloir.

Dans nos têtes, il y avait les paroles mentales de Tobias qui nous disaient...

FLASH !

J'entends la voix de Tobias qui me disait :

< C'est ça, Jake. Continue comme ça. Accroche-toi. >

J'avais retrouvé la vue ! Je pouvais voir mes mains étendues sur le sol devant moi. C'était un mélange de mains humaines et de pattes de tigre.

« Est-ce que je vais pouvoir me débarrasser du venin en démorphosant ? Est-ce que le processus va le chasser de mon organisme ? J'aurais dû demander à Ax... » Je m'assommaï de questions et de reproches.

Mais j'étais déjà en train de connaître la réponse. À mesure que je redevais humain, je sentais faiblir les effets du venin.

< Allez, Jake, allez ! me pressa Tobias. On n'a pas le temps ! >

— Quoi... qu'est-ce qu'il y a ? Encore des Hork-Bajirs ? lui demandai-je dès que je disposai d'une bouche capable de parler.

< Non, c'est Rachel. >

Mon cœur faillit s'arrêter de battre. Je me relevai sur des jambes flageolantes, encore perturbé par la rapidité de ma métamorphose. J'avais envie de vomir. Peut-être à cause du venin. Ou peut-être parce qu'il s'était passé trop de trucs à la fois.

— Où est-elle ? demandai-je.

< Droit derrière toi. À une trentaine de mètres, environ. Magne-toi ! Moi, je remonte là-haut pour surveiller ce qui se passe. >

Il s'envola et me laissa tout seul, pieds nus, sans défense, dans la forêt tropicale.

Je retrouvai Rachel en suivant les restes du carnage qu'elle avait causé, autrement dit trois Hork-Bajirs plus ou moins

entiers qui gisaient inconscients, ou pire. Mais je n'eus pas le temps de me soucier de leur état.

Parce que c'est là que j'ai vu Rachel. Elle était sans connaissance. Toujours dans son animorphe de grizzly.

Les Hork-Bajirs l'avaient salement tailladée de tous les côtés.

Elle était couchée sur le flanc et elle saignait. Mais ce n'est pas ça qui me donnait envie de hurler.

Elle était inconsciente, mais sa fourrure bougeait.

Sa fourrure était animée.

Animée par un million de fourmis besogneuses qui fourrageaient dans ses plaies et leur arrachaient des millions de fragments de chair sanguinolente.

CHAPITRE 14

14 h 30

— Rachel ! hurlai-je. Réveille-toi !

< Jake ! Arrête de crier, me conseilla Tobias du haut des arbres. Il y a peut-être encore des Hork-Bajirs dans le coin ! Je ne peux pas voir à travers toute cette végétation. >

Je me jetai à côté de Rachel et je me mis à taper sur les fourmis avec frénésie. Mais loin de réussir à les faire disparaître ou même à les repousser, mes mains furent bientôt tout bonnement recouvertes d'insectes !

Il devait y en avoir au moins dix mille. Rachel était tombée pratiquement au milieu de leur fourmilière. Je pouvais voir des multitudes d'ouvrières emporter de minuscules quartiers de chair d'ours sanguinolente.

— Tu sais s'il y a de l'eau près d'ici ? demandai-je à Tobias.

< Il y a une rivière. Mais elle est trop loin. Jake, Rachel pèse des centaines de kilos. Qu'est-ce que tu vas faire, la porter jusqu'à l'eau ? >

Je pouvais voir la poitrine de grizzly de Rachel se soulever et retomber.

Elle respirait.

Elle était encore vivante. Je lui donnai un coup de pied. Je lui en donnai un autre, encore plus fort.

— Réveille-toi ! Allez, debout Rachel ! Lève-toi !

Les fourmis s'attaquaient maintenant à ses oreilles. Elles grouillaient sur ses yeux fermés. J'avais envie de hurler. J'avais envie de pleurer.

Je ne crois pas avoir jamais éprouvé une aussi totale impuissance.

Rachel était sans connaissance.

Les milliers de fourmis qui grouillaient sur son corps allaient à coup sûr faire en sorte qu'elle ne se réveille jamais.

Elles allaient tuer l'ours avant que Rachel ait pu démorphoser. Elles allaient dévorer ses yeux, puis se répandre à l'intérieur de sa tête, et je ne pouvais rien faire.

— Tobias ! D'autres fourmis ! Trouve-moi d'autres fourmis !

< T'es pas bien ? >

— Grouille-toi ! ai-je hurlé sans même me soucier que quelqu'un puisse m'entendre. Je te dis qu'il me faut une autre colonie de fourmis !

Tobias fit claquer son bec. Je vis ses yeux féroces s'écarter. Il s'envola en restant aussi près du sol qu'il le pouvait. Il décrivit un cercle serré, et se cabra soudain pour briser son élan.

< Ici ! Ici ! > cria-t-il.

Au même moment, j'entendis bouger dans les fourrés. Je tournai la tête et vis deux loups. Deux loups pour le moins dépaysés. Leurs faces intelligentes émergeaient des broussailles.

— Cassie ! Marco ! C'est bien vous, hein ?

Tandis qu'ils approchaient, je vis qu'ils s'étaient battus. Il y avait des plaies. Il y avait du sang. Ils commencèrent à démorphoser.

< Oh mon Dieu ! > gémit Cassie quand elle découvrit Rachel et comprit ce qui se passait.

Je n'avais pas le temps de m'expliquer. Je me penchai et commençai à arracher des touffes de fourrure sanglantes du grizzly.

< Mais qu'est-ce que tu fais ? Arrête, laisse-là ! > s'écria Marco.

J'en arrachai plusieurs poignées, puis je me précipitai vers l'endroit où attendait Tobias. Il était posé sur une solide fougère, les yeux baissés sur le monticule d'une fourmilière grouillante.

Je pris un peu de fourrure de grizzly et la déposai juste à côté de l'entrée de la fourmilière.

La réaction fut instantanée. Des centaines de fourmis se répandirent aussitôt sur les poils de l'animal.

J'utilisai une autre touffe pour attraper une poignée de

fourmis, puis, j'avancai de quelques pas en direction de Rachel et je la lâchai. Je renouvelai la manœuvre en me rapprochant peu à peu de Rachel. Je craignais d'abord que les fourmis ne perdent la trace de l'odeur. Mais je constatai bien vite qu'elles me suivaient de près, et qu'elles commençaient même à me devancer.

Lentement, sûrement, je menais les fourmis vers Rachel.

Cassie et Marco avaient repris forme humaine.

Je devais sans doute avoir le même air qu'eux : inquiet, horrifié, vulnérable.

— Mais il faut les chasser de son corps ! s'écria Cassie quand elle vit ce que je faisais. Il y en a dans ses oreilles ! Il y en a dans sa bouche ! Elles vont la tuer !

— Je sais, dis-je en lâchant ma dernière poignée de fourrure ensanglantée.

Si ça ne marchait pas, Rachel était perdue.

Je fis un pas de côté et passai mon bras autour de Cassie.

La deuxième colonie de fourmis suivit la piste que je lui avais tracée. Il y eut un moment d'hésitation, un peu comme si elle marquait un temps d'arrêt à la vue de l'ours.

Puis, comme l'armée bien entraînée qu'elles formaient, les fourmis de la deuxième colonie attaquèrent. Dix mille nouveaux insectes envahirent le corps inanimé de Rachel. Ils s'abattirent sur les ouvrières de la première colonie.

J'ai été une fourmi. J'ai vu comment peuvent s'entre-tuer les fourmis de colonies différentes. J'espérais qu'elles allaient se comporter de la même façon ici.

Je ne fus pas déçu. On aurait dit une bataille de la guerre de Sécession. Les deux armées chargeaient l'une contre l'autre, toutes deux composées d'automates parfaits et disciplinés, ne répondant qu'à l'odeur et à l'instinct.

Les attaques se succédaient. Les fourmis sortaient des oreilles et de la bouche de Rachel, prêtes à repousser l'assaillant.

— C'est bien imaginé, Jake, a reconnu Cassie. Mais tôt ou tard, une des colonies va gagner.

— Nous devons espérer que Rachel aura repris conscience d'ici là, ai-je répondu.

Les deux armées ennemies bataillaient féroce­ment. Pour la plupart des humains, l'idée d'une guerre entre fourmis n'évoque sans doute rien de bien terrible. Mais, comme je vous l'ai dit, j'avais été une fourmi, et j'avais une certaine idée de l'abominable carnage qui se déroulait sur la fourrure du grizzly.

Sous mes yeux, elles étaient en train de se déchiqueter. Elles s'arrachaient les pattes. Elles se tranchaient la tête. Elles se lançaient des jets mortels d'acide formique.

Le cours de la bataille était en train de basculer. La fourmilière de la seconde colonie était trop éloignée. Les assaillantes ne pouvaient pas obtenir de renforts en nombre suffisant. Dans quelques minutes, la tragique guerre des fourmis serait achevée.

Mais pendant qu'elles combattaient, elles ne grignotaient pas la chair de Rachel. Et alors...

< Mmmh... Ooooh... ouaaaah... oh ! Eh ! Eh-là ! Mais je suis couverte de fourmis ! >

— Rachel ! Rachel ! C'est moi, Jake. Démorphose, vite ! Démorphose et tiens-toi prête à courir !

Rachel n'eut pas besoin de se le faire dire deux fois. Elle commença aussitôt à démorphoser. Elle se mit à rapetisser. Une peau rose prit la place de la fourrure de l'ours. Ses épaules massives et ses énormes pattes diminuèrent de volume en reprenant un aspect humain.

— Ouuaaah ! cria-t-elle aussitôt qu'elle eut récupéré une bouche humaine. Aaaarrrrrggghhh !

— Rachel, lève-toi ! Suis-moi ! lui lançai-je. Tobias ? Où est cette rivière ?

Tobias décolla et fila à tire-d'aile entre les arbres. Je le suivis en déchirant allègrement mes pieds nus sur les broussailles.

Il y avait moins de cinquante mètres à parcourir. J'eus l'impression que c'était deux kilomètres.

Rachel hurlait à présent. Rachel est la personne la plus courageuse que je connaisse. Mais maintenant qu'elles avaient fini de s'attaquer les unes aux autres, les milliers de petites tueuses à six pattes qui la recouvraient avaient entrepris de l'assaillir à nouveau. Personne au monde ne peut supporter ça.

Personne.

— C'est horrible ! Au secours ! Ah nooon ! Oooh, elles sont dans ma...

Soudain, il n'y eut plus de vert. Un cours d'eau boueux... Je me jetai à l'eau. Plahouuuushhh !

J'entendis Rachel plonger à côté de moi. Plahouuuushhh !

Je nageai vers elle. Elle était toujours sous la surface. L'eau était trop opaque pour que je puisse bien la distinguer. Tout ce que j'arrivais à voir, c'était des membres qui s'agitaient.

Des grappes de fourmis flottaient et étaient emportées par le courant.

Puis...

Splaash !

Rachel jaillit et aspira une longue goulée d'air.

— Ça va ? lui demandai-je.

Elle regarda tout autour d'elle, ouvrant des yeux interdits pendant un certain temps. Puis, elle me reconnut. Puis, elle aperçut Marco et Cassie sur le bord de la rivière.

— Sortez de l'eau ! nous ordonna Cassie.

J'empoignai le bras de Rachel et je la tirai vers la berge. Je la poussai devant moi, glissant et dérapant sur l'herbe boueuse pour parvenir à nous hisser au sec. J'étais sur le point de retirer mes pieds de la rivière quand je vis ce que Cassie avait aperçu la première, la surface de l'eau qui bouillonnait et écumait avec fureur...

Je retirai mes pieds à la vitesse de la lumière, sauvant in extremis mes orteils des mâchoires avides d'un banc de piranhas carnassiers.

— C'est ça, la forêt pluviale tropicale ? demanda rageusement Rachel en crachant une giclée de liquide boueux et en s'efforçant de débarrasser ses cheveux d'éventuelles fourmis rescapées. C'est ça la forêt tropicale que tout le monde veut sauver ? Des fourmis, des piranhas, des serpents et des insectes gros comme des rats ? Ouais, ben si vous voulez savoir, on peut y mettre le feu, la recouvrir de béton, des centres commerciaux et de fast-foods, j'en ai rien à faire !

Je restai sur la rive à regarder les piranhas. En classe, on nous a dit que les piranhas étaient capables de réduire une vache à l'état de squelette en l'espace de quelques minutes.

Juste à ce moment-là, en pensant à ce qu'il avait bien failli arriver, alors que je tremblais, que mes genoux s'entrechoquaient et que j'avais franchement envie de pleurer, j'étais d'accord avec Rachel.

CHAPITRE 15

15 h 09

— Hon, maintenant, on doit retrouver Ax, décidai-je. Mais il faut être prudent. Cette jungle est déjà assez dangereuse comme ça mais, en prime, nous avons les Yirks sur le dos.

< Je ne suis pas perdu, prince Jake >, résonna une voix mentale.

— Ax ! m'écriai-je.

< Oui, c'est moi. Mais je suis dans une animorphe. Ne soyez pas effrayés. >

Sur ces mots, il sauta de l'arbre qui nous surplombait et atterrit sur le sol.

— Eh bien, commenta Marco d'un air visiblement satisfait. Finalement, quelqu'un a donc réussi à changer Ax en singe.

Il était petit, couvert de fourrure brune et c'était un singe, indubitablement. Mais il était en vie.

Je ne crois pas m'être jamais senti aussi soulagé dans toute mon existence. J'avais fait un paquet de bêtises. En décidant, pour commencer, d'aller nous fourrer dans cette stupidité de supérette, puis en risquant la peau de Tobias, puis en risquant la peau d'Ax, puis en laissant Rachel se faire pratiquement massacrer. Mais, finalement, personne n'avait été tué.

Du moins pour l'instant.

— À priori, je penserai à un singe-araignée, fit Cassie en fronçant les sourcils. Mais je n'en suis pas sûre. La faune de la forêt tropicale, c'est pas vraiment mon truc.

Le singe – Ax – tenait quelque chose dans sa patte. C'était un objet d'un jaune éclatant de la taille d'une disquette d'ordinateur, mais circulaire et un peu plus épais.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

< J'ai fait ce que tu m'avais demandé, m'expliqua Ax. Ceci est un élément vital du vaisseau Cafard. L'ordinateur. Personne ne peut faire décoller le Cafard sans cette pièce. >

< C'est ça l'ordinateur ? > s'étonna Tobias.

< Oui, les Yirks sont encore quelque peu primitifs. La version andalite du même objet serait trois fois plus petite. >

— Franchement, je suis vraiment heureux que tu t'en sois sorti aussi bien, Ax, avouai-je. Faut dire qu'on s'est pas exactement bien débrouillé...

< J'y suis arrivé de justesse, remarqua-t-il en toute simplicité. Il y a des dizaines de Hork-Bajirs qui ratissent la forêt à notre recherche. Je crois qu'ils sont maintenant répartis en patrouilles de cinq, toutes accompagnées d'un humain-Contrôleur. Je n'ai pas vu le Vysserk, mais ça n'empêche qu'il peut être là. Et comme vous le savez, Vysserk Trois est capable de morphoser, donc il peut être n'importe lequel des animaux que nous voyons. >

— Ça au moins, c'est rassurant, grogna Rachel. On doit être aussi vigilants avec les animaux qu'avec les Hork-Bajirs et les indigènes !

— Les humains-Contrôleurs, dit Marco d'un air songeur. Je crois que je sais pourquoi ils accompagnent les Hork-Bajirs. Vous comprenez, eux, ils peuvent savoir quels animaux sont censés se trouver dans la forêt tropicale, et ceux qui ne le sont pas. S'ils voient un grizzly, un tigre ou un loup, ils sauront qu'ils ne sont pas là à leur place. Ils sauront que c'est nous.

— Bien vu, Marco, acquiesçai-je. Il nous faut des animorphes locales.

< Je peux vous aider à approcher les singes, proposa Ax. J'imagine que ce sont de proches parents de votre espèce. >

— Marco est le petit cousin d'un singe, se moqua Rachel.

J'étais heureux de la voir à nouveau taquiner Marco. Ça voulait dire qu'elle avait récupéré. Mais il y avait encore une ombre au fond de ses yeux. Même quelqu'un comme Rachel était incapable de se débarrasser aussi facilement de l'horreur qu'elle venait de subir. Et, connaissant Rachel, je savais qu'elle réagirait en devenant encore plus agressive. Et même trop agressive, peut-être.

— Se transformer en singes, ça serait pas mal, estima Cassie. Ça nous éviterait de rester cloués au sol et on pourrait évoluer dans les arbres.

— D'accord, Ax, on te suit. Tobias ? Ça m'embête de te demander ça, mais on risque d'avoir besoin d'une couverture aérienne.

< Pas de problème. >

Tobias s'envola immédiatement entre les arbres et disparut de notre vue. Je savais qu'il était épuisé. Je savais qu'il était affamé. Voler est un exercice pénible qui exige une grande dépense d'énergie, et le métabolisme des oiseaux est rapide. Ils ne peuvent endurer de longues périodes de jeûne comme les humains. Mais que pouvais-je faire d'autre ?

Ax ne nous a pas conduits bien loin. En l'espace de dix minutes, nous nous sommes retrouvés sous une bande de singes bavards et piailleurs perchés dans les hautes branches des arbres qui nous surplombaient.

Il est impossible d'acquérir une animorphe à partir d'une personne qui est elle-même sous animorphe. En d'autres termes, nous ne pouvions nous contenter de copier l'animorphe d'Ax. Nous devons poser la main sur un véritable singe.

< Je crois que je pourrais en faire descendre un >, annonça Ax.

— Comment ? s'étonna Marco.

Ax hésita. Il est difficile de dire si un singe est gêné, sans parler d'un singe doté d'un esprit d'Andalite. Mais j'aurais pu jurer qu'Ax était affreusement embarrassé.

< Je... Je crois que je suis... c'est-à-dire que mon animorphe est... heu, une femelle attirante. Un des mâles paraissait intéressé, tout à l'heure. >

— Bon, là c'est vraiment trop ! s'exclama Marco. On n'a pas cessé de déraper vers le monde du bizarroïde. On a voyagé dans le temps, on se retrouve dans une jungle en train de combattre des extraterrestres voleurs de cerveaux et dix mille espèces d'insectes insupportables, et puis voilà que notre visiteur de l'espace est une guenon en chaleur. Que quelqu'un...

— ... me réveille quand on sera revenu dans la réalité.

— ... me réveille quand on sera revenu dans la réalité.

Marco et moi, nous avons achevé la phrase dans une parfaite synchronisation. Je me tournai vers lui. Tous les autres se tournèrent vers nous.

— Je crois que j'ai quelque chose à vous dire. J'aurais sans doute dû vous en parler plus tôt, mais j'avais l'impression de perdre la tête. Vous voyez, j'avais des genres de flashes. Vraiment violents, intenses. Imaginez, je suis à l'école et, tout d'un coup, je me retrouve ici, en pleine jungle. Et depuis qu'on est ici, j'arrête pas d'avoir des flashes qui me ramènent chez nous !

Rachel roula de grands yeux, comme pour dire : « Et quoi encore ? » Cassie semblait intéressée. Marco avait l'air de se creuser la tête à la recherche d'une réplique ou d'un jeu de mots approprié à la situation, mais il était trop fatigué pour trouver quoi que ce soit.

— Je savais précisément ce que Marco allait dire parce ça faisait partie d'un de mes flashes, expliquai-je.

Ax me dévisagea avec ses grands yeux de primate.

< Prince Jake, depuis combien de temps as-tu commencé à avoir ces flashes ? >

— C'est juste depuis l'autre après-midi, haussai-je les épaules. Hier, ou aujourd'hui, ça dépend comment tu l'appelles. Je dansais le quadrille quand ça m'est arrivé pour la première fois. Pourquoi ?

— Tu dansais le quadrille ? gloussa Marco. J'aurais payé cher pour voir ça !

Ax se gratta le cou d'une patte énergique, puis il l'examina avec attention avant de se la fourrer dans la bouche. Manifestement, le cerveau du singe était bien en activité.

< Prince Jake, ainsi que je le disais, je ne suis pas un expert en rupture Sario, mais je crois comprendre que ces flashes sont des périodes de fluctuation où deux états de conscience identiques s'entrecroisent simultanément à l'extérieur des limites habituelles de l'espace-temps. >

— C'est exactement ce que je pensai, ironisa Marco. Simultanément... ou n'importe comment.

< J'ai une théorie... >, commença Ax.

— Une théorie, c'est toujours mieux que rien, fis-je. Et c'est

quoi ?

< Je pense que nous avons reculé dans le temps. Mais pas beaucoup. Nous existons simultanément ici et chez vous. Il y a désormais deux Marco, deux Cassie, deux individus pour chacun de nous. Un ici, un autre là-bas. En même temps. Les flashes n'ont commencé qu'aujourd'hui, aussi je suppose que nous avons reculé d'un jour dans le temps, ou un petit peu moins. >

— Ben c'est pas trop grave, estima Marco.

< Si, répliqua Ax d'un air solennel. C'est grave ! Nous sommes dans deux endroits différents en même temps. C'est impossible. C'est une anomalie spatio-temporelle. C'est une situation instable. >

— Ce qui signifie... ? insistai-je.

< Je pense que ça signifie que les deux groupes, les deux Marco, Rachel, etc., doivent s'annihiler mutuellement. Comme la matière et l'antimatière, nous ne pouvons pas exister en même temps que nos doubles. >

— Mais alors, pourquoi ne sommes-nous pas déjà annihilés ? demanda Rachel.

< Parce que nous sommes encore dans le champ d'influence de la rupture Sario, expliqua Ax. Enfin, je crois. Et donc... donc je pense que ça devrait aller pour nous, jusqu'à ce qu'on arrive au moment où la rupture s'est produite. À cet instant, la rupture prendra fin, et on va se retrouver devant une situation impossible : deux groupes d'individus identiques existant au même moment dans deux endroits distincts. Je crois que mon professeur a dit que cela provoquerait une annihilation mutuelle. Nous cesserions d'exister. Les deux groupes. Ici, et chez vous. Et l'heure à laquelle la rupture Sario s'est produite est vingt heures cinquante quatre, exactement. >

— En d'autres termes, si nous voulons regagner notre propre temps, nous devons le faire avant vingt heures cinquante-quatre, l'heure de la rupture Sario, ai-je résumé.

< Oui. Nous devons remonter dans le temps et modifier son cours. De sorte que rien de tout ceci ne soit arrivé. Il nous reste moins de six heures. >

— Et on fait ça comment ?

< Je ne suis pas sûr de savoir. >

— Bon, soupirai-je. Si nous sommes piégés, Vysserk Trois l'est aussi, non ? Il connaît sûrement lui aussi les effets et les conséquences des ruptures Sario. S'il revient en arrière, nous pouvons revenir en arrière avec lui. Tout ce qu'on a à faire, c'est d'aller jusqu'au vaisseau Amiral, nous cacher à bord et laisser Vysserk Trois nous ramener à la maison. Ça me semble être la seule solution, non ?

< Il se pourrait que... >, commença Ax.

Puis il s'arrêta.

— Quoi ? lui demandai-je. Il y a un autre moyen de revenir en arrière ?

Ax me regarda longuement en face. Comme s'il n'était pas tout à fait sûr de ce qu'il allait dire. Ou de vouloir vraiment dire quelque chose. Il avait une animorphe de singe, et j'étais incapable de déchiffrer son expression.

< Comme je l'ai déjà dit, prince Jake, je n'étais pas très attentif le jour où nous avons étudié cette question à l'école. >

Je savais qu'il cachait quelque chose. J'aurais dû le forcer à parler. Mais je ne l'ai pas fait.

Juste une erreur de plus du « chef intrépide » des Animorphs...

CHAPITRE 16

15 h 40

Nous n'avons pas eu de mal à acquérir les singes. Bon nombre d'entre eux descendirent des arbres pour venir renifler ce pauvre Ax. Et ils ne semblaient pas excessivement effrayés par notre présence, du moment que nous demeurions tous aussi tranquilles que silencieux.

Je m'approchai avec beaucoup de lenteur et de délicatesse d'un animal. Il regarda ma main, et la fixa avec attention. Puis il me tourna le dos, comme pour me demander de le gratter.

— Mais oui, mon ami. Tu vas être servi !

Et je grattai avec enthousiasme le dos du petit singe. En même temps, je fermai les yeux et concentrai mes pensées sur le primate. Il devint très calme, comme s'il était en transe. En général, les animaux réagissent ainsi lorsqu'on est en train de les acquérir.

J'absorbai l'ADN du singe.

— Ça devrait être plus facile que pour les autres, commenta Cassie tandis qu'elle finissait d'acquérir un autre singe. Ces singes ne sont pas des parents directs de l'*Homo sapiens*, n'empêche que la plus grande part de notre ADN est identique. Après tout, l'ADN d'un chimpanzé est à quatre-vingt-dix-sept pour cent semblable à l'ADN d'un humain.

— Ou, dans le cas de Marco, à quatre-vingt-dix-neuf virgule neuf pour cent, précisa Rachel.

— Oui, d'ailleurs on pourra noter que, présentement, l'ADN de Rachel est à quatre-vingt-dix-neuf pour cent égal à celui d'une poupée Barbie, version plage de Malibu, riposta Marco.

— Est-ce qu'on peut être un peu sérieux ! grognai-je.

En fait, j'étais soulagé de voir tout le monde se comporter

comme d'habitude. C'est lorsque Cassie cesse de parler d'animaux et que Marco et Rachel ne se chamaillent plus qu'il faut s'inquiéter.

— Ax ? Est-ce que tu as eu des problèmes avec l'esprit du singe quand tu as morphosé ? demanda Cassie.

< Non. Sauf que... eh bien, c'est comme morphoser en humain, mais ils sont beaucoup plus émotifs. Et puis, ils ne se cassent pas la figure aussi facilement que les humains. >

Ax a toujours été stupéfait que les humains soient capables de se déplacer sur seulement deux jambes, sans même l'aide d'une queue pour maintenir leur équilibre.

— D'accord, allons-y, décrétai-je. Le temps passe et, assis comme on est, telle une bande de jeunes cinglés échappés pieds nus de leur banlieue, on forme une cible idéale. Tobias ? Ax ? Est-ce que vous pouvez ouvrir l'œil, des fois qu'il nous arrive des problèmes ?

< Toute cette satanée forêt tropicale n'est rien d'autre qu'un gigantesque problème, maugréa sombrement Tobias. Surtout quand on est un faucon à queue rousse et qu'on ne s'y sent pas vraiment à sa place. >

Il avait raison, mais je ne pouvais me soucier que d'une seule chose à la fois. Et mes « visions » m'avaient appris que nous pouvions avec succès morphoser en singes. L'ennui, c'est que les visions ne me disaient pas si on réussissait ou si on échouait, si on en sortait vivants... ou pas.

Je me concentrai sur une image mentale du singe. Et très très vite, je commençai à sentir les changements.

Les vrais singes assistèrent aux changements, eux aussi.

Squyyy ! Squyyy ! Squyyy !

Ils bondirent sur le tronc de l'arbre le plus proche et s'enfuirent dans les hautes branches.

Je rapetissais. Il fallait s'y attendre. Mais plus je rapetissais, plus je me sentais vulnérable. Une fourrure brune recouvrit mes bras et mes jambes. Mon visage resta sans poil, et mes lèvres gonflèrent pour former un museau caoutchouteux.

Mais le seul véritable changement d'importance était constitué par la queue. Je la sentis jaillir de l'extrémité de ma colonne vertébrale. Mais comme j'avais déjà eu l'occasion

d'avoir une queue, je n'y prêtais pas une attention excessive.

Et puis, j'ai réalisé quelque chose. La queue bougeait. Mais pas seulement d'un côté à l'autre, comme celle d'un chien. Elle bougeait comme un cinquième bras.

< Dites, elle est bien conçue, cette queue, observa Cassie. Essayez de la bouger. Vous pouvez sentir qu'il y a une partie de votre cerveau qui la contrôle directement. Exactement comme une main supplémentaire. >

Elle avait raison. Et Ax avait raison, lui aussi. Il y avait très peu de choses nouvelles ou étranges dans l'esprit du singe.

Comme un humain, il n'avait que quelques instincts innés.

Comme un humain, il était tributaire de l'apprentissage pour gouverner ses actions.

Ses yeux étaient semblables aux yeux humains. Son ouïe guère plus fine que la nôtre. Toutefois, il disposait d'un odorat un peu plus développé.

< La transformation était facile, remarqua Rachel. Bon, et il sait faire quoi, ce singe ? >

< Je suppose qu'il grimpe aux arbres >, répondis-je en haussant mes étroites épaules.

Je me tournai vers le tronc d'arbre le plus proche. Comme presque tous les arbres de la forêt tropicale, il était d'une hauteur abominable.

Et il n'y avait pas de branches basses. En revanche, une masse touffue de lianes s'enroulaient autour de son tronc comme un serpent interminable.

< Essayons >, proposai-je.

Je repérai une liane et l'empoignai, non sans une certaine hésitation. Je positionnai un de mes pieds, avant de chercher avec prudence une autre prise.

< Prince Jake, me conseilla Ax de son ton respectueux. Laisse la créature s'occuper de l'escalade. Elle sait comment faire. Comme ça. >

Il prit l'ordinateur du vaisseau Cafard dans sa bouche et bondit droit dans les airs, saisit une prise d'un geste aussi souple que fulgurant pour se retrouver à près de vingt mètres du sol avant que j'ai pu dire : « Ah d'accord ! »

Je pris une profonde inspiration et relâchai mon contrôle. Je

laissai l'esprit du singe diriger et pensai simplement :
< Grimpe. >

Ax avait raison. Le singe savait grimper. Vous savez comment fait Michael Jordan pour slalomer sur un terrain de basket ? Où comment Kristi Yamaguchi fait pour glisser autour de la patinoire ? C'est comme ça que le singe se comportait dans les arbres. Il connaissait les arbres. Il comprenait les arbres. Il était né pour vivre dans les arbres.

Mains, orteils, mains, orteils, il trouvait la moindre petite prise sans jamais l'ombre d'une hésitation, d'un doute ou d'une question. Ce singe savait exactement, précisément ce qu'il devait faire.

Je me sentais comme si j'avais avalé dix litres de caféine et une boîte d'amphétamines. Je n'étais pas épais, mais j'avais une sacrée énergie ! Je jaillis comme une flèche dans cet arbre.

Je retrouvai Cassie dans les hauteurs des cimes.

< Ouahouh ! Ax avait raison. Ce singe sait grimper aux arbres ! >

< Attends, t'as pas encore tout vu, me fit-elle alors que les autres nous rejoignaient. Regarde un peu ça ! >

Et elle se jeta dans le vide.

Nous étions à quelque chose comme vingt mètres du sol, facile. La hauteur d'un immeuble de quatre étages.

Et Cassie, comme pour rigoler, s'est propulsée sur ses pattes de derrière et s'est jetée dans le vide...

Elle a attrapé une liane d'une main, sans perdre son élan vers l'avant.

C'était tout ce que j'avais besoin de voir. C'était un jeu qui consistait à jouer à chat entre les branches des arbres géants. Les singes avaient envie de jouer, et moi aussi.

J'avais besoin de m'amuser. J'avais besoin de m'éclater dans les deux sens du terme.

Je bondis. Pendant environ deux secondes, qui me parurent durer dix minutes, je restai suspendu dans les airs. Puis, ma main gauche se détendit tout naturellement, trouva une branche, me balança en avant et me propulsa à nouveau dans le vide, saisit une nouvelle prise...

Se balancer, voler, trouver une prise. Se balancer, voler,

trouver une prise !

< Ah ouais ! Alors là, c'est trop ! > s'extasiait Marco tandis qu'il nous poursuivait, Cassie et moi, à travers les arbres.

Balance-toi ! Danse ! Vole ! Attrape une prise ! Balance-toi ! Vole ! Attrape une prise !

Le petit cerveau du singe calculait chaque mouvement, anticipait chaque action et réaction. Pour lui, le monde entier n'était fait que de branches et de lianes.

Danser ! Se balancer et voler dans les airs à près de vingt mètres du sol. Vingt mètres de chute mortelle ! Se rattraper à l'ultime seconde ! Se balancer à nouveau, se jeter dans le vide, se rattraper juste à temps pour rester en vie !

C'étaient les images de mon flash. Moi, qui fusais entre les arbres.

Ax fit une halte pour que nous puissions tous nous rejoindre. Il enroula sa queue autour d'une branche et y resta suspendu, à bout de souffle. J'enroulai ma propre queue autour de la branche et laissai mes mains et mes pieds se reposer. Je restais suspendu par la queue loin au-dessus du sol et je me balançais doucement dans la brise.

< Ça peut paraître étrange, mais pour moi, il y a quelque chose de... familier dans tout ça, expliquai-je à Cassie quand elle nous rejoignit. Mais pas pour le singe, pour moi. Pour moi, l'humain. >

< Ça s'appelle la brachiation, je crois, m'expliqua Cassie. Se déplacer en se balançant d'un arbre à l'autre. C'est ce que faisaient nos lointains ancêtres, il y a quelques millions d'années. Peut-être que quelques bribes de cette mémoire sont restées présentes au fond de nos cerveaux humains. Peut-être que toutes les phases de l'évolution font toujours partie de nous ? >

< Ou peut-être bien que je me souviens juste d'avoir joué à Tarzan quand j'étais gamin. >

< Ah, évidemment ! Si tu veux réveiller des souvenirs douloureux >, fit Cassie en éclatant de rire.

< C'est comme avec la gymnastique, ajouta Rachel. Il n'y a qu'un singe qui pourrait battre sans problème n'importe quel humain aux barres parallèles asymétriques. Si une équipe des

singes pouvait participer aux jeux Olympiques, elle raflerait toutes les médailles. >

< Puis-je poser une question ? l'interrompit Ax. Où est-ce que nous allons ? >

Nous nous sommes tous tournés vers lui. Puis, nous avons éclaté de rire. Les corps des singes étaient capables de rire, eux aussi. Ils émettaient une sorte de pépiement sauvage qui ne fit que décupler notre propre fou rire.

< J'imagine qu'on essayait de partir d'ici, répondis-je à Ax. Maintenant, soyons sérieux. On a du boulot. Il faut qu'on trouve le vaisseau Amiral. Et il faut qu'on soit revenu dans notre temps avant vingt heures cinquante-quatre. >

< On peut pas d'abord continuer à jouer encore un peu à chat ? > demanda Marco.

Et j'ai bien failli dire oui, parce que j'étais aussi envahi que lui par la joie primaire d'être un singe.

Mais, juste à cet instant, j'ai aperçu au-dessous de nous une patrouille de Hork-Bajirs. Ils étaient cinq qui taillaient sauvagement leur route à travers la végétation, accompagnés par un humain-Contrôleur qui suivait derrière.

< Suivons-les, décidai-je. Tôt ou tard, ils reviendront au vaisseau, non ? >

CHAPITRE 17

16 h 23

Je crois que je n'avais jamais réalisé à quel point les Hork-Bajirs pouvaient être costauds jusqu'à ce jour où nous les avons suivis alors qu'ils fonçaient telles de formidables tondeuses à gazon à travers la forêt tropicale. Ils se servaient des lames de leurs bras comme de terribles machettes pour tailler dans la végétation, détruisant tout sur leur passage. Ils taillaient, coupaient et tranchaient, sans jamais manifester le moindre signe de fatigue.

Il y avait un humain-Contrôleur avec eux. Un gars qui avait l'air d'avoir dix-neuf ou vingt ans. Il semblait en bonne forme, mais il haletait, transpirait, et en bavait visiblement pour ne pas se faire distancer par les puissants et infatigables monstres.

Loin au-dessus de leurs têtes, nous nous balancions, nous volions, et nous nous rattrapions pour nous balancer à nouveau.

< Est-ce que ces types vont quelque part, ou est-ce qu'ils font juste une petite balade touristique dans le coin ? grommela Rachel. C'est qu'on va bientôt être à court de temps, nous autres. Tic-Tac, Tic-Tac. >

— Là ! Là ! hurla d'une voix rauque et sans force l'humain-Contrôleur en pointant le doigt vers le pied de l'arbre dans lequel nous étions perchés. Cet animal ! Cette espèce de cochon. Je ne crois pas qu'il est dans son milieu naturel.

Je pense que ce gars était simplement fatigué. Il devait chercher une excuse pour s'asseoir et souffler un peu. Mais sans même prendre un instant de réflexion, le Hork-Bajir de tête leva son lanceur de rayons Dragon et fit feu.

TSIOUUUUU !

Le cochon sauvage, ou quoi que ce fut, grésilla et disparut. Le

rayon Dragon vint heurter et découper le tronc de notre arbre.

< Dégagez ! > hurlai-je en sentant l'arbre commencer à frémir et à osciller.

Nous avons bondi précipitamment vers l'arbre le plus proche. Je me jetai moi-même dans les airs. L'arbre s'abattait trop vite. Pas le temps de calculer un bel atterrissage !

Je volais pendant deux très très longues secondes. Je tombais. Le sol se ruait à ma rencontre. Je pouvais voir le visage de l'humain-Contrôleur qui me fixait, qui semblait se demander...

Une branche ! Je l'attrapai. Raté !

Non, attends ! Soudain, ma chute fut stoppée et je me balançai comme un fou. J'éclatai presque de rire quand je compris ce qui s'était passé : ma queue avait rattrapé la branche que ma main avait manquée.

— Ce singe ne me plaît pas, estima le Contrôleur.

Le chef des Hork-Bajirs leva à nouveau son arme et me mit en joue.

Mais je n'étais déjà plus là. Je fonçai comme un bolide le long de la branche en me retenant par les orteils. Puis, je me réfugiai derrière le tronc de l'arbre une fraction de seconde avant que...

TSIOUUUUU !

ZZZWHAAAM !

Le tronc explosa juste devant moi lorsque le rayon Dragon transforma sa sève en vapeur. La chaleur me brûla la figure. Je lâchai prise et commençai à tomber.

Et puis... une main m'empoigna.

< Attrape ! > cria Rachel en me projetant ensuite vers une nouvelle branche.

— Ça y est, j'en étais sûr ! C'est pas un vrai singe ! hurla l'humain-Contrôleur. Les singes ! Tuez tous les singes ! Tuez tous les singes que vous voyez !

Cinq Hork-Bajirs levèrent leurs armes.

< Non ! cria Cassie. Jake ! Nous devons les empêcher ! >

< Cassie, reste pas là ! Va-t'en ! > lui ordonnai-je.

TSIOUUUUU ! TSIOUUUUU ! TSIOUUUUU !

La lueur mortelle des rayons Dragon illumina la pénombre

du sous-bois. Trois grosses branches tombèrent comme sous le sécateur d'un jardinier taillant son rosier. Et un des rayons grilla un singe.

< Cassie ! Marco ! Ax ! > m'exclamai-je mentalement.

< Ce n'était pas un de nous >, me répondit Marco.

Des singes étaient massacrés, ainsi que des oiseaux perchés dans les arbres. Une femelle paresseux et son petit furent réduits en cendres.

Les Hork-Bajirs avaient soif de carnage. Et ils se désaltéraient. Ils ne se contentaient plus de massacrer les singes. Ils tiraient sur tout ce qui bougeait dans les hautes branches.

< Ils tuent tout ce qu'ils voient ! se désespéra Cassie, bouillant de fureur et d'indignation. On doit les arrêter ! >

< Cassie, c'est pas tout à fait le moment de jouer à « Sauvons la forêt tropicale ! » lança Marco. Il serait plutôt temps de jouer à « Sauvons nos fesses », ma vieille ! >

< Jake ! me cria Tobias depuis le ciel. J'ai vu qu'on tirait des rayons Dragon ! >

< Ouais, on avait cru remarquer >, répondit Rachel.

Nous avions réussi à nous éloigner du lieu du massacre, mais nous étions encore assez près pour entendre le rire haletant et sauvage des Hork-Bajirs et les cris hystériques de l'humain-Contrôleur.

Je sais qu'il y a une différence entre la vie humaine et la vie des autres animaux. Enfin, je crois qu'il y en a une. Et j'ai la certitude qu'il y a une différence entre la vie humaine et la vie des arbres. Mais malgré cela, ce massacre absurde des arbres et des animaux qu'ils abritaient me rendait malade.

Les Hork-Bajirs ne se donnaient même pas la peine de choisir leurs cibles, ils tranchaient et abattaient tout ce qu'ils voyaient. Partout où s'exerçait leur folie destructrice, il ne restait que branchages noircis et souches fumantes. La forêt toute entière hurlait sa colère et son désarroi.

Hoo ! Hoo ! Houuhouuuuhoho !

Kkhraw ! Kkhraw ! Kkhraw !

Puis, il se produisit une chose étrange.

Alors que les Hork-Bajirs avançaient avec leur légèreté de

rouleau compresseur à travers la forêt tropicale, quelque chose tomba d'un arbre. C'était très long, et ça s'enroula autour du Hork-Bajir de tête.

< Un serpent ! > s'écria Rachel.

< Les mecs, je savais pas qu'un serpent pouvait être aussi gros ! > s'exclama Marco.

En un instant, le serpent emprisonna le Hork-Bajir dans ses anneaux et il commença à serrer. Les autres Hork-Bajirs se mirent à le frapper de leurs cornes tranchantes, quand...

< En arrière, imbéciles ! Et estimez-vous heureux que je ne vous tue pas tous ! > gronda une voix mentale chargée de mépris.

Les Hork-Bajirs cessèrent aussitôt de tenter de libérer leur compagnon pris au piège. Ils reculèrent et se contentèrent de le regarder se débattre sans intervenir.

Je connaissais cette voix mentale. Nous la connaissions tous. C'était une voix qui faisait peur quand on l'entendait résonner dans son cerveau.

Quand le Hork-Bajir ne bougea plus, le serpent commença à changer d'aspect. Et à partir de ce corps de serpent d'une longueur impossible, on vit se former un Andalite.

Un corps d'Andalite, du moins. Mais pas un véritable Andalite. Parce que dans la tête de cet Andalite vivait la limace yirk qui avait le rang de Vysserk Trois.

C'est étrange de voir combien deux choses presque identiques peuvent être si totalement différentes. Ainsi, Vysserk Trois ressemblait presque parfaitement à Ax, ou à n'importe quel autre Andalite. Et pourtant, dès qu'on le voyait, on savait aussitôt, sans l'ombre d'un doute, que c'était une créature maléfique.

Les quatre Hork-Bajirs restants et l'humain-Contrôleur tremblaient de terreur devant Vysserk.

< Que faisiez-vous, bande d'imbéciles ? > interrogea Vysserk sur un ton d'un calme trompeur en regardant l'humain-Contrôleur.

Vysserk Trois ne prend jamais beaucoup de précaution avec sa parole mentale. La parole mentale, c'est comme un e-mail, un courrier électronique : on peut décider à qui on l'expédie. Ou

bien on peut le diffuser à la ronde, pour que tout le monde puisse le recevoir. J'imagine que si on est aussi puissant que Vysserk Trois, on dit tout simplement ce qu'on a à dire sans se soucier de qui peut vous entendre.

L'humain-Contrôleur passa par plusieurs teintes plus pâles que sa couleur d'origine avant de commencer à bégayer :

— Nous... nous... nous suivions tes ordres, Vysserk. De... de détruire tous les animaux qui ne sont pas originaires d'ici parce qu'ils peuvent être des terroristes andalites.

< Et tu pensais peut-être que les arbres étaient des Andalites, eux aussi ? >

— Non... c'était... heu...

Le Vysserk projeta en avant sa queue d'Andalite et appuya sa pointe mortelle sur la gorge de l'homme.

< Il ne t'est pas venu à l'idée que le Cafard était à moins de cent mètres d'ici ? Il ne t'est pas venu à l'idée que les rayons Dracon ont une très longue portée ? Il ne t'est pas venu à l'idée que, sans ce Cafard, nous ne pouvons pas regagner notre temps d'origine ? Et est-ce qu'il ne t'est pas venu à l'idée que je pouvais être en animorphe et que vous pouviez finir par me tirer dessus !? >

L'humain-Contrôleur se laissa tomber à genoux.

— J... je ne... on n'aurait jamais... mais *ce... ce...* c'est de leur faute ! lança-t-il en pointant un doigt accusateur sur les Hork-Bajirs.

Je chuchotai à l'intention d'Ax :

< Pourquoi est-ce qu'ils ont besoin du Cafard pour regagner leur propre temps ? >

Ax haussa ses épaules de singe.

< Je ne sais pas. Je suppose... qu'il faut peut-être recréer avec exactitude la rencontre des deux rayons Dracon pour annuler la rupture Sario. Je me souviens d'avoir entendu quelque chose comme ça à l'école. >

Puis, il brandit le petit disque qu'il avait retiré de l'ordinateur du Cafard et ajouta :

< Mais sans ceci, ils ne peuvent pas faire décoller le Cafard ! >

C'est alors que ça m'est venu, comme une soudaine

intuition : j'avais commis une effroyable erreur. J'avais risqué la vie d'Ax pour récupérer un élément qui empêcherait les Yirks de faire voler le Cafard. Mais, à présent, nous savions qu'ils devaient absolument faire voler le Cafard si nous voulions rentrer chez nous.

On aurait pu penser qu'on avait une monnaie d'échange. Qu'il nous suffisait de proposer à Vysserk Trois l'ordinateur contre nos billets de retour. Mais je connaissais assez le Vysserk pour savoir qu'il nous tuerait aussitôt qu'il aurait mis la main sur l'ordinateur.

Nous étions pris au piège. Pris au piège par ma faute.

CHAPITRE 18

17 h 25

Cela faisait presque deux heures, la durée limite, que nous étions dans une animorphe de singe. Il était temps de démorphoser et de nous réunir pour essayer de déterminer, avec une bonne dose d'optimisme, ce que nous allions faire.

Nous nous sommes éloignés en vitesse de Vysserk Trois en nous balançant entre les arbres, puis nous avons galopé un moment sur le sol avant de nous arrêter pour démorphoser.

Tobias nous rejoignit en volant et se posa près de nous sur un tronc abattu, car il n'y avait pas de branches basses.

Il y avait une marque noire aux bords roussis presque au milieu de sa queue.

— Tobias ! s'écria Cassie. Et elle se précipita sur lui aussitôt qu'elle eut retrouvé forme humaine.

< Je vais bien, assura Tobias, tandis que Cassie soulevait avec précaution sa queue pour examiner les dégâts. Mais quelqu'un m'a tiré dessus et a bien failli m'avoir. Je pense qu'un des humains-Contrôleurs devait être un ornithologue amateur. Il savait qu'il n'y a pas de queue rousse en Amazonie. Mais avant qu'ils me chassent, je les ai vus travailler sur l'épave de notre Cafard. Il y avaient trois Taxxons qui rampaient dessus pour le réparer. Et un tas de Hork-Bajirs qui tiraient sur tout ce qui ne leur plaisait pas. >

J'expliquai à Tobias ce que nous avions pu entendre Vysserk Trois dire.

— Ils ont besoin du Cafard pour regagner le temps réel. Je ne sais pas pourquoi, et Ax ne sait pas pourquoi.

Ax avait retrouvé son corps d'Andalite. Il brandit la disquette jaune.

< Ils ne peuvent pas faire décoller ce vaisseau Cafard sans cet objet. Je vous le garantis. >

Il était encore obnubilé par ça ! Il semblait incapable de réaliser que nous avions maintenant besoin que les Yirks récupèrent cet ordinateur. Je sais que ça peut paraître bizarre, mais j'étais carrément furieux contre Ax parce qu'il n'était pas capable de réaliser quel sombre idiot j'avais pu être ! J'aurais juste voulu que quelqu'un me dise : « Jake, tu t'es complètement trompé, mon grand. À partir de maintenant, t'es plus le chef ! »

Ça m'aurait soulagé.

— Jake ! s'exclama Rachel.

— Quoi ?

— Bouge pas ! Que personne ne remue un cil, articula-t-elle sur un filet de voix.

Je ne bougeai rien, hormis mes yeux. Des têtes commencèrent à émerger des buissons parfaitement silencieux qui nous entouraient. Et à côté de chaque tête, un javelot, braqué, en position de tir.

— Je crois que les indigènes nous ont retrouvés, observa Marco avec une certaine nervosité dans la voix.

J'étais stupéfait. Il est impossible d'échapper à la vigilance d'un Andalite. Il est encore plus impossible d'échapper à celle d'un faucon à queue rousse. Et pourtant, au moins une douzaine d'individus, les uns plus vieux, d'autres plutôt jeunes, avec des yeux de jais au regard intense et une chevelure noire, avaient réalisé cet impossible exploit !

Dans mon esprit, ça ne faisait pas l'ombre d'un doute : si je levais le petit doigt, ou s'il me prenait l'idée saugrenue de passer à l'attaque, douze javelots aux pointes empoisonnées fendraient l'air et nous tomberions tous les six pour ne jamais nous relever.

— Euh... Cassie ? chuchota Marco. Ici, c'est toi l'amie des arbres, la militante genre « Sauvons la forêt tropicale », « Aimons la planète », et tout ça. Bref, la conscience écolo du groupe. Est-ce que tu peux me dire qui sont ces mecs ?

— Des humains, affirma Cassie.

— Sans blague ! soupira Marco.

— C'est tout ce que je sais. Des humains. Un groupe de gens

qui vivent par ici. Non mais pour qui tu me prends, une encyclopédie ou quoi ?

— Je ne crois pas qu'ils nous aiment, observa Rachel. Mais ils n'ont pas l'air de vouloir nous tuer.

Je reconnus un des visages. C'était le sympathique jeune homme qui m'avait lancé un javelot un peu plus tôt. Ses yeux noirs et vifs étaient fixés sur moi. Rachel avait raison : ces gens-là ne nous aimaient pas.

— Je me demande s'ils nous ont vu morphoser ?

Là-dessus, je décidai de tenter de mettre les bras en l'air en signe de paix. Et doucement, tout doucement, je levai les mains, paume en avant.

Personne ne me jeta son javelot à travers le corps. C'était plutôt bon signe. Je pris une profonde inspiration. Jusqu'à cet instant, j'avais oublié de respirer.

— Salut. Nous... euh, nous ne voulons pas vous causer d'ennuis, affirmai-je.

— Ça c'est ben vrai, chuchota Marco.

L'un d'eux s'avança et vint se planter juste en face de moi. Il avait peut-être trente, quarante ou quatre-vingts ans. Je ne pouvais pas en être sûr. Mais visiblement, c'était le chef de la bande. Ça ne faisait aucun doute.

Il était très très légèrement vêtu. Si court que Rachel et Cassie s'en seraient trouvées un tantinet embarrassées, si elles n'avaient pas été complètement terrifiées.

L'homme abaissa son javelot et me dévisagea longuement. Il parla. Mais ce n'était pas une langue que je connaissais.

— Désolé, mais je n'ai pas bien saisi, heu... en fait, je n'ai rien compris.

Mon interlocuteur considéra ma réponse durant un certain temps. Puis il pointa un doigt sur moi et affirma :

— *Macaco* !

Je suppose qu'en voyant que je ne comprenais toujours rien à son discours, il considéra que j'étais un parfait crétin. Il se lança alors dans une pantomime de singe d'une justesse stupéfiante.

— Ah ! Le singe ? Le singe, c'est *macaco* ?

L'homme hocha la tête et sourit. Puis son sourire s'effaça. Il

me planta son index dans la poitrine.

— *Macaco. Tu. Espirito Macaco.*

— Ouahou ! s'écria Marco. C'est de l'espagnol. *Espirito* signifie esprit ou âme.

— Ça peut aussi être du portugais, intervint Cassie. Au Brésil, on parle le portugais. Cet homme est probablement le chef de son village. Il a sans doute des contacts avec les Brésiliens. Il doit avoir appris un peu de portugais.

— Portugais, espagnol, c'est des langues très proches, reprit Marco. Ma grand-mère ne parle que l'espagnol, et ma mère a grandi en parlant espagnol.

— Alors, tu peux faire l'interprète ? demanda Rachel.

— Ben, non. Pas vraiment. Tu vois, je dois connaître quelque chose comme cinquante mots... Mais c'est facile de comprendre ce qu'il raconte. Il dit que Jake est un esprit de singe. *Espirito macaco.*

— Donc, ils nous ont vu morphoser, dis-je, avant de hocher la tête à l'intention du petit homme aux yeux noirs, en ajoutant :

— Oui. *Espirito macaco.*

Oui, j'étais un esprit de singe.

Il lança un regard vindicatif en direction d'Ax. En s'attardant sur ses tentacules oculaires et sa queue mortelle.

— *Mal. Diabo.*

— Je crois qu'il prend Ax pour un diable, nous avertit Marco. Je secouai la tête d'un air catégorique.

— *No mal ! No diabo !* assurai-je.

L'homme considéra Ax d'un œil furieux. Puis il se mit à tracer quelque chose dans la poussière du bout de son court javelot. Il me fallut quelques secondes pour reconnaître ce qu'il dessinait. C'était une créature pourvue de deux bras, de deux jambes et d'une queue. Ses coudes, ses genoux et son front étaient pourvus de lames tranchantes. L'homme désigna le dessin et s'écria :

— *Diabo ! Monstro !*

Je vous jure que j'ai failli éclater de rire de soulagement : il avait dessiné un Hork-Bajir !

— Oui, absolument ! *Mal. Diabo. Monstro* et toutes les choses les plus affreuses auxquelles vous pouvez penser !

Et de mes pieds nus, j'effaçai frénétiquement le dessin.

— Ça lui a plu, remarqua Rachel.

Le petit homme sourit et se frappa la poitrine en disant :

— Polo.

— Ça, c'est son nom ou alors c'est son style de chemise préféré, prétendit Marco.

Je pointai mon index sur ma propre poitrine et je dis :

— Jake.

L'homme hocha la tête, puis effaça ce qui restait de l'image du Hork-Bajir. Il sourit largement, puis il partit d'un grand rire, et tous ses hommes et ses garçons éclatèrent de rire avec lui. Même le sympathique petit gars qui avait voulu me changer en brochette.

— Vous savez, les gars ? Je crois que je les aime bien, en fin de compte, ces gens-là, nous confia Rachel.

Soudain, les cieux se déchirèrent et la pluie s'abattit sur nous. Elle se déversa sur nous comme si nous étions plantés sous les chutes du Niagara.

Polo saisit fermement ma main et mon avant-bras. Il s'agissait de sceller un marché.

— *Diabos. Matar diabos.*

— Je crois qu'il a dit chasser... tuer les diables, expliqua Marco.

Je regardai Polo droit dans les yeux. Ça ne faisait pas l'ombre d'un doute.

— C'est exactement ce qu'il a dit.

Polo et les siens reculèrent dans les fourrés et, en quelques secondes, ils disparurent derrière le rideau opaque de la pluie.

— Ces « petits gars », face aux guerriers Hork-Bajirs, franchement... fit Rachel en secouant la tête avec une expression pour le moins sceptique.

— Moi, ces « petits gars », ils me font pas du tout la même impression que toi, si tu veux savoir, répliqua Cassie. Je crois plutôt qu'on est ici dans leur forêt, et que ça ne leur plaît pas du tout qu'une bande de *diabos* extraterrestres s'amuse à ravager leur forêt en massacrant tout ce qu'ils trouvent.

— En tout cas, mieux vaut les avoir avec nous que contre nous, ça c'est sûr, affirmai-je.

Soudain, je me sentis très fatigué. Trop de menaces. Trop d'adrénaline. Et même si nous n'étions qu'à la fin de l'après-midi, ici, au Brésil, cela faisait bien vingt-quatre heures que mon corps veillait, se bagarrait et morphosait.

Et des torrents de pluie tombaient du ciel, si bien que Tobias ne pouvait même pas songer à prendre de l'altitude. Manifestement, j'étais loin d'être le seul à être épuisé.

— Eh bien, quel déluge, on ne fait jamais rien à moitié dans le coin, pas vrai ? remarqua Marco.

Nous nous sommes péniblement mis en marche sous le déluge, et nous en avons profité pour nous désaltérer grâce aux torrents d'eau qui se déversaient des feuilles.

Mais je m'aperçus que personne ne pourrait aller plus loin. À commencer par moi. Et le temps s'écoulait. C'était à peine s'il nous restait trois heures. Nous n'avions aucun plan sérieux. On ne pouvait pas choisir un pire moment pour faire la sieste. Mais on ne pouvait plus continuer. En tout cas, pas tout de suite.

— On fait une pause, ai-je annoncé.

— Où ça ? a demandé Marco.

Je me suis laissé tomber dans la boue et j'ai appuyé mon dos contre un arbre, avant d'articuler :

— Ici même, mon pote. Ici même.

Cassie vint s'asseoir à côté de moi. Le crépitement de la pluie couvrait notre conversation.

— Comment tu te sens ? me demanda-t-elle.

— Je vais très bien, ai-je répondu en haussant les épaules. Pourquoi, je ne devrais pas ?

Elle me regarda d'un œil sceptique.

— Jake, je te connais. Je peux le voir sur ton visage. Tu es angoissé. Et tu es furieux. Mais je ne crois pas que ce soit contre l'un de nous, je crois que tu es furieux contre toi-même.

J'ai détourné mon regard avant de sortir un gros mensonge :

— Tout va bien se terminer, ne t'inquiète pas.

— Tu sais, c'était assez rigolo de te voir à côté de Polo.

— Ah ouais ? Pourquoi ?

En fait, ça ne m'intéressait pas vraiment de savoir. J'étais bien trop crevé pour m'intéresser à quoi que ce soit. Mais Cassie essayait d'être gentille, et j'avais besoin de gentillesse.

— Parce que vous êtes pareils, toi et Polo. Des chefs. Tu sais, il a pris un risque en baissant son javelot. Nous aurions pu le tuer, lui et son peuple. Il n'avait aucun moyen de savoir si c'était ce qu'il fallait faire ou pas. Il a juste pris la meilleure décision qu'il pouvait imaginer. C'est tout ce qu'on peut demander à un chef.

Je cherchai la main de Cassie sous le déluge. Il faisait trop sombre et trop gris pour que je puisse bien voir son visage.

— Je suis tellement crevé... avouai-je.

Cassie posa sa tête au creux de mon épaule.

— Je sais, Jake. Repose-toi. Repose-toi simplement.

CHAPITRE 19

18 h 49

Je me réveillai en sursaut, tenaillé par l'angoisse d'avoir dormi trop longtemps.

J'ouvris les yeux.

Nuit noire. Une nuit si noire qu'on avait l'impression d'être enfermé dans un sac opaque.

Mais tout n'était pas si sombre.

À vingt centimètres de mon visage, luisaient deux yeux vert et or. Je pouvais renifler une haleine lourde de Carnivore. Je pouvais sentir son souffle sur mon visage.

Un jaguar !

Le gros chat approcha un peu plus son nez du mien, curieux de savoir qui j'étais et ce que je faisais dans sa forêt.

J'étais pétrifié de terreur. Je ne peux pas dire si je l'ai fait et trempé comme une souche par la pluie, qui avait fini par arrêter de tomber. J'étais assis dans la boue, et je sentais l'adrénaline courir dans mes veines. En même temps que la peur qui m'envahissait à nouveau.

Ma vie, ou ma mort, dépendaient de ce que le jaguar allait décider. Est-ce que j'étais de la nourriture ? Ou autre chose ? Si le gros chat avait faim, et si mon odeur ressemblait à celle d'une proie, il allait me planter ses crocs jaunes dans le cou et l'affaire serait réglée en l'espace d'une seconde.

Je n'aurais même pas le temps de pousser un cri.

Puis, l'étincelle d'un tout petit espoir jaillit dans mon esprit ! Il y avait une chose que je pouvais tenter. Je n'avais pas le temps de morphoser, mais...

Aussi lentement que je le pouvais, je levai une main tremblante et je la posai tout doucement sur la fourrure

tachetée du jaguar.

Je me concentraï. Je concentraï mon esprit intensément afin d'acquérir le jaguar. Et je priais pour qu'il réagisse comme le faisaient la plupart des animaux lorsqu'on les acquérait. Je priais pour qu'il entre en transe. Lorsque je rouvris les yeux, le jaguar ferma les siens.

— Marco ! appelai-je. Cassie ! Rachel ! Ax ! Tobias ! Quelqu'un, quoi !

— Quoi ? Hein ? fit Marco, émergeant du sommeil. Puis il s'anima :

— Ouah ! Oh la vache ! Réveillez-vous, les mecs ! Nom de Dieu, Jake, qu'est-ce que tu fais ? Ce jaguar pourrait te bouffer tout cru !

— Tu crois ? Ah, ben j'y avais pas pensé, Marco. Merci de m'avoir prévenu. Bon, je suis en train de l'acquérir pour qu'il ne s'énerve pas. Alors voilà ce qu'on va faire : l'un après l'autre, on va l'acquérir, et puis on dégage. Ax ?

< Oui, prince Jake >, répondit Ax.

— Tu te sens capable de semer ce gros matou ?

< Oui. >

— D'accord. Dans ce cas, Ax, c'est toi qui va l'acquérir en dernier, avant de partir au galop. Juste au cas où il serait de mauvais poil.

Cinq minutes plus tard, nous étions tous à distance raisonnable, en sécurité.

— Tu sais, Jake, tu n'avais probablement rien à craindre, me fit observer Cassie. Ça m'étonnerait beaucoup que les jaguars s'attaquent à des proies de ta taille.

< Je parierais que des proies de ma taille leur conviendraient très bien >, grommela Tobias.

— Ce qu'il y a de bien, c'est qu'on dispose tous d'une animorphe de jaguar, désormais. Et c'est parfait pour se déplacer la nuit dans la forêt tropicale, remarqua Cassie.

— À ce propos, il se fait tard, intervint Rachel. Tic-Tac...

< Il nous reste deux de vos heures >, précisa Ax.

— Deux heures pour trouver le vaisseau Amiral, nous glisser subrepticement à bord, et espérer que Vysserk Trois sait comment nous ramener tous dans notre temps normal, résuma

Rachel. C'est merveilleux !

— Les jaguars sont des prédateurs, observa Cassie. Ça veut dire que leurs sens sont adaptés à la chasse dans la forêt tropicale. Si des animaux sont capables d'y trouver les Yirks, ce sont bien eux !

Marco éclata de rire.

— Cassie, tu cherches juste une excuse pour essayer une nouvelle animorphe !

— Cassie a raison, décidai-je. Regardez comme il fait sombre. Je ne peux même pas vous voir, les mecs ! Y a pas de réverbère, pas de maisons éclairées, aucun phare de voiture, même le clair de lune et la lueur des étoiles n'arrivent pas à traverser le feuillage des arbres. Dans une telle obscurité, nous sommes complètement démunis. Pieds nus, perdus et aveugles. Il nous faut au moins des yeux. Bien sûr, nous pourrions morphoser en hiboux. Mais nous ignorons quels dangers peut réserver la forêt tropicale à un bon vieux grand-duc bien de chez nous. En revanche, les jaguars ont l'air de savoir se défendre.

— On n'a qu'à faire comme ça, proposa Rachel. On ne peut rien faire d'autre dans cette obscurité.

— Il faut qu'on trouve un moyen de transporter avec nous l'ordinateur du vaisseau Cafard, fit observer Cassie.

Elle déchira une bande de tissu de sa tenue d'animorphe, l'entortilla et la fit glisser à travers un petit trou placé au centre de la disquette.

— Je vais le prendre, décidai-je.

Cette stupide histoire d'ordinateur était entièrement de ma faute. C'était à moi de le transporter. Cassie le fit glisser autour de ma tête, le laissant pendre sur ma poitrine comme un gros médaillon.

Je pris une profonde inspiration.

— OK, les filles, les gars et les Andalites, nous morphosons !

< Jake, il faut que j'aille voler au-dessus des arbres pour profiter du clair de lune, m'avertit Tobias. Je suis aussi aveugle que vous, là-dessous. >

L'animorphe de jaguar me parut étrange pour une bonne et unique raison : elle n'avait rien d'étrange ! C'était exactement comme morphoser en tigre. Le jaguar est plus petit et trapu que

le tigre. N'empêche que c'est aussi un gros chat.

Quant aux autres, eux, ils vivaient leur première expérience dans la peau d'un gros chat. Comme mes yeux de jaguar commençaient à remplacer mes yeux d'humain et que les ténèbres commençaient à s'éclaircir, j'assistai à leurs dernières transformations.

Je vis de longs crocs jaunâtres pousser dans la bouche de Cassie. Je vis de grosses taches noires se dessiner sur la peau de Rachel. Je vis des griffes de fauve émerger des fines mains d'Andalite d'Ax. Je vis Marco tomber en avant pour se retrouver à quatre pattes alors que sa queue jaillissait comme un serpent dans son dos.

< Ouah, c'est fabuleux ! s'exclama Marco. Oh les mecs ! Les mecs, vous sentez cette pêche ? >

< Va va vum ! renchérit Rachel. Ça bouillonne de vie ! Et ça n'a peur de rien ! >

Je connaissais cette sensation. La sensation toute particulière d'un animal placé au sommet de la chaîne alimentaire. Un animal qui ne craint pas trop de se faire tuer. Ce qui n'est pas du tout de l'arrogance, en vérité. Mais plutôt une totale absence de peur. Exactement comme un tigre, un jaguar peut tressaillir, être surpris, s'inquiéter, mais il ne peut pas avoir peur. Il peut s'enfuir face à des humains ou à de bruyantes machines, par exemple, mais ce n'est pas la peur qui le fait agir ainsi.

Je vis Rachel lancer un coup de griffe dans le vide pour tester la vitesse de ses pattes.

< Pas aussi puissant qu'un ours grizzly, mais d'une rapidité hallucinante ! >

< Les sens sont remarquables, apprécia Cassie. J'arrive à sentir... ouahou ! Je suis capable de sentir un million de trucs ! >

< J'ai l'étrange envie de bouffer un singe, avoua Marco. Et pourtant, j'étais encore un singe il y a tout juste quelques heures. Un jour ou l'autre, on va tous finir chez les dingues. Vous en êtes conscients, au moins ? >

< Tobias ? Tu peux m'entendre ? > l'appelai-je en parole mentale.

< Oui, je t'entends. C'est beaucoup plus cool ici. La lune est quasiment pleine et il y a un million d'étoiles ! J'y vois bien assez pour voler mais je me fracasserais le cou si j'essayais d'atterrir. >

< Il y a bien plus d'un million d'étoiles >, rectifia Ax.

< Je sais, Axos, rigola Tobias. Eh, eh ! Il y a une lumière. Un peu comme une ville, on dirait. Des tas de lumières. >

< S'ils sont toujours en train de travailler sur le vaisseau Amiral, ils doivent utiliser des projecteurs, non ? > supposa Cassie.

< Bon. En tout cas, c'est la seule piste que nous ayons, et le temps nous est compté, rappelai-je. Alors allons-y. >

< Va dans la lumière >, dit Marco.

< Quoi ? >

< Vous ne vous souvenez pas d'un vieux film où une petite dame disait : « Va dans la lumière, va dans la lumière ! » >

< Qu'est-ce que c'était que cette lumière ? > demanda Ax, complètement ahuri.

< Ben, je crois que c'était... la mort, ou un truc comme ça, quoi, expliqua Marco. Mais, oh, attention ! je peux me tromper. C'était peut-être un grand et lumineux McDo d'outre-tombe ! >

< Ferme-la, Marco ! > s'énerva Rachel.

Il nous restait deux heures. Après quoi, si Ax ne se trompait pas, la rupture Sario se refermerait, l'Univers se retrouverait avec deux Jake et deux Cassie sur les bras et il les éliminerait.

Aller jusqu'au vaisseau Amiral. Monter à bord. Espérer que Vysserk Trois serait capable de nous ramener chez nous. D'une façon ou d'une autre. Même sans l'ordinateur du Cafard.

Tu parles d'un plan ! Mais j'étais le chef, et un chef se doit de donner de l'espoir à son peuple. Même quand il n'en a pas beaucoup lui-même.

< Allons voir ce que c'est que cette lumière >, décidai-je.

CHAPITRE 20

19 h 05

Même avec des yeux de jaguar, la forêt tropicale était sombre.

Mais je ne vous raconte pas tout ce que j'ai pu voir en glissant comme un fantôme sur le sol de la jungle.

J'avais l'impression de faire un tour dans un incroyable parc d'attractions. Ou dans un train fantôme, où, à chaque virage, vous vous retrouvez nez à nez avec un nouveau monstre, vampire ou autre squelette.

Mais ce n'étaient pas les esprits des morts que j'ai rencontrés dans ma balade à travers la forêt. C'était la vie. La vie sous bien plus de formes et d'espèces que vous ne pouvez l'imaginer.

Des serpents gigantesques, longs de six mètres et aussi épais que les branches auxquelles ils étaient suspendus. Et d'autres serpents, si minuscules qu'ils auraient presque pu être des vers.

Des insectes monstrueux : des scarabées gros comme le poing et des mille-pattes grands comme des rats. Et des rats aussi gros que des caniches. Mais au moins, ils ressemblaient à des rats. Et des grenouilles parées de vives couleurs destinées à prévenir les prédateurs : « Touche-moi et tu meurs ! »

Et partout, des fourmis, marchant pour certaines en longues colonnes dont chaque membre transportait un morceau de feuille dix fois plus gros que lui. Des lézards, aussi, qui filaient à toute allure, sortes de petits éclairs verts. Et ce que je suppose être des salamandres, ressemblant aux lézards, mais avec des couleurs éclatantes. Et plus haut, dans les arbres, les oiseaux, les singes, et encore les oiseaux.

Nous avons été aussi aveugles que des chauves-souris lorsque nous piétinions la forêt dans nos corps humains. Nous

n'avions rien vu. Mais le jaguar voyait, sentait et entendait tout.

Autour de nous, la forêt était peuplée d'au moins un million de formes de vie. Des formes de vie bien plus étranges que tout ce qui pouvait venir de l'espace. Des vies incroyables, insensées, magnifiques, qui luttait toutes pour leur existence, pour conquérir un petit bout de la forêt tropicale.

C'était hallucinant. Pendant un bon moment, aucun de nous ne put dire un mot. Nous découvrons un monde dont nous n'avions jamais seulement soupçonné l'existence. C'était un peu comme si Polo et son peuple avaient été transportés au milieu d'un centre commercial au moment des fêtes de Noël. Ils auraient été stupéfaits et sidérés par tous les objets que peuvent créer les hommes.

Là, c'était l'inverse qui se produisait. Nous découvrons le monde que le jaguar connaissait. Et c'était aussi le monde que Polo et les siens connaissaient. Leur centre commercial était rempli, non pas par tous les objets que les hommes fabriquent, mais par toutes les sauvages, stupéfiantes, insensées, excessives et choquantes créations de la nature.

Et chaque fois que je me disais : « Bon, eh bien j'ai tout vu », la forêt tropicale me répondait : « Tu n'as rien vu du tout, petit homme. Regarde cet oiseau ! Regarde cette fleur ! Regarde un peu cette créature ! J'ai plus de choses à te montrer que tu ne pourrais en voir si tu vivais dix vies, petit homme ! »

< OK ! fit Rachel en finissant par briser le silence. Je retire ce que j'ai dit. Je ne veux plus bétonner la forêt tropicale. Ça ne me dérange pas du tout qu'elle soit dangereuse, mortelle, et qu'elle cherche à nous faire la peau. >

< Vous avez une planète étonnante, s'extasia Ax. Étonnante. >

Tout aussi étonnant, ce fut Cassie qui nous rappela notre mission, en disant :

< Il nous reste très peu de temps. Nous devons trouver le vaisseau Amiral. >

< Tu as raison, Cassie, mais je pensais que tu aurais apprécié la chose mieux que personne, lui fis-je remarquer. Cette balade, c'est la communion absolue avec la nature ! >

< Oui, c'est vrai, approuva-t-elle d'une voix douce. Et cette

nature, les Yirks veulent la détruire, ainsi que tout ce qui ne peut pas leur servir sur cette planète. Mais moi, je n'ai pas envie de les laisser faire. Alors, bougeons-nous et trouvons ce vaisseau Amiral, retournons là où nous devrions être, et restons en vie pour continuer le combat parce que personne, je dis bien personne, homme ou extraterrestre, ne détruira cet endroit tant que je serai là pour empêcher ça ! >

< Oui, M'dam' >, ai-je approuvé.

< Je vois des lumières devant nous >, annonça Marco.

La voix de Tobias venait de loin au-dessus de nous :

< Je suis au-dessus des lumières, à présent. Ce n'est pas un village. C'est le vaisseau Amiral. Et vous savez quoi ? Ils ont aussi réussi à traîner le Cafard jusqu'ici. >

Il y avait quelque chose, dans cette information... dans le fait que le Cafard et le vaisseau Amiral était réunis, qui me rendait mal à l'aise.

Il n'y avait aucune raison pour que Vysserk Trois oblige ses hommes à réunir les deux vaisseaux. Il y avait quelque chose qui clochait, là-dedans. Quelque chose que je devais voir. Que je devais comprendre.

Mais je chassai cette idée de mon esprit. J'avais besoin d'un plan : c'était ça, mon problème. Il était temps de réfléchir, pas de me préoccuper de choses qui n'avaient aucun sens.

CHAPITRE 21

19 h 36

Nous rampions, sans plus de bruit que dans un rêve, au milieu des buissons. Une patte devant l'autre, glissant entre les feuilles, brouillant la vue d'éventuels observateurs grâce aux taches de nos pelages de jaguars qui nous rendaient invisibles.

Les Hork-Bajirs avaient rasé les arbres autour du vaisseau Amiral. Il y avait des Taxxons qui rampaient à côté et au-dessus du vaisseau, et travaillaient fiévreusement.

Ils semblaient avoir fini de s'occuper du Cafard. Les Taxxons ont l'air de mille-pattes géants, avec une bouche ronde, rouge comme une plaie ouverte, à une extrémité, et des yeux en cercle semblables à des globules de gelée rouge.

< Ils sont parfaits dans le décor >, nota Marco. J'avais pensé exactement la même chose. Les Taxxons auraient pu naître dans la forêt tropicale. N'empêche que, même selon les critères de la forêt, ces saletés de bestioles étaient énormes !

< Je ne vois pas assez de Hork-Bajirs, nota Ax. Ils devraient être plus nombreux. Beaucoup plus nombreux. Ils devraient entourer tout le périmètre. >

< Je ne compte que cinq Hork-Bajirs, précisa Rachel. Ah, attendez ! Regardez ! À l'intérieur du vaisseau Amiral. Derrière ce hublot : c'est Vysserk Trois ! >

Je regardai intensément à travers le hublot et je reconnus la silhouette d'une tête d'Andalite.

< Ouais. Bien. Au moins on sait où il est. >

< Qu'est-ce qu'on fait ? > demanda Rachel.

C'était à moi qu'elle s'adressait. Et aucune idée lumineuse ne daigna jaillir dans mon esprit.

< Bon, nous savons que Vysserk Trois a besoin du Cafard

pour rejoindre notre temps, exact ? Et nous avons l'ordinateur du vaisseau, si bien qu'il ne peut pas se servir du Cafard sans nous. Donc, nous pourrions passer un marché avec lui... mais on ne peut pas lui faire confiance. Ou bien, nous pourrions nous glisser à bord de son vaisseau Amiral et laisser simplement l'ordinateur là où il pourrait le trouver. >

< Ouais, mais s'il trouve l'ordinateur qui traîne dans son vaisseau, il aura vite fait de comprendre comment il est arrivé là. Et il pigera tout aussi vite où on veut en venir >, estima Marco.

< Le temps passe >, rappela Ax.

< Si nous arrivons à nous planquer à bord du vaisseau Amiral, mais que nous ne donnons pas l'ordinateur à Vysserk Trois, nous sommes pris au piège ici, en même temps que lui >, fit remarquer Cassie.

J'avais l'impression que mon cerveau tournait dans le vide. Jusque-là, j'avais espéré qu'à la fin, il y aurait une réponse. Mais il n'y en avait pas.

< Bon, écoutez, je ne sais pas quoi faire, d'accord ?! fulminai-je. Je ne sais pas ! Je n'en sais rien ! Je n'ai pas de réponse magique. >

< Jake, tu es censé être notre chef intrépide >, ne trouva rien de mieux à dire Marco.

Je vous jure que là, j'ai failli craquer. Si on avait tous les deux été sous notre forme humaine, je crois que Marco aurait pris mon poing sur le nez.

< Je n'ai jamais dit que j'étais le chef de qui que ce soit ! Je n'ai jamais demandé à commander quoi que ce soit ! Pourquoi est-ce que je devrais avoir des réponses ? T'en as, toi, Marco ? Non. Et toi, Rachel ? Pas plus ! >

< Oh, Jake, mon pote, fit doucement Marco. Faut pas te laisser aller, on a besoin de toi. >

J'étais sur le point d'ajouter quelque chose de vraiment méchant quand Cassie prit la parole.

< Il y a un truc qui me tracasse depuis un bout de temps. Pourquoi Jake est-il le seul à avoir eu ces flashes ? Nous existons tous en même temps dans deux endroits différents, n'est-ce pas ? Bon, alors pourquoi est-il le seul à avoir eu des

hallucinations qui le projetaient dans la jungle ? >

La question me frappa de plein fouet. C'était évident. Il n'y avait aucune raison. J'aurais dû m'en rendre compte. J'aurais dû, j'aurais dû, j'aurais dû ! Ça faisait un peu trop de j'aurais dû !

Ax ! Je me souvenais lui avoir demandé si nous avions un autre moyen de nous en aller. Je me rappelai comment il avait esquivé la réponse.

< Ax ? Qu'est-ce que tu sais et que tu ne veux pas dire ? >

< Ce que je sais ? > fit-il d'un air évasif.

< Ce que tu sais... ou ce que tu devines ? >

< Prince Jake, comme je l'ai déjà dit, je sais très peu de choses sur les ruptures Sario. J'étais très occupé par... >

< Ax, tu m'as appelé ton prince. Parfait, je suis ton prince. Alors réponds à ma question ! >

< Prince Jake... il est possible que tu sois... heu, je veux dire qu'il est possible que tu sois ici la seule personne véritable. Quant au reste d'entre nous, nous ne sommes peut-être que des souvenirs. >

Un frisson glacé me parcourut.

< Qu'est-ce que tu veux dire ? >

< Il est possible que nous ne soyons pas là, en fait. Pas réellement. Si tu veux, oui, nous nous sommes trouvés là dans une certaine ligne temporelle, mais cette ligne temporelle a ensuite été effacée. >

< Effacée ? Qui a effacé cette ligne temporelle ? >

< Toi, prince Jake. Tu es le seul à pouvoir t'échapper de cette ligne temporelle. Tu peux retourner en arrière, tout seul, et tout modifier de façon à ce que rien de tout cela ne se produise dans la réalité. >

< C'est moi qui débloque, ou est-ce qu'on nage en plein délire ? > demanda Marco.

< Ax, pourquoi serais-je le seul qui puisse échapper à cette ligne temporelle ? Nous pensons que, pour rejoindre notre temps, nous devons répéter la rencontre des rayons Dracon qui a provoqué la rupture Sario. Exact ? >

< Euh, prince Jake... ce n'est pas forcément la seule façon, reprit Ax. Il y aurait peut-être un autre moyen. Je préférerais ne

pas en parler parce que je n'étais pas sûr. Et... >

< Héla ! nous interrompit brusquement Tobias. Vous avez vu Vysserk Trois derrière son hublot. Je viens de le voir trembloter. Comme une image de télé quand il y a une interférence. Ce n'est pas lui ! C'est une projection ! >

< Un leurre ! > s'écria Rachel.

Soudain, je compris ma terrible erreur. Vysserk Trois savait que la rupture s'était produite à vingt heures cinquante-quatre. Et il savait que nous aussi, nous savions.

Il savait donc que nous allions venir, soit au Cafard, soit au vaisseau Amiral, pour essayer de repousser cette limite. Il savait que nous allions tenter de nous cacher à bord de l'un des deux vaisseaux. Et c'est pourquoi il avait ordonné à ses hommes de traîner le Cafard à travers la forêt pour l'installer contre le vaisseau Amiral.

Il ne nous restait donc qu'un seul endroit où aller.

Il savait donc précisément où nous nous trouverions... avant vingt heures cinquante-quatre...

< C'est un piège ! hurlai-je. C'est un piège ! Ils nous attendaient ! >

Et juste à cet instant, nous avons entendu sa voix résonner dans nos têtes.

< Cinq chats et un oiseau. Ha, Ha, Ha ! C'est trop facile ! >

CHAPITRE 22

20 h 00

< Courez, c'est un piège ! >

Je bondis en avant. Mais une liane jaillit de nulle part et s'enroula autour de mes pattes de devant. Je tombai en faisant une roulade. En une seconde, le jaguar se retrouva sur ses pattes, mais une autre liane s'abattit aussitôt sur moi et s'enroula autour de mon cou.

Ces lianes étaient vivantes !

Comme un serpent, elle s'enroula autour de mon cou de jaguar et se mit à serrer. Je n'arrivais plus à respirer ! Je me contorsionnai avec toute la force qu'un jaguar peut contenir et je me libérai !

Je m'élançai, je courais à toute vitesse quand il me frappa ! Je portais l'ordinateur du Cafard autour de mon cou. Il n'était plus là...

< C'est un Lerdethak ! s'écria Ax. Les lianes ! Ce sont les appendices d'une animorphe de Vysserk Trois ! C'est une créature du monde des Hork-Bajirs : un Lerdethak. Ce machin... >

Tout d'un coup, Ax ne dit plus rien.

L'obscurité se fit soudain autour de moi, tandis que je disparaissais sous un enchevêtrement de tentacules. J'avais l'impression de me retrouver sous un orage de serpents ! Les lianes fouettaient l'air, me cinglaient, s'enroulaient autour de mon cou et m'étouffaient !

J'aperçus fugitivement un jaguar – c'était peut-être Ax, je ne pouvais pas être sûr – soulevé dans les airs par une des tentacules. Soulevé par le cou, tandis que trois autres entouraient ses pattes et son corps.

Je voulais l'aider, mais ces espèces de serpents étaient partout !

< Jake ! entendis-je crier Marco. Il m'a eu ! >

La voix mentale de Cassie ne put émettre qu'un simple hurlement :

< Aaaaaaaahhhhh ! >

< Cassie ! Marco ! >

< Jake ! C'est gigantesque ! hurla Tobias depuis la cime des arbres. J'y vois pas grand-chose, mais on dirait... on dirait une espèce de pieuvre avec un millier de tentacules ! >

Une grappe de tentacules me frappa pour s'enrouler autour de mes pattes. Je bondis... une fraction de seconde avant d'être pris.

Je courus. Que pouvais-je faire d'autre ? Je courus !

< Elle les avale ! hurlait Tobias. Oh, non ! Non ! Ça a une bouche ! Immense ! Fais quelque chose ! Aide-les ! >

< Je ne peux pas ! Je ne peux pas ! > criai-je.

Les lianes-tentacules étaient moins nombreux, à présent, plus petits, moins puissants.

< Je suis à l'intérieur de quelque chose ! avertit Rachel. On étouffe, là-dedans ! >

< Prince Jake, nous avons été avalés par le Lerdethak ! >

< Je ne peux pas vous rejoindre ! hurlai-je. Je ne peux même pas vous voir ! Sortez de là à coups de griffes ! >

< J'a... j'arrive pas à bouger... >, gémit Cassie.

< Je peux pas rester regarder ça ! rugit Tobias. Je descends ! >

J'étais sous le choc, horrifié par ce qui venait de se passer. Je détalais, en proie à une pure panique. Les tentacules ne m'entouraient plus. Mais quand je finis par m'arrêter, à bout de souffle, pour regarder en arrière, je vis la chose.

Elle ressemblait à une sorte de vieil arbre noueux animé par je ne sais quel sortilège, avec une tête de méduse couverte de serpents grouillants en guise de chevelure. Je la voyais se découper à contre-jour devant la lumière éblouissante des projecteurs installés autour du vaisseau Amiral. Elle partait du sol, pour monter de plus en plus haut. Brandissant ses tentacules comme une forêt de chair ! Un labyrinthe de bras

semblables à des serpents qui entouraient un cœur noir. Et à travers les tentacules, on pouvait distinguer une large bouche dont les bords pendouillants étaient ourlés de bleu.

Alors que je la regardais, un jaguar qui se débattait avec fureur fut avalé.

Et un mince tentacule fouetta soudain l'air pour s'enrouler autour d'un oiseau qui piquait vers la bouche.

< Hmmm, fit Vysserk Trois. Rien que cinq petits Andalites dans mon gosier. Il y en a encore un en liberté. Mais ne t'inquiète pas. Nous avons tout le temps de te trouver. >

Il les tenait tous. Il les tenait tous sauf moi.

< Installez-vous confortablement, mes amis andalites. Détendez-vous. Je ne vais pas vous tuer. Pour l'instant. Mais n'espérez pas sortir d'ici en morphosant. Mon animorphe de Lerdethak vous gardera jusqu'à ce que j'ai décidé de votre sort. >

Il les tenait. Vysserk Trois avait gagné. Il ne restait plus que moi. J'étais leur seul espoir.

« Tu parles d'un espoir », me dis-je amèrement. C'était moi qu'ils suivaient. Et je les avais conduits tout droit dans le piège de Vysserk Trois. « Cesse de t'apitoyer sur toi-même, Jake. Trouve une solution ! »

L'énorme créature aux mille tentacules se mit à se déplacer avec aisance et rapidité à travers la forêt tropicale. Et désormais, tout autour de moi, je voyais progresser des guerriers Hork-Bajirs.

Derrière moi ! Tout autour de moi ! Un cercle de Hork-Bajirs m'entourait tandis que Vysserk Trois glissait inexorablement vers moi.

Et puis...

Pfuiit !

Même mes yeux de jaguar ne parvinrent à suivre le vol du javelot. Je ne le vis que quand il se ficha dans le dos d'un Hork-Bajir.

Pfuiit ! Pfuiit ! Pfuiit !

Les javelots jaillissaient de nulle part. Les Hork-Bajirs commençaient à tomber comme des mouches !

Je vis surgir Polo. Son regard fixa un point derrière moi et il

lança son javelot sur le Lerdethak. Il le lança sur Vysserk Trois.

Mais l'animorphe du Vysserk était beaucoup trop rapide. Un tentacule jaillit, intercepta le javelot en plein vol et le rejeta avec dédain. Il alla se planter dans le sol, où Polo le reprit.

Il n'y avait aucun moyen d'arrêter ce Lerdethak. Il semblait invulnérable, entouré de ses lianes-tentacules. La seule partie vulnérable de la chose, c'était sa tête, et elle était enveloppée par une forêt de...

Attends un peu !

« Ne parle pas de lianes ! Ni de tentacules ! C'est pas comme ça qu'il faut les voir, Jake, réalisai-je. Des branches ! C'est comme des branches ! »

Je plongeai dans l'obscurité, et, tandis que je courais, je commençais à démorphoser. J'entendais le sifflement des javelots qui fendaient l'air et les cris des Hork-Bajirs. Mais rien n'arrêtait le Lerdethak.

Le Vysserk continuait de me suivre.

J'étais humain, maintenant, et j'avancais à l'aveuglette, fouetté et giflé par la végétation, mes pieds nus coupés et blessés. Mais au moins j'avais un plan. Sans cesser de courir, je me concentrais sur une nouvelle animorphe. Je me mis à rapetisser presque aussi vite que je courais, et même lorsque mes jambes se courbèrent, et que je me penchai en avant pour me servir de mes articulations comme pieds supplémentaires, je continuais à courir.

Et lorsque je fus entièrement un singe... je fis demi-tour !

La masse gigantesque du Lerdethak surgit devant moi, me dominant de toute sa hauteur et fouettant l'air de ses centaines de tentacules.

< Alors c'est toi, mon dernier Andalite ? ricana Vysserk Trois. C'est cette petite créature, ta dernière animorphe ? C'est pitoyable... >

« C'est possible, mon gros, songeai-je. Mais si tu veux savoir, pour moi, t'es jamais qu'un gros poulpe glaireux ! »

Et sur ce, je bondis dans les airs.

Je bondis sur le plus proche tentacule.

Je le saisis, me balançai, et m'envolai !

Aucun autre animal n'aurait été capable de s'insinuer dans

ce labyrinthe de serpents ondulants, claquants et glissants. Mais pour un singe, ce n'était que des lianes et des branches !

Se balancer ! Voler ! Attraper une prise ! Se balancer ! Voler ! Attraper une prise !

Et tout ça à la vitesse de la lumière. Le singe en était capable.

Je saisis un tentacule particulièrement énorme. Il m'emporta haut dans les airs pour essayer de me faire lâcher prise. Mais je tins bon. Et maintenant, juste au-dessous, je pouvais voir la tête du Lerdethak. Je pouvais voir la bouche bleue fripée qui venait d'avaler les autres.

Je lançai un coup d'œil sur le côté. Polo ! Oui, c'était lui, avec son javelot à la main.

< Ton javelot ! lui criai-je en langage mental. Ton javelot ! >

En un éclair, il comprit. Il le lança de toutes ses forces.

Le javelot fila droit dans les airs.

Et, tout là-haut, suspendu par ma seule queue au tentacule qui fouettait le vide pour me désarçonner, je tendis les deux mains et saisis le javelot en plein vol.

Saviez-vous qu'une des raisons pour lesquelles les humains sont capables de lancer des objets est qu'ils se sont jadis balancés entre les arbres ? Je vous assure. L'architecture de l'épaule qui permet au singe de se balancer de branche en branche fait qu'il lui est également possible de lancer un javelot.

Parfaitement possible.

Je lançai le javelot.

Et il atteignit sa cible ! Il plongea dans la chair du Lerdethak, inoculant à la mortelle créature extraterrestre un pittoresque cocktail de poisons de la forêt tropicale.

Mais j'avais trop joué avec le feu.

Un tentacule claqua dans ma direction. Tel un câble hypertendu qui se serait brutalement rompu, il s'enroula autour de mon cou, et...

CHAPITRE 23

20 h 19

Je calculai mal la distance qui me séparai du sol, le touchai trop brutalement et m'écrasai lamentablement.

< Superbe atterrissage ! > se moqua Tobias, incapable de réprimer un éclat de rire mental.

— Tu ne t'es pas fait mal ? s'inquiéta Cassie. Elle se précipita et me prit dans ses bras. Puis elle me reposa par terre parce que je commençais à démorphoser, et que mon poids augmentait drôlement vite.

— Qu'est-ce que... fis-je, interloqué.

Je ne suis pas passé loin de la crise cardiaque. J'étais revenu ! Revenu, derrière le motel. Revenu, et je me préparais à visiter la supérette.

Est-ce que c'était un flash-back ? Une de ces visions ?

Non, ça durait trop longtemps. C'était la réalité. J'étais derrière le motel. Je me préparais à morphoser pour aller inspecter le magasin d'alimentation.

Je regardai ma montre. Est-ce que c'était possible ?

— Quelle heure est-il ? demandai-je à Ax.

< Vingt heures dix-neuf >, répondit-il.

Vingt heures dix-neuf. Bien sûr. Je savais quelle heure il était. À vingt heures dix-neuf, je m'étais senti bizarre, troublé à l'idée de prendre la décision d'entrer ou non dans l'épicerie. Mais j'avais pris la décision d'entrer. Et tout le reste avait découlé de cette décision. La rupture Sario. Le désastre dans la forêt tropicale.

— Cassie ? Tu es déjà allée en Amazonie ? ai-je demandé.

— Quoi ? Non. Bien sûr que non.

Ça n'était pas arrivé. Du moins pas à cette Cassie-là. C'était

encore quelque chose qui allait se produire. À moins que je ne change le cours du temps.

— Bon, on y va ou pas ? s'impacienta Rachel. Allez, Jake, on y va ou quoi ?

Je souris. J'éclatai de rire. Je fus pris d'un fou rire incontrôlable.

— Si on y va ou quoi ? Ou quoi Rachel. Ou quoi... Si on y allait, ça nous emmènerait trop loin !

J'ai dû attendre un jour de plus pour avoir l'occasion de parler en tête à tête avec Ax. Je lui ai tout raconté. Il a cru que j'étais cinglé jusqu'au moment où j'ai prononcé les mots « rupture Sario ». Alors il a su.

< Tout cela est vraiment stupéfiant >, observa-t-il tandis que nous marchions dans les bois.

Nos bons vieux bois familiers. Des bois sans fourmis tueuses, sans piranhas, ni jaguars, ni serpents, ni indigènes armés de javelots empoisonnés.

< Je n'ai pas le moindre souvenir de tout cela. >

— Ouais, c'était franchement stupéfiant, ai-je ajouté. J'ai commis une telle quantité de bévues, j'ai tout loupé. L'ordinateur... je nous conduis droit dans un piège... je veux dire, on était carrément condamnés. Et puis, c'est comme si j'avais bénéficié d'une seconde chance pour empêcher que tout ça ne se produise pas. Mais je ne savais même pas comment faire. Tu... enfin, cet autre toi, ou appelle-le comme tu veux, pensait que nous devrions recréer la rupture Sario pour annuler ses effets.

Ax hocha la tête.

< Oui, je suppose que ça aurait marché. Et il n'y avait qu'un seul autre moyen. >

Je l'arrêtai.

— Tu ne m'as jamais parlé de cet autre moyen.

< Non, je ne te l'aurais pas dit, reconnut Ax. Je n'en suis pas tout à fait certain... mais il existe une théorie. >

— Je m'en serais douté, lâchai-je sèchement.

< Il est impossible pour une même personne de se trouver dans deux endroits à la fois. En théorie. Donc, si on... élimine... une des deux personnes, eh bien, leur conscience se réunit. Je

crois que ce qui est arrivé, prince Jake, c'est que tu es mort. >

Je sentis un frisson glacé me parcourir l'échine.

< Mais même lorsque tu es mort dans la forêt tropicale, tu as continué de vivre ici. Et ton esprit s'est réuni d'un coup. Alors, tu as défait le cours du temps, de façon à ce que rien de tout cela ne se soit jamais réellement produit. Tu pourras t'apercevoir que tu ne peux plus morphoser en jaguar ou en singe, parce que tu n'as jamais réellement acquis ces animaux. >

Il me sourit à la façon des Andalites, qui n'implique que les yeux puisqu'ils n'ont pas de bouche.

— On vous enseigne tous ces trucs-là, dans vos écoles, hein ?

< Oui. >

— Et tu n'étais pas très attentif, le jour de cette leçon, hein ?

< Exact. >

— Je peux comprendre pourquoi, admis-je. Avec toutes ces histoires de voyage dans le temps, il y a de quoi avoir la tête qui explose.

< Exactement, acquiesça Ax. Et puis, ce jour-là, il y avait cette soirée... et cette fille... >

Nous avons marché encore un petit moment.

— Tu sais, Ax, ça a été une catastrophe, là-bas. J'ai tout loupé. La seule raison pour laquelle on est encore en vie, c'est parce qu'à la fin, j'ai eu de la chance.

< C'est peut-être vrai, prince Jake. Mais mon frère Elfangor m'a dit une fois : « C'est le rôle d'un chef d'avoir de la chance ». Parfois, le succès n'est que de la chance. >

Je hochai la tête. Ça ne m'apportait aucun réconfort.

— La chance d'Elfangor a tourné.

< Oui. Il faut espérer que la nôtre n'en fera pas autant, prince Jake. >

J'éclatai de rire.

— Ne m'appelle pas prince.

< Oui, prince Jake. >

L'aventure continue...